

Monique Michaud



Le dernier regard

Roman

La Caboché

Le dernier regard

Monique Michaud

Le dernier regard

Roman



Révision
Claude Daigneault
Mise en pages
Pyxis
Photo de l'auteure
Studio Ysabelle Forest
Photo de la page couverture
Monique Michaud

Catalogage avant publication de
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada

Michaud, Monique

Le dernier regard : roman

ISBN 978-2-923447-52-0

I. Titre.

PS8626.I211D47 2011 C843'.6 C2011-941629-8
PS9626.I211D47 2011

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2011
Bibliothèque nationale du Canada, 2011

Éditions la Caboché
Téléphones : 450-714-4037
1-888-714-4037
Courriel : info@editionslacaboche.qc.ca
www.editionslacaboche.qc.ca

Vous pouvez communiquer avec l'auteure par courriel :
monique.michaud@bell.net

Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que
ce soit est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

À tous ceux qui ont traversé
l'orage d'un deuil.

Première partie

*(..) Après la pluie, le beau temps,
mais l'orage peut durer longtemps.
Tu m'manques.*

Boom Desjardins

Chapitre 1

Depuis mon décès, mille fois j'ai soupiré, impuissant. Autour de mon cercueil, on a chanté : « Qu'il repose en paix ». Foutaise ! Durant la première année du deuil, c'était pure utopie. Ceux que j'ai quittés, ma Vickie, mon fils Étienne, ma fille Héloïse, ont nécessité mon attention constante. Soyez-en avertis, mourir ce n'est pas demeurer au ciel et jouer de la lyre en compagnie de jolis anges endimanchés. Tant que mes trois amours seront fragiles, je me dois de veiller sur eux. Et là, je viens d'énoncer la plus courante des requêtes envers un proche décédé : « De là-haut, veille sur nous à jamais ». Si vous saviez comme c'est difficile... Maintenant, assez bavardé, je reprends mon poste d'observation.

La sonnerie insistante du téléphone exaspérait Vickie occupée à remettre sa monnaie à Monsieur Pellerin, un fidèle client du dépanneur. Pour elle, au-delà de cinq sonneries, l'insistance devenait impolitesse. Ce matin-là, rien au monde n'allait lui faire décrocher le combiné avant que le charmant septuagénaire n'ait franchi le seuil de la porte. La main droite sur la poignée, il lui souhaiterait, dans une formulation certes assez convenue : « Prenez soin de vous Madame Jolicœur, passez un excellent jeudi et à la prochaine. » Pas question de dédaigner les belles manières de Monsieur Pellerin dont les salutations habituelles, un petit

bonheur du jour, différaient subtilement selon l'humeur du client, la météo ou la saison.

Lorsqu'elle décrocha enfin, « Dépanneur Jolicœur, bonjour ! », l'impatient correspondant était remplacé par la réputée tonalité, longue et cafardeuse, « ongn-ongn-ongn », qui lui indiquait sans plus le fonctionnement impeccable de sa ligne téléphonique.

Vickie s'empara des ciseaux pour découper un bref article dans son journal ; l'article, en grosses lettres, avait toutes les qualités requises pour siéger à son cher babillard : « Tout sauf la banalité ». Elle déplaça une coupure jaunie de la Régie des rentes et punaisa à la place une publicité d'un violoneux habillé en bleu blanc rouge vous invitant, sourire exquis et œillade coquine, à visiter les cousins acadiens. Elle décolla aussitôt vers un ailleurs où elle entendait sans peine le ressac des vagues sur la grève de Grande-Anse, en Acadie.

Ce souvenir de vacances s'imposait fréquemment à elle comme les réclames publicitaires à la télévision, qui vous harcèlent quatre fois l'heure. Grande-Anse, c'était un pique-nique avec François et les enfants, sous un ciel bleu juillet et face à la Baie des Chaleurs. À chaque « visionnement » de ce film de son répertoire intérieur, certaines séquences ajoutaient des détails. Son garçon et sa fille, tout jeunes, en maillot de bain, courant sur le sable mouillé ; l'odeur particulière des coquillages qu'ils entassaient à ses pieds ; le vent déchaîné qui avait déchiré le parasol de plage. François s'était fâché.

Je l'avais jeté rageusement aux poubelles, mais ma colère avait duré à peine une minute. J'étais comme ça dans mes colères, je bouillais comme le lait qui déborde de la casserole, de gros bouillons blancs et éphémères, puis c'était fini. Il n'y avait qu'à attendre, laisser passer ce silence bref – le temps

de ma bouderie – et éviter d’argumenter pour aviver ma frustration.

D’ailleurs, trois minutes après, il était redevenu beaucoup plus calme. Il avait embrassé Vickie... Qui soudain s’amollit et tout son écran devient noir... Atterrissage forcé dans son dépanneur, rue Richard.

Son vague à l’âme coutumier était revenu. Quelle était la raison de ce travail de mémoire, cette reconstitution sans cesse retouchée des événements ? Les souvenirs heureux, même tangibles ou détaillés, ne pouvaient pas lui ramener François. Elle frissonna, chercha sa veste pour se couvrir, elle avait cruellement froid dans le dos. Les murs du dépanneur perdirent toutes leurs couleurs, les lieux devenant aussi ternes que sa tristesse.

Le Dépanneur Jolicœur, dans la rue Richard à Joliette, faisait face au parc Lajoie, dans le quartier du Palais de Justice. Il présentait une devanture singulière : des auvents rouges surmontaient deux vastes fenêtres de façade et des volets du même ton complétaient le tout. L’enseigne en lettres rouges sur fond blanc ne passait pas inaperçue non plus. Un banc en bois, jadis fabriqué par Jacques, le père de François, s’offrait aux clients.

Dans sa jeunesse, Vickie avait aimé déguster un *Popsicle*, assise avec ses petites amies devant l’épicerie-boucherie (maintenant disparue) de Monsieur et Madame Savignac, dans la rue Piette. Oui, un banc devant le dépanneur jurait avec l’époque actuelle, mais Joliette gardait jalousement, dans ses quartiers limitrophes au centre-ville, des habitudes d’autrefois. En franchissant le seuil de la porte vitrée, l’étonnement s’amplifiait. Les murs et plafonds alternaient entre le gris et le blanc ; une frise en papier peint ceinturait les quatre murs : une ribambelle d’étoiles rouges, noires et grises formait une ronde autour de l’endroit. Les planchers

et les comptoirs étaient noir lustré. Une clochette vissée au-dessus de la porte, avertissait les propriétaires de la venue d'un client. Les jours de grands va-et-vient, on ne l'entendait même plus.

Vickie saluait sa clientèle avec bonne humeur. Le grand babillard attirait ensuite l'attention. C'était, dans l'esprit de la propriétaire, un genre de « Centre de référence du grand Joliette ». Les dépliants des organismes communautaires côtoyaient des cartes d'affaires, des articles de journaux et des annonces personnelles. Quelques cartes postales des voyageurs du quartier égayaient l'ensemble. Récemment, elle avait ajouté, juste devant la machine à café, deux petites tables circulaires, genre bistro, avec des chaises. Plusieurs clients avaient été ravis, voyant l'occasion de faire une pause. C'était exactement sa motivation : son dépanneur devenait une oasis de tranquillité dans le brouhaha du quartier.

Un klaxon retentit à l'extérieur. C'était le camion des employés municipaux qui s'apprêtaient, râteliers à la main, à commencer le ménage du printemps au parc Lajoie en cette première semaine de mai.

Elle se sentait bien ce matin ; elle compta les jours à rebours : jeudi, mercredi, mardi et lundi, quatre jours sans migraine ! La porte s'ouvrit, une poussette pénétra dans le commerce, pilotée d'une main aussi experte que pressée : « Bonjour Madame Jolicœur ! ». C'était « la mini tornade », comme Vickie l'appelait, une autre cliente assidue, mais depuis peu cependant. Elle sut alors qu'il était huit heures cinquante et que la jeune femme allait ensuite laisser son bébé à la garderie du coin. La mini tornade choisit un paquet de gomme à la menthe.

— Un dollar et quatorze, s'il vous plaît.

Elle payait, ouvrit l'emballage, engouffra deux carrés sans sucre. Cet achat, Vickie le devinait, représentait l'arme

tout indiquée contre l'envie du tabac. Elle fixa la poussette, osant la question qui piquait sa curiosité depuis quelques jours : « Comment s'appelle votre fille ? » Le demi-tour vers la sortie s'effectua en même temps que la réponse : « Jolyanne ». Vickie eut à peine le temps de dire qu'elle aimait bien ce prénom.

Le signal sonore des nouvelles de neuf heures à la radio la rappela au présent. Son animatrice favorite annonça le premier invité, un auteur lanaudois, professeur au cégep. Puis, elle se rappela l'existence d'un programme de soutien pour les fumeurs désirant écraser pour de bon. Elle se promit d'effectuer la recherche sur Internet et d'installer les coordonnées sur son babillard. Ainsi, le lendemain, elle pourrait renseigner sa jeune cliente.

Dès lors, ce fut un feu roulant. Maître Leroux, qui devait plaider aujourd'hui au Palais de Justice, entra en même temps que deux hommes revêtus d'un blouson d'une entreprise de téléphonie. L'avocat se prépara un café pour emporter. Ils furent suivis de Véronique, la cousine de Vickie, accompagnée de son fils qui acheta une revue pour une recherche dans son cours de français. Un peu de bavardage s'ensuivit. Plus tard, une dame âgée laissa choir un litre de boisson gazeuse devant les réfrigérateurs : le seau, la *moppe*, « C'est pas grave, merci et bonne journée ! » Presque dix heures, tant pis pour l'entrevue radiophonique !

Elle n'était pas fâchée. Seule une légère frustration l'habitait, car Vickie appréciait son occupation de propriétaire d'un dépanneur. « J'aime voir du monde, ça me donne de l'énergie ! » Elle appréciait d'être son propre patron et malgré ce début d'avant-midi olé-olé, elle bénéficiait normalement d'assez de temps libre entre chaque client. Du temps pour lire son journal ou les magazines en vente sur place, écouter la radio, fureter sur Internet. Parfois, elle

sélectionnait un disque compact pour se laisser bercer par la musique, comme au temps où François était là.

Autre avantage : son dépanneur était attenant à son logement ; une porte mitoyenne, toujours entrouverte, lui permettait un accès rapide pour surveiller toute cuisson dans le four ou entendre la sonnerie de fin du cycle de son sèche-linge.

La succession des clients, leurs propos ou tout simplement leur personnalité la distraient de ses pensées qui, sinon, sombraient dans la mélancolie. De mois en mois, sa réflexion sur la solitude des veuves s'approfondissait. Elle s'ennuyait profondément de François. Une image couleur sépia revint : François s'avançait vers elle et entourait ses épaules de ses grands bras. Elle se rappelait exactement la chaleur de sa poitrine quand il la pressait sur son cœur. Ce n'était qu'un souvenir...

Elle avança son tabouret à proximité de la caisse enregistreuse afin d'observer le va-et-vient dans sa rue. Les nombreuses automobiles garées dans son quadrilatère lui indiquaient, avec certitude, la tenue de plusieurs causes judiciaires. Ces jours-là, aucune place libre à proximité de son commerce. Ses clients stationnaient en double file, le temps d'entrer et sortir en vitesse.

Soudain, le clignotant d'une auto de patrouille policière... qui s'avança dans son entrée privée, réservée également aux livraisons ! « Non mais, pourquoi se gêner ? » Qui n'a jamais vu une voiture de la Sûreté municipale stationnée sur le trottoir ou devant une borne-fontaine ou même en sens inverse d'une rue à sens unique ? Elle devina l'identité du policier culotté : c'était Denis Lambert, une connaissance du temps de son d'adolescence. Il était accompagné d'un autre agent, un nouveau, présuma-t-elle. Denis acheta le journal et ses éternelles cigarettes, puis lui présenta le nouveau qui

s'appelait... Mylène ! Denis sortit plusieurs dépliants de sa poche (la Fondation de l'hôpital régional était en pleine campagne de financement) et les ajouta aux deux derniers spécimens sur le comptoir. Il avait une théorie : il fallait une haute pile de dépliants pour attirer l'œil du client. Il disait toujours : « *Big show, big sale !* » Puis, ignorant les conversations aux détours inutiles, Denis questionna :

— Sais-tu si la garderie de Jojo a quelques places libres ? Ma collègue a un petit garçon de deux ans.

— Le mieux serait de téléphoner. Je sais le numéro par cœur, je vous l'inscris sur un bout de papier.

Sitôt dit, sitôt fait. Elle le tendit prestement à l'agent Mylène, c'était obligé, car Denis sortait déjà.

— C'est bon Vickie, on te remercie.

— Bonne journée, lança-t-elle à la porte qui claqua cyniquement et la fit sursauter comme une gifle au visage. Ils étaient sortis sans saluer ! Pour elle, dire « Au revoir et bonne journée », surtout entre connaissances d'un même quartier, c'était plus qu'un échange de civilité, c'était une marque d'attention.

À vrai dire, Denis ne la surprit pas. C'était une dynamo d'énergie et, comme il l'avait toujours clamé, « aimait brasser trois-quatre chaudrons sur le poêle en même temps ». Elle remit machinalement de l'ordre au présentoir des revues et journaux en repensant à ses dix-sept ans. Denis Lambert avait été son premier chagrin d'amour : il fréquentait plusieurs filles à la fois, tout comme sa formule des trois-quatre chaudrons sur le feu. Devenu policier, bénévole amplement célébré, il était comme l'expression répandue, incontournable dans Joliette. La majorité des Joliettains appréciaient le grand Denis, bâti comme une armoire à glace, grande gueule, joyeux.

À l'époque, son chagrin d'amour avait été bref, car la

rencontre de François Jolicœur avait vite séché ses larmes. « En comparaison, François était si mature. » Ce nouvel amoureux parlait avec son cœur. Il s'était montré très attentionné envers elle, devenue pour lui « l'unique fleur de mon jardin. » Elle bougea l'annulaire droit, fit tourner sur elle-même une petite bague en or sertie d'une perle blanche.

Vous voyez : tout la ramène incessamment à moi. C'est flatteur, j'avoue. Cependant, il serait plus normal, après deux ans, que je sois moins présent et n'habite que son passé.

Elle déplaça son tabouret et ouvrit son ordinateur portable. Elle attendait un courriel important. Toutefois, l'arrivée de son amie d'enfance, Jocelyne Martin, l'interrompt. Elle ouvrit grand ses bras pour l'embrasser : « Salut Jojo ! »

Jojo se laissa choir sur une chaise bistro. L'hospitalisation de sa mère lui faisait traverser une mauvaise passe. La septuagénaire s'affaiblissait. En tant qu'aidant naturel, et seule fille de la famille, Jojo « en avait plein les bras ». De plus, Jojo était la directrice du Centre de la petite enfance du quartier. Vickie lui prépara un café. Jojo ferma les yeux, et savoura ce moment de calme. Avant de partir vers sa garderie, appelée CPE des Gais Moussaillons, Jojo marqua son approbation pour le dernier ajout au babillard : « Tout sauf la banalité, ça ressemble assez à ma vie, non ? »

Vickie la salua avec chaleur, mais resta un peu interdite. À la réflexion, cette sentence sur la banalité représentait plus qu'une constatation sur leur vie actuelle. Elle y voyait un rappel à l'ordre, un avertissement à visiter de nouvelles avenues. S'arracher à la banalité, c'était éviter le conformisme de la société. C'est alors qu'elle eut une pensée pour son « Grand Rêve », un projet qui l'habitait depuis quelques années. Elle se hâta d'ouvrir ses courriels, impatiente d'y trouver de la documentation sur le sujet. Quelques messages d'amis, aucun pour le « Grand Rêve ».

C'est le rire de François qui la surprit. Son souffle s'arrêta. Elle se raisonna : ça ne pouvait être le rire de François... Pourtant, on aurait dit le même : un rire bon enfant qui, sans résonner bruyamment, prolongeait des notes longues vers la fin. Elle porta la main à son cœur, tourna la tête vers la porte d'entrée. « Salut m'man, qu'est-ce que l'on mange ce midi ? » C'était Étienne, son fils de seize ans dont le rire allait maintenant prolonger le souvenir de son père. Vickie accueillit son baiser sur la joue et lui proposa un sandwich. Mais avant, elle allait lire le courriel de Marie-France Castonguay, une amie de Terrebonne, rencontrée à Deuil-Amis, le service d'aide aux endeuillés de la région de Joliette. Marie-France et Vickie s'appelaient mutuellement « ma *precious* ». Elles s'étaient aidées, encouragées, et depuis, elles gardaient contact. Étienne s'empara d'une cannette dans un grand frigo vitré et, subtilement, passa derrière le comptoir, se choisit un billet de loterie, un « gratteux » à deux dollars.

— Étienne ! Qu'est-ce que tu fais ?

— Oui mais m'man, penses-y, c'est en participant que l'on peut gagner. Avec deux cent mille dollars, plus d'obligation, on vend le dépanneur.

— Vendre mon dépanneur ? !

Ce fut un cri du cœur. Il y avait plus de vingt ans que Vickie et François, jeunes mariés, avaient acheté ce commerce.

— J'en parlais avec Héloïse, hier soir. Le dépanneur, de huit heures du matin à dix heures du soir, c'est trop pour toi.

Confrontée à ses choix, elle voulut s'expliquer et, dans sa tête, c'était clair et facile :

— Écoute-moi bien : le dépanneur, j'y tiens beaucoup. C'est plus qu'un gagne-pain. C'est un commerce de quartier d'abord, mais je le vois aussi comme un beau lieu de ren-

contre. Après la mort de ton père, c'est ici que je me suis sentie entourée.

— Je sais tout ça, m'man, tu as l'air bien ici. Mais tes journées sont trop longues. Il faudrait engager quelqu'un pour la soirée.

— Et toi, tu penses que j'en ai les moyens ! répliqua-t-elle, une main sur la hanche.

Étienne riposta que les coûts ne seraient pas faramineux si on engageait une étudiante, disons trois soirs par semaine. Car, avança-t-il, elle ne pourrait pas tenir encore longtemps à ce rythme-là. Sa santé...

— L'amitié de mes clients me donne la santé.

Il pesa ses mots :

— Tes grosses migraines ne sont pas une preuve de santé.

Elle se tut, une boule dans la gorge. Débobiné, son fils la regardait, il n'avait pas voulu la chagriner. Il souhaitait uniquement la mettre en garde. La perte d'un premier parent enracine une peur sournoise, celle de voir l'autre disparaître aussi.

Un client s'amena. Étienne lui vendit une boîte de diachylons. L'homme amorça une conversation sur la météo du jour, mais il s'interrompit, Étienne n'écoutait pas. Avant de rejoindre sa mère, il baissa le volume de la radio.

Le sandwich fut apprécié. Vickie restait un peu maussade, mais craignant d'assombrir la journée de son fils, elle s'efforçait de lui sourire doucement lorsque leurs yeux se croisaient. Étienne détestait ce genre de sourire pâlot, voire « forcé », qui lui rappelait qu'un chagrin colossal hantait leur maison tel un fantôme.

Ils s'entendirent pour revenir, plus tard, sur le sujet délicat des horaires du dépanneur. De nombreux clients interrompaient leur tête-à-tête, ce qui agaçait Étienne et

le confortait dans sa vision du commerce : « Une affaire pas payante par rapport aux heures englouties derrière le comptoir ».

Elle observait son fils ; l'hiver l'avait fait grandir. En plus de reproduire le rire de son père, il lui ressemblait. De grandeur moyenne, les épaules tombantes, les mêmes mains aux doigts boudinés. Comme François, il détestait les coiffeurs ; par conséquent, il avait adopté cette même « queue de cheval », une coiffure simple qui retenait la chevelure tout en dégagant le visage. Ses traits devenaient une copie conforme de son géniteur : un large front, des sourcils noirs mais finement tracés, des yeux aussi sombres que le lac Noir à Saint-Jean-de-Matha et le même sourire avec une canine proéminente qui faisait briller son sourire.

En après-midi, Vickie, à la recherche d'un tournevis dans sa cuisine, aperçut un litre de lait entamé oublié sur le comptoir. Tiédi, impropre à la consommation. Elle le vida d'un geste rageur dans l'évier. Encore une gaffe d'Étienne ! Malgré les remontrances, pourquoi refaisait-il les mêmes erreurs ? De tout temps, elle avait mal contrôlé sa colère devant les étourderies de son fils.

Elle eut ensuite le loisir de s'interroger sur l'avenir de son dépanneur. De toute évidence, Étienne ne prendrait pas la relève. Quant à Héloïse, elle songeait à une carrière dans le domaine médical ou social. Elle admettait la pertinence, pour eux, d'obtenir un diplôme dans une spécialité plutôt que de limiter leur horizon à l'entreprise familiale. Tous deux pouvaient nourrir de grandes ambitions, puisqu'ils réussissaient bien à l'école. Mais elle était fort attachée à son dépanneur, elle l'avait clairement exprimé à son fils. Et puis, il lui fallait un revenu.

Après sept heures, ce fut tranquille. Cette fin de journée allait être marquée joyeusement par Héloïse.

— Étienne et maman, venez à la cuisine !

Sa fille voulait leur lire sa plus récente rédaction au cours de français. Ils prirent place autour de la table d'où ils pouvaient également surveiller l'arrivée d'éventuels clients. La rédaction consistait à tracer le portrait d'un proche, Héloïse avait choisi sa mère. Tout sourire, elle commença :

Ma « petite moman »

Ma mère Vickie est unique en son genre. Dans la mi-quarantaine, elle est propriétaire du dépanneur de notre quartier. Et je dois vous avertir que notre logement communique avec le commerce, c'est vous dire combien ce dernier « fait partie de nos vies », selon l'expression populaire.

Ma génitrice mesure à peine un mètre cinquante, je la dépasse d'une bonne tête, c'est pourquoi je l'appelle « ma petite moman ». Une caractéristique qui lui est propre : quand elle est derrière son comptoir, elle porte toujours un tablier aux motifs inoubliables. Dernièrement, elle en a cousu deux assez originaux : le premier est noir avec des cœurs rouges et l'autre présente de gros tournesols sur fond vert.

Pourtant, c'est par sa bonne tête sympathique que cette femme vous accrochera : sa chevelure emprunte des couleurs brunâtres et elle a toujours un petit « épi » qui retrousse au sommet de sa tête, ça lui donne un air coquin. Son teint est clair, sa bouche se pare de beaux sourires, mais je gardais le dessert pour la fin : les yeux de ma mère sont exceptionnels. L'iris est brun caramel et ses sourcils présentent un arc parfait. Toutes ses émotions passent dans ses yeux qui sont véritablement le miroir de son âme.

Ma « petite moman » est pas mal zen. Même quand ça va mal, ma mère reste debout comme un soldat en service. Et je sais exactement pourquoi : c'est parce qu'elle a « mangé son pain noir en premier ». Voyez-vous, son enfance de grisaille l'a rendue super courageuse, surtout depuis la mort de mon père, il y a deux ans. Ils ont toujours travaillé

ensemble au dépanneur, alors on comprend son immense chagrin. Ma mère est un oiseau blessé.

Pour compléter ce portrait, parlons de ses goûts. Ma mère Vickie aime beaucoup la lecture. Aussi, elle adore marcher au grand air lors de ses jours de congé, la musique semble beaucoup la relaxer, elle s'intéresse à la bonne cuisine (chez nous, les pizzas pochettes sont bannies). En terminant, je dirais qu'elle est une femme admirable et une personnalité marquante de notre quartier, mais pour moi, elle reste « ma petite moman adorée ».

Héloïse voulut créer un moment amusant, elle accompagna sa lecture de mimiques et clins d'œil ; Étienne et Vickie avait ri de bon cœur.

— Merci, c'était drôle et touchant. Mais, je n'ai pas de défaut ?

Leur rire fut la réponse. L'horloge coucou claironna dix heures, on ferma le commerce et la porte mitoyenne. La sonnerie du téléphone retentit. Il était bien tard... Vickie fit la sourde oreille ; elle considérait le téléphone comme un « bouffeur de temps » vous plongeant de but en blanc dans des conversations intempestives : l'interlocuteur vous confiait soit des aveux vraiment intimes qui vous figeaient de malaise, soit son exaspération du moment qu'il désirait impérativement vous transmettre, quand ce n'était pas pour partager ses plus noirs chagrins. Du reste, c'est par un coup de téléphone que s'était annoncé le pire malheur de sa vie, l'accident fatal.

Vickie échappa un long bâillement et dit gaiement à Étienne :

— Ouais, c'est l'heure des jaquettes, je crois !

Héloïse acquiesça et se mit debout sur son unique jambe, attendant que son frère lui passe ses béquilles.

La chambre de Vickie était à l'étage. C'était son refuge

depuis le décès de François. Vaste et percée de deux lucarnes, elle offrait une vue sur le parc. Au printemps précédent, elle l'avait réaménagée et peinte en bleu pervenche, une teinte apaisante semblait-il. Une table de travail avait été ajoutée ainsi qu'un canapé et une lampe de lecture. Près d'une lucarne, une chaise berçante pour la bercer aux heures d'insomnie.

Elle prit place sur le canapé, la pièce baignait dans une l'obscurité, elle apprécia cet instant de flottement, une attente où elle pouvait laisser divaguer ses pensées. « De quoi ai-je le plus envie ? Continuer de lire mon roman ou écrire dans mon cahier « Toi et Moi » ? Elle choisit la lecture. Lorsque la lampe redonna vie à la pièce, elle se sentit seule, triste et abandonnée. Elle eut à nouveau froid. Elle repensa à son fils Étienne et à ce pincement au cœur ressenti à l'écoute du rire tant aimé de François.

Certains y verraient une chance de prolonger le souvenir d'une voix, un accommodement de la Vie pour apaiser sa douleur. Mais ma Vickie n'est pas rendue là... Là où l'on accepte de laisser l'autre définitivement ailleurs, là où l'on se sourit à soi-même, sans accablement, en se remémorant la présence du disparu. Là où je dois la guider.

Elle attrapa le roman, espérant chasser son spleen en retrouvant Jérôme, le jeune orphelin de Garage Molinari : elle aimait la détermination de ce personnage et sa vision optimiste face à l'âpreté de sa vie. Jérôme se montrait si drôle et émouvant lorsqu'il parlait de son frerot Jules. Au fond, pensa-t-elle, ma propre fille est également un exemple inspirant, car malgré son handicap, n'a-t-elle pas réussi à l'automne dernier ce qui semblait impossible, obtenir son permis de conduire et s'acheter une petite auto ?

Elle bailla et commença sans entrain à déplacer les oreillers et coussins décoratifs qui jonchaient son couvre-

lit. Chaque soir, elle retardait le moment d'aller dormir dans son grand lit froid. Elle détestait plus encore le noir de la nuit, le noir envahissant qui l'engloutissait dans l'abîme de sa douleur.

Errances

Chaque matin, chaque jour, j'erre au-dessus de ma ville. J'effectue un vol plané en suivant la rivière l'Assomption qui sinue entre les quartiers. Vu de là-haut, le cours d'eau ressemble à une entaille de couteau qui aurait séparé la terre, laissant l'eau s'engouffrer dans le passage ainsi façonné.

Nostalgique, je suis un voltigeur qui s'immobilise sur la toiture de la cathédrale de Joliette. Un regard circulaire me fait apprécier le tracé des rues. En mai, le centre-ville et sa place Bourget semblent attendre l'été pour s'animer. Plus à droite, le Palais de Justice domine le quartier par sa masse grisâtre. En face, un havre de tranquillité, le parc Lajoie, où se promènent quelques robes noires d'avocats. Les arbres nus rêvent certainement à leurs plus beaux atours. Mon œil noir observe mon quartier chéri, celui où j'ai vécu et aimé.

Je m'élançe en perdant de l'altitude jusqu'à la rue Richard. Tel un passereau, je m'approche en rase-mottes du dépanneur encore fermé. La cuisine s'anime, elle est là. Vickie, ma bien-aimée, qui sera pour moi ma toute éternelle.

Je dois poursuivre sans elle, tel a été tracé mon destin. Et oui, j'ai beaucoup de chagrin mais bien plus encore quand je perçois son cœur blessé. Comme j'aimerais me placer derrière elle, l'embrasser dans le cou et l'entourer de mes bras afin de ressentir une ultime fois cette chaleur propre aux êtres vivants.

Jour après jour, j'espère un signe. Pour aller ailleurs et me fondre dans l'immensité, j'attends de Vickie un signe d'adieu.

Chapitre 2

Vickie tourna la manivelle de la fenêtre au-dessus de l'évier. Une douce brise s'infiltra dans la cuisine, apportant une odeur indiscutablement printanière d'herbes à la fois humides et moisis. Le thermomètre extérieur atteignait déjà quinze degrés Celsius. La fenêtre donnait sur l'arrière de la maison : au premier plan, la terrasse patio pour le mobilier de jardin, puis deux érables matures qui ombrageaient la cour en été. Tout au fond, derrière une clôture grillagée, le chemin de fer aux rails surélevés, fermait le décor. Le ciel clair était promesse d'un « vrai beau jour » de printemps. Étienne et Héloïse tartinaient de confiture leur croissant en cette première heure, celle absolument sacrée, où le dépanneur demeurait encore fermé.

— Tiens, un merle ! s'exclama Vickie.

L'oiseau se tenait sur le rebord extérieur de la fenêtre : de son bec, il laissa choir des brindilles de foin dans une boîte à fleurs vide, accrochée au rebord.

Le vendredi était le « jour des livreurs ». Ceux-ci animaient frénétiquement le dépanneur, obstruant la porte d'entrée, effectuant quantité de va-et-vient, articulant bien fort des « bonjours », entrechoquant les caisses de bière ou bien empilant leurs boîtes au milieu de l'allée. Avec François, pensa-t-elle, ça tournait souvent à la rigolade, il avait

le don d'imiter la voix des autres. Elle sentit un pincement au cœur, car, à cet instant même, il lui manquait tellement. Dans quelques jours, deux ans exactement auraient passé...

Huit heures approchait. Étienne se versa un ultime grand verre de lait. Debout, il cala son verre d'un trait, s'approcha ensuite de Zaza-rose-boucle. C'était une peluche représentant un chat avec un ruban rose au cou dont la silhouette, le pelage blanc chamarré de gris, la queue, bref tout concourrait à imiter un véritable chat. Plusieurs visiteurs avaient été confondus, ce qui avait amusé François et les enfants. Cette peluche devait avoir dix ans et participait depuis aux événements de la maisonnée. Un jour qu'Étienne pleurnichait dans sa chambre, François avait utilisé Zaza-rose-boucle, comme un ventriloque, pour désamorcer la situation. À d'autres occasions, on avait installé Zaza à côté du sapin de Noël, par exemple, en lui plaçant une boule entre les pattes pour amuser les autres membres de la famille. Depuis quelque temps, les deux adolescents avaient repris goût à s'amuser avec Zaza. Étienne voulut divertir sa mère et cacha la peluche derrière une porte d'armoire, ajoutant une surprise...

— Hou la la ! Le temps passe vite ! s'exclama Héloïse, lorsqu'elle entendit sa mère déverrouiller la porte mitoyenne.

Vickie choisit le tablier parsemé de tournesols, puis s'arrêta devant le miroir ovale, près de cette porte, pour vérifier sa coiffure. Sa frange était trop longue, clairsemée, de travers. Elle recula, impossible de nier ses quarante-cinq ans, elle se trouva un air « matante » et eut peur que ses enfants l'inscrivent à l'émission de télé Métamorphose-moi. Elle se consola en se disant que la beauté ni le style ne sont prometteurs d'un cœur heureux.

Routine obligée, elle ouvrit la caisse enregistreuse, alla cueillir le « ballot » des journaux dont elle coupa le lien et

les plaça sur le comptoir, alluma la radio, prépara la cafetière, sortit du frigo les muffins à disposer dans la cloche transparente. La répétition de ces gestes assurait la remise en fonction de « Vickie, la proprio du Dépanneur Jolicœur » et, plus puissamment encore, la mise en pause de toutes pensées moroses pouvant affecter son humeur. Soudain, « tuutt, tuutt », Héloïse actionnait le klaxon de sa Honda pour saluer sa mère, debout sur le perron. Elle fut bientôt suivie par Étienne prêt à enfourcher sa bicyclette :

— Je ne viendrai pas dîner, c'est vendredi.

— Je le sais, tu as une partie de soccer et j'ai même préparé ton lunch.

— Oui, c'est vrai. Je te remercie, m'man.

— Passe une bonne journée, dit-elle en ramassant de vieux papiers, des gobelets vides qu'elle jeta à la poubelle dont la proximité avec le banc aurait dû inciter les utilisateurs à plus de perspicacité et de civisme.

— Toi aussi, bonne journée et essaie d'être « relax ». Prends le temps de luncher. Ne mange pas debout, ton assiette sur le coin du comptoir. Est-ce que mon oncle Clément viendra travailler aujourd'hui ?

— Oui. Comme tous les vendredis. Ainsi que les samedis et les lundis.

Étienne enfourcha son vélo et d'adonna à son jeu « des mots appropriés », un jeu solitaire inventé récemment et qui l'amusait. « Comment décrire ma mère sur le perron ? Elle semblait déterminée devant sa journée à entamer, bienveillante, énergique, accueillante. Tout cela à la fois et d'autres attitudes encore, sûrement, certainement, sans l'ombre d'un doute et même indubitablement ! »

Il filait allègrement vers la rue Saint-Pierre qui le conduirait à son école secondaire. Il pédalait en lâchant ses guidons, insouciant, sa couette de cheveux noirs au vent.

Le mois de mai guérit vite les hommes des travers de la vie par sa tiédeur caressante et sa nature ressuscitée. Au coin de la rue Piette, un lilas hâtif embaumait l'air ; Étienne inspira profondément.

Vickie attendait Clément en parcourant son journal. Le téléphone sonna. À chaque fois qu'elle était seule, une tenace et irraisonnable anxiété l'envahissait avant de soulever le récepteur. Ce malaise ne s'étiolait qu'au moment de reconnaître la voix de l'interlocuteur. C'était une séquelle du téléphone fatal, celui qui avait déclenché son cauchemar.

Clément arriva cinq minutes avant neuf heures, en même temps qu'un camion de Kiri, la boisson gazeuse d'origine lanaudoise. Vickie pouvait se fier à lui, il allait s'occuper de tout : de la facture, en passant par le paiement des bouteilles vides jusqu'au déchargement dans l'entrepôt arrière des caisses dont il vérifia le contenu. Enfin, il signa le reçu de livraison. Le calme revenu, Clément se versa un premier café :

— Ouf ! Première livraison ! Et toi, comment vas-tu ?

— C'est correct, Clément, fit-elle rapidement.

Clément était l'aîné des trois garçons de la famille Jolicœur. Il était retraité de l'enseignement ; après le décès de son frère François, il s'était offert pour aider Vickie. Ce matin, il devina que la brève réponse de sa belle-sœur cachait un malaise ; il garda le silence, écoutant l'animatrice, à la radio, énumérer les invités du jour.

Clément appréciait l'atmosphère du commerce qui le changeait des quatre murs de sa maison. Depuis sa retraite, il trouvait difficile de passer tout son temps avec sa femme Rosélaïne. Oui, c'était une bonne personne, propre, à son affaire, mais bonté divine, un vrai moulin à paroles ! « Ah ! Les femmes ! » concluait-il invariablement, reconnaissant, entre les deux sexes, une dissemblance non encore élucidée.

Elle trouva, sur Internet, la référence pour l'aide au tabagisme. « J'arrête de Fumer : le site pour s'aider à se libérer du tabac. Service de soutien dans chaque région. » Elle l'imprima et fixa la feuille au babillard. Quand elle revit la photo du fringant violoneux, elle retourna s'asseoir sur la plage de Grande-Anse. « C'était en quelle année ? » Elle calcula : Héloïse avait autour de dix ans, c'était donc au moins sept ans auparavant. Oui, Héloïse portait son maillot bleu avec le dauphin ; puis, une image précise s'imposa : Étienne voulait faire pipi et François lui avait expliqué « comment arroser la mer ». « Maudit grand fou ! » pensa Vickie qui revoyait les deux gars, les maillots descendus, uriner un jet plongeant dans la Baie-des-Chaleurs. Elle pouvait parfois évoquer ses souvenirs avec François sans se noyer dans une mer noire d'abattement.

Une fête en plein air s'organisait au parc. Clément, curieux, sortit sur le perron. Monsieur et Madame Barletta, des voisins d'enfance des Jolicœur, vinrent les saluer. C'était un tournoi de pétanque, l'informèrent-ils. Pour l'heure du lunch de cette bande d'amis, le couple acheta quantité de boissons froides.

— Combien te doit-on, ma belle Vickie ? s'enquit Monsieur Barletta qui gardait l'accent chantant de son pays natal.

— Ça fera douze dollars et dix-huit, s'il vous plaît.

Clément proposa de leur apporter les bouteilles de l'autre côté de la rue, avec son « diable », un peu avant midi, si cela leur convenait. Les Barletta étaient ravis. Vickie aussi car, si le mot était juste, un dépanneur devait dépanner !

Les revues et journaux du week-end furent livrés. Clément les plaça illico sur les présentoirs, car cette littérature du potin, voire du popotin – dixit Clément – se vendait rapidement. Le samedi soir, tout était vendu. Libre d'un

peu de temps, elle termina un chapitre du roman en cours de lecture. Elle retrouva Jérôme et un nouveau personnage, Monsieur Garcia, qui était veuf et parlait avec sagesse de son grand amour perdu.

Une camionnette bleue s'immobilisa devant le dépanneur. « Jean-Jacques fait tout », c'était l'inscription en blanc sur les flancs du véhicule. Elle connaissait bien l'homme qui excellait à tout réparer et dont les prix étaient raisonnables. Il avait d'ailleurs effectué, ici même, des travaux usuels quand François et Vickie manquaient de temps. En relisant « Jean-Jacques fait tout », elle eut une pensée loufoque, car François disait inmanquablement en apercevant l'homme à tout faire : « Jean-Jacques fait tout, même l'amour ! » Cette boutade provenait d'une légende inventée par François : Jean-Jacques travaillait pour des personnes seules, surtout des femmes qui comptaient sur lui pour installer une corde à linge, ramasser les feuilles d'automne, réparer un lavabo. François, « maudit grand fou », s'imaginait Jean-Jacques arriver chez les dames pour offrir ses services et la visite se terminait sur une note érotique. « Il n'y a pas de mal à se faire du bien », concluait François.

Jean-Jacques-fait-tout-même-l'amour était un nerveux, il marchait à grands pas. Vickie n'était pas sortie de sa rêverie qu'il était devant elle et lui demandait deux paquets de cigarillos. Il semblait si pressé, elle n'entama aucune conversation.

— Trois et trente-huit, s'il vous plaît.

Après son départ, elle raconta à Clément cette plaisanterie de François : à la vue du camion de Jean-Jacques, il inventait une péripétie. Jean-Jacques-fait-tout-même-l'amour arrivait un matin chez une cliente en robe de chambre et ainsi, vu l'invitation claire... Ou alors, Jean-Jacques avait été appelé un jour de pluie, en après-midi, pour réparer une babiole et on l'invitait à prendre un café, « Vous n'êtes

pas si pressé, il pleut tellement... » Ou Jean-Jacques devait réparer un truc, dans une pièce sombre du sous-sol où, tiens ! se trouvait un grand lit. Tout simplement, selon François, toutes les occasions faisaient le larron, tel que le veut le proverbe.

En fait, son imagination était sans borne lorsqu'il s'agissait de rigoler. Clément se montra content de savoir qu'elle et François s'étaient beaucoup amusés ensemble malgré les longues heures obligatoires au dépanneur.

C'est touchant pour moi, elle n'oublie pas que j'aimais bien faire le bouffon. J'adorais l'entendre pouffer de rire, on connaissait une complicité extraordinaire. Oui, oui, extraordinaire. Dans ma nouvelle existence, plus besoin de peser ses mots.

Vickie et Clément connurent ensuite un moment d'étonnement lorsqu'un agent immobilier planta une pancarte « À Vendre » devant la maison de Monsieur Pellerin, le charmant client.

De l'extérieur, ils entendirent un vacarme caractéristique : des entrechoquements de ferraille mêlés à des grincements de freins, le tout accompagné de la vibration des planchers du dépanneur. Inutile de regarder l'horloge, il était 11h 50 pile ; le train quittait laborieusement la gare, toute proche et allait passer derrière le dépanneur.

Clément prépara le diable pour sa « livraison ». Il avait gardé ses manières de professeur. Il se tenait droit et gardait un faciès sérieux qu'il cassait par ses nombreux clins d'œil. Elle lui connaissait deux tics : il se frottait les mains l'une contre l'autre (souvenir de la poussière de craie) et remontait la monture de ses lunettes avec son index au moins... cent fois par jour ! Dans la cinquantaine, il avait les cheveux grisâtres, légèrement ondulés, il tentait de dompter ses vagues en les coiffant vers l'arrière.

Une fois revenu, Clément aperçut Vickie à sa cuisine

dressant la table en vue de l'heure du lunch ; il prit une voix faussement autoritaire :

— Ne reviens pas avant une demi-heure, c'est compris ?

Elle acquiesça. Elle avait disposé la nappe, pliée en deux, sur une moitié de la table. François parlait de « la nappe des amoureux ». C'était quand ils étaient seuls le midi, François prétendait en rigolant qu'ils dînaient en tête-à-tête et ajoutait un bouquet de fleurs en plastique au milieu de la table. En réalité, les clients se succédaient et ils devaient, plus souvent qu'autrement, manger l'un après l'autre. Elle sourit en cherchant sa tasse à thé : Zaza-rose-boucle avait un sachet de thé sur un œil retenu par une ficelle, un vrai pirate !

Le soleil embellissait la pièce, accentuant l'éclat de toutes les couleurs, des murs en passant par les rideaux jusqu'aux appareils électriques. Vickie, enchantée, ouvrit plus grande sa fenêtre et alors, surprise ! Le merle était encore là ! Il exécuta plusieurs allers-retours, rapportant des brins de foin jaunis qu'il plaçait dans la boîte à fleurs. Elle était touchée, un joli nid se construisait sous ses yeux. Ce bel oiseau, accaparé par son projet lui parlait d'énergie et d'ambition. Et que toute préparation d'un projet stimulant voyait décupler les forces disponibles, balayait même les nonchances du passé, laissant toute la place aux rêves et à la passion. Elle entrevit une analogie avec son Grand Rêve : comme le merle, elle espérait déployer des trésors d'énergie et de persévérance. Ensuite, elle ne manqua pas d'installer Zaza ailleurs, pour surprendre Étienne.



À la cafétéria de l'Académie Antoine-Manseau, le niveau des décibels atteignait, le midi, des seuils critiques. Héloïse

et Sandy contribuait au concert cacophonique avec indifférence. Héloïse tenait son sandwich pita d'une main pendant qu'elle tournait les pages de son cahier de l'autre et pointait du doigt les équations mathématiques. Sandy hocha la tête, elle avait tout compris. Arrivée depuis peu à Joliette, elle s'était rapidement liée avec Héloïse, la fille sympathique et bien sûr « toujours sur une patte », comme elle-même le proclamait. Cette façon étonnante et désinvolte d'aborder son handicap attirait le respect des étudiants du cinquième secondaire, le dernier, le plus émouvant, celui qui marque les mémoires à jamais. Reconnaissante envers Héloïse pour les explications du devoir d'hier, elle bavarda encore un moment en finissant sa portion de gâteau. Pointant sa dernière moitié intacte, elle dit :

— Veux-tu mon restant ?

— Non merci, je ne mange plus de gâteau, jamais.

Un silence prit place entre elles. Chez Sandy toutefois, la curiosité l'emportait sur la gêne, elle osa enfin interroger Héloïse sur l'origine de sa condition particulière.

— C'est un accident, un accident d'automobile. Cela va faire exactement deux ans ce week-end.

— Si tu préfères, on change du sujet, fit doucement Sandy à la vue de la mine attristée d'Héloïse.

Héloïse possédait un visage très expressif, comme Vickie, d'où les regrets de Sandy d'avoir anéanti son sourire éclatant. Son haut front dégagé (elle n'appréciait pas les franges) laissait voir ses yeux noirs. C'était une brunette, coiffée au goût du jour : ses cheveux, effilochés par sa coiffeuse, retombaient tout droit aux épaules. D'assez grande stature, elle paraissait légère comme une plume. Debout, son handicap (sa jambe gauche était sectionnée au-dessous du genou), bien qu'apparent ne la désavantageait pas vraiment, c'était la personnalité chaleureuse de cette fille qui frappait.

Héloïse s'approcha de Sandy, créant une bulle de proximité propice aux confidences.

— Ce n'est pas une histoire banale, je t'avertis. Ce samedi-là était la veille de la fête des Mères. Durant l'après-midi, mon père et moi, nous sommes allés à la pâtisserie et ensuite, il nous fallait une belle carte pour l'occasion. Mon père était vraiment pointilleux pour les mots ; il lisait les souhaits à l'intérieur, ça durait assez longtemps. Donc, une belle carte, à sa pharmacie préférée qui se trouvait, et se trouve toujours, de l'autre côté du viaduc qui enjambe le chemin de fer.

— Le viaduc de la rue Sainte-Anne qui conduit à l'hôpital ?

— Exactement ! Donc, notre automobile monte le viaduc. Je nous revois si clairement... La boîte du gâteau, immense, car il adorait les desserts, sur mes genoux et mon père, fidèle à lui-même et joyeux, parlait en gesticulant. Au sommet, une fourgonnette blanche nous a foncé dessus, je te jure, c'est arrivé directement du sens inverse vers notre voie. Mon père n'a pu l'éviter et il est mort sur le coup. Moi, j'ai eu la jambe gauche broyée sous des tonnes de ferrailles. Une douleur intense m'a transpercée, je voyais les résidus du gâteau et son glaçage dans le pare-brise et après, je me suis évanouie. Les médecins m'ont gardée dans le coma quelques jours, le temps d'effectuer la chirurgie sur ma jambe et pour me laisser récupérer sans souffrir.

— Tu avais quel âge ?

— Quinze ans. Tu peux comprendre les bouleversements dans ma famille : mon père décédé, ma mère inconsolable, mon frère aussi, ma convalescence, les visites au Centre de réadaptation, les difficultés avec ma prothèse à laquelle j'ai dû renoncer...

— Maintenant, je comprends pourquoi tu refuses du

gâteau. Et j'imagine l'épreuve que vous avez traversée, toi et ta famille.

— Cet été-là, ç'a été l'enfer !

Héloïse se tut, réalisant la tristesse de son histoire racontée ainsi. Sandy, affectée, touillait son glaçage avec sa cuillère. Héloïse voulait expliquer la suite des événements qui était plus positive. Émotive, à l'approche de la date fatidique, elle ne put décrire comment Étienne, Vickie et elle-même s'étaient rapprochés, ni parler de Deuils-Amis ou de July-Christine, la psy du CLSC.

— Si tu permets, j'arrête là.

Plus tard, Sandy marchait vers son premier cours de l'après-midi, la tête ailleurs : « Elle est admirable. Je la trouve tellement forte. Comment a-t-elle pu redevenir cette fille d'aussi bonne humeur ? Pour moi, ça relève du mystère... »

Chapitre 3

La musique celtique devait créer une atmosphère enveloppante dans le Dépanneur Jolicœur, car les chœurs en arrière-fond modulaient en douceur les chansons. Pourtant, Vickie et Clément s'affairaient trop pour goûter cet effet relaxant en ce début d'après-midi. L'ami Mario, jovial moustachu bien dodu et livreur d'une boulangerie, attendait près du comptoir une signature pour son bon de commande. Autrefois, François ne manquait jamais leur rituel du salut : « Tiens, mon ami Mario ! » Devant le livreur, une cliente et voisine, Reina Doucette, proposait à Vickie les Achats de Luxe ; catalogue à la main, elle vantait les objets « vraiment très pratiques ».

— Je vous le laisse, prenez le temps de le regarder, je vais téléphoner pour prendre votre commande.

Pendant ce temps, un jeune client s'était planté devant Vickie, une bouteille d'eau d'une main, son argent de l'autre, les yeux au ciel d'exaspération. Madame Doucette sortit son portefeuille :

— Pour mon paquet de fromage et mes biscuits, vous m'avez dit... quatre et combien ?

— Quatre et dix neuf, s'il vous plaît.

Elle cherchait la monnaie exacte, tâtonnait sans succès dans les différents compartiments. Le jeune homme s'avança

énergiquement, mit une pièce de deux dollars sur le comptoir : « Pour moi, c'est juste une bouteille d'eau. Tenez. »

Spontanément, Vickie le toisa :

— Minute, je m'occupe de Madame. Ici, c'est un client à la fois, dit-elle en prenant Mario à témoin.

— C'est ça mon ami, ajouta le livreur, relaxe donc tes hormones.

Mario sourit, entraînant les coins de sa moustache fournie vers le haut.

— Ben quoi ! C'était pour gagner du temps, rétorqua l'autre.

Clément, revenu de l'arrière, signa la feuille de l'ami Mario. Reina Doucette et l'impatient client quittèrent ensemble. Il passa devant elle, oubliant de lui tenir la porte.

— La politesse est une notion qui se perd, dit Clément.

— Les bonnes manières ? Aussi démodées que la charue à deux manches de mon grand-père, conclut l'enjoué livreur.

Mario fit démarrer son camion, la transmission se lamenta bruyamment, il semblait s'en amuser. Il les salua de la main avant d'accélérer dans la rue Richard. L'accalmie permit d'apprécier la musique qui jouait en boucle pour la dixième fois. Clément sortit pour « s'oxygéner les poumons » comme il disait ironiquement. Clément sourit en entendant les exclamations des joueurs de pétanques qui s'amusaient autant qu'une bande de gamins dans une cour d'école.

Vickie s'offrit un café. En voyant au babillard le feuillet Campagne anti-tabac, elle songea : « Tiens, la mini-tornade n'est pas venue ce matin ! Et Jojo non plus ! Le vendredi, il y a toujours un vent de rébellion, les gens s'absentent du travail ou changent leur horaire, tandis qu'ici les pauses se font rares. »

François, lui, se réjouissait de cette journée particulière

en annonçant dès le réveil : « *TGIF!* » (*Thank God it's Friday*). Oui, pensa-t-elle, c'était un vrai boute-en-train... Elle ferma les yeux, une question la tenailla aussitôt en accélérant les battements de son cœur : est-ce que François était toujours de bonne humeur ? Tout le temps, sans interruption ? Honnêtement ? Elle ne voulut pas répondre non.

Ah chère Vickie ! Voilà un privilège singulier de ceux qui restent et auquel tu n'as pas encore dérogé : celui de maquiller un peu les souvenirs du défunt afin d'installer un beau voile optimiste. Ce genre de petit mensonge est génial pour quelque temps ; cela crée une image du disparu rendu ainsi beau, parfait, inoubliable et cette image épatante reconforte les endeuillés. Ainsi, ma chérie étant moins accablée, elle a pu reprendre sa place dans le vaste courant de la Vie.

Ce courant-là, immuable, assidu et déterminé la ramenait, à l'instant même, sur le plancher non pas des vaches, mais du dépanneur. Elle entendit, en provenance de l'extérieur, une voix familière.

Clément, resté dehors, avait aperçu plus loin Paul-André, le facteur et grand ami de Vickie, descendant l'escalier de la garderie Des Gais Moussaillons. Situé plus bas dans la rue Richard, le CPE logeait à proximité du poste de police et de la caserne de pompiers. Paul-André, surnommé « le beau renard argenté », présentait une tête incroyable, car ses cheveux d'un blanc chatoyant laissaient échapper, sous la lumière du jour, de magnifiques reflets argentés. Vickie, François, Paul-André et sa conjointe Renée se connaissaient depuis plus de dix-sept ans, puisque les deux femmes avaient accouché le même jour de leur premier enfant. En apportant le courrier, Paul-André ne manquait jamais, à cette époque, de prendre des nouvelles d'Héloïse tout en racontant les hauts-faits de sa propre fille comme il disait. Au fil des mois, ils se parlaient des émouvantes joies d'être

parents, puis ils étaient devenus « des amis de couple ». Après le fatal accident, Paul-André et Renée furent d'un soutien indéfectible pour Vickie et ses enfants.

Avec sa démarche affairée, Paul-André entra. La clochette tinta.

— Salut, comment va la femme fleurie de tournesols ?

Il remit le courrier en main propre à Vickie, restée assise. Il plaçait les enveloppes par ordre de grandeur, c'est pourquoi une longue enveloppe jaune se trouvait sous la pile. Il la dégagea, sûr de son effet, et lui tendit.

— Paul-André ! s'exclama-t-elle, la main sur le cœur. C'est la documentation que j'attends depuis... depuis... Je leur avais écrit quand il neigeait encore, tu te rends compte !

— Des fois, il faut être patient, philosopha-t-il en s'approchant de la cafetière. Sous la tablette, il trouva sa tasse personnelle, blanche avec un Garfield aux airs malicieux, Vickie la cachait au fond, car Paul-André exérait boire dans un gobelet en styromousse.

Paul-André termina son café, s'informa de toute la maisonnée et fit une pause, la suite était plus difficile :

— Dimanche, tu seras en congé ? Renée et moi, tu sais dimanche...

— Dimanche, oui, Paul-André, dit-elle lentement et sa voix s'affaiblit, ça fera deux ans.

— C'est sûr Vickie, on y a pensé et puis...

Elle se leva vivement. Sébastien, un garçon d'une dizaine d'année, était entré. Il se dirigea vers les réfrigérateurs, en sortit un litre de cola, le plaça sur le comptoir, ajouta un paquet de bonbons et paya en concluant « Merci ! ». Bref mais courtois. Vickie revint à Paul-André qui reprit :

— On avait pensé vous inviter au chalet, toi et les enfants. On souperait ensemble, vous pourriez rester pour la soirée. On sait que François va faire partie de nos conversations, comme l'année dernière.

Elle s'avança vers lui :

— Merci, vous êtes formidables. Dimanche midi, toute la famille Jolicœur viendra à la maison : ma belle-mère, Clément, sa conjointe et mon autre beau-frère, Jean-Yves.

— Arrive à ton heure à Sainte-Marcelline, nous serons là. Téléphone à Renée pour arranger cela. À partir de sept heures ce soir, nous serons déjà au chalet pour toute la fin de semaine.

Dès le retour de sa progéniture, Vickie sentit fondre toute morosité latente. Ils brassèrent l'air autour d'eux, dégageant l'effervescence d'une adolescence normale. Le souper n'en fut pas un, le téléphone sonna pour l'un ou l'autre. Véronique, la cousine de Vickie, donna son coup de fil habituel pour assurer cette dernière de sa présence au dépanneur : « Sois tranquille, prends tes journées de congé, dimanche et lundi. Et même mardi, si tu veux. » Héloïse et Étienne prirent du temps pour photographier le nid du merle, multipliant les angles, s'exclamant de voir le ventre énorme de l'oiseau, présumant la ponte d'au moins quatre œufs.

Étienne trouva Zaza-rose-boucle sur son lit, elle portait un turban blanc sur la tête, c'était un bas de sport ; entre ses pattes, une petite carte : « Merci pour ta bonne humeur ». Puis, Héloïse et Étienne furent accaparés par cette occupation toute narcissique, quoique absolument naturelle à leur âge, la remise au point de leur beauté qu'ils exigeaient maximale, lorsqu'il était question de sortir entre amis. Deux longues douches furent suivies du vrombissement agaçant du séchoir à cheveux qui fonctionna une bonne demi-heure en tout ; ces manœuvres ayant pour but une mise en plis parfaite, si possible exceptionnelle, de leur chevelure ainsi domptée.

Vickie ouvrit son portable afin de relire le courriel de Marie-France reçu ce midi :

Allo ma Precious.

J'espère que tu vas bien, malgré que ce soit un « terrible Friday de livraison ». Ici, tout va pour mon fils et moi. Mon été s'annonce bien.

Je me suis jointe à un groupe de randonnée pédestre. Deux fois par semaine, on marche six kilomètres, ça tient drôlement en forme. Les participants sont extrêmement gentils. Après, on va dans un bistro du Vieux Terrebonne. (Comme j'ai toujours adoooooré manger au resto, mon large fessier en témoigne. Ah ! Ah !)

Donne-moi de tes nouvelles. Je m'inquiète de tes migraines. Ne reste pas au dépanneur tout le temps, prend TOUTES tes journées de congé. Et même, je t'invite, si tu veux te joindre à mon groupe.

Je t'embrasse, Marie-France x x x

Marie-France ne change pas, se dit-elle, toujours pleine d'entrain. Elle semble rendue bien ailleurs... Son conjoint était décédé aux alentours de Pâques, depuis deux ans, elle aussi. Alors, comme l'avait expliqué Agathe, l'animatrice à Deuil Amis, Marie-France devait avoir terminé entièrement son travail de deuil.

Elle n'avait pas entendu s'ouvrir la porte du dépanneur, « la mini tornade » sans sa fille Jolyanne ramassa un pain, du beurre et trois paquets de gomme. Vickie lui indiqua, sur son babillard, le Service de soutien pour arrêter de fumer. La jeune femme sembla peu intéressée.

— Pensez-vous que ce sont des réunions de motivation ? Parce qu'après mon travail, j'aime plutôt rester à la maison avec la petite.

— En fait, je ne sais pas exactement, mais...

— Ça fait plusieurs fois que j'essaie d'arrêter, je suis assez nerveuse de nature. Elle se dirigea prestement vers la porte, signifiant ainsi sa préférence à s'occuper elle-même de son problème.

— De toute façon, commencez par leur téléphoner, conclut Vickie avec diplomatie.

Vers neuf heures, plusieurs amis rejoignirent Héloïse et Étienne. La Honda fut exclue vu leur nombre. Ils partirent à pied et obligèrent Héloïse à sa chaise roulante, se chamailant le privilège de la pousser, afin de lui éviter les quinze minutes de marche sur une seule patte avec ses béquilles ! Étienne plaça Zaza juste devant la caisse enregistreuse : « Elle te tiendra compagnie ». Il s'apprêtait à partir, mais revint sur ses pas :

— M'man, il faudrait que tu m'enregistres une émission à la télé. C'est pour une recherche à l'école. Ça passe de dix à onze heures. C'est important.

— C'est important, mais tu as oublié d'y penser avant.

Vickie tolérait mal les oublis. Mais pourquoi, diable, puisque les adolescents sont dix fois moins occupés que leurs parents, oublient-ils fréquemment leurs obligations ?

Étienne sortit son sourire ravageur, hérité des Jolicœur :

— Tu serais gentille, m'man. J'en ai vraiment besoin.

Les yeux d'Étienne s'allumèrent, il s'anima :

— Ce sera quoi mon exposé ? La surconsommation et les cartes de crédit gonflées. Un bon sujet, avoue ?

Finalement, toute la bande fit bye bye à Vickie, tous aussi beaux que fébriles et insoucians, en procession dans la rue Richard vers le cinéma pour un film d'horreur, anticipant le bonheur intense de frémir en gang.

Elle ferma le dépanneur, vérifia si le magnétoscope fonctionnait : oui, le voyant rouge était allumé.

L'heure de la jaquette arrivée, elle monta à sa chambre. Elle ouvrit son cahier « Toi et Moi ». Elle voulait y confier tous les instants vécus ensemble, figer ces souvenirs-là comme des fossiles calcifiés qui survivent à toutes les époques de glaciation ou de réchauffement planétaires. Elle feuilletait le

début de son cahier, curieuse de relire l'émoi du premier été. Son regard se figea sur un texte intitulé « Le jour du grand ménage » :

Salut mon amour,

Le mois d'août achève. Les enfants retourneront à l'école. L'été fut difficile, tu sais. Encouragement : Héloïse peut marcher maintenant, sa réadaptation se fait bien. Je vais rouvrir notre dépanneur, en souvenir de toi. Et puis, il me faut un gagne-pain pour faire vivre nos enfants.

Ce matin, j'ai eu la force d'effectuer un premier tri de tes affaires. Avant, je ne voulais toucher à rien. Pourtant, tu seras d'accord pour dire que tes vêtements pourraient être utiles à d'autres. Il y avait trois gros sacs ; Clément les a portés à la Saint-Vincent-de-Paul.

J'ai pleuré en voyant ta garde-robe vide. J'ai gardé ton blouson noir et quelques chemises. Faire ce ménage, c'était regarder la réalité en face. Je pressais sur mon cœur certains vêtements avant de les déposer dans les sacs verts. Tu me manques. Je m'ennuie de tes yeux noirs qui s'agrandissaient sous la colère ou la surprise.

Pour me consoler, j'ai fait une grosse « boîte aux souvenirs » pour les enfants : plus tard, on pourra l'ouvrir et se raconter pleins de trucs tangibles sur toi. J'ai gardé ton contenant de talc, « ta poudre à fesses » comme tu disais. J'y ai enfoui mon nez, c'était tellement ton odeur. Fuck, juste l'écrire, c'est triste à en pleurer.

Tu seras fière de moi, je me suis inscrite à Deuil-Amis. Comme je devais m'occuper d'Héloïse, c'était bien, (car ça donnait un sens à ma vie) j'ai oublié de m'occuper de mon chagrin.

Aïe ! François, c'est plate en maudit, c'est plate « en christ » même, sans toi dans la maison ! Excuse-moi, on dirait que je t'engueule : coudonc, suis-je fâchée contre toi ?

Pense à moi. À plus tard, À+, comme on disait.

Elle se rappelait cet avant-midi-là et pouvait maintenant répondre à la question du texte. Les ateliers Deuil-Amis lui avaient enseigné que la colère est un sentiment présent chez l'endeuillé comme ils disent. Aujourd'hui, Vickie pouvait mesurer, en elle, une certaine évolution : un troisième été sans François allait venir et elle se sentait moins « défaite ». Évidemment, comme le deuxième anniversaire du décès était demain, elle se savait plus sensible et vulnérable.

Chapitre 4

Vickie transcrivit son dernier rêve. Dès sa tendre enfance, elle avait pressenti que ses rêves étaient des images si personnelles qu'ils transportaient une signification précise, soit un message ou une réflexion. C'est pourquoi elle avait suivi un atelier d'analyse. Chaque rêve, lui expliqua-t-on, est un scénario dont nous sommes à la fois les auteurs, les metteurs en scène et les acteurs. Ce rêve-ci semblait révélateur.

C'était un jour important : « Deux ans... deux ans... est-ce possible ? » Elle profita encore de la douceur de ses draps en coton égyptien, un cadeau choisi ensemble. Elle ferma les yeux cherchant en elle, tel le plongeur olympique, le maximum d'énergie et de concentration avant d'effectuer le saut dans cette journée. Elle demeura immobile dans la pénombre de sa chambre.

— Maman ! Es-tu réveillée ? demanda Héloïse derrière la porte.

Aussitôt, le soleil d'un sourire épanoui pénétra la pièce, le courant de la vie attrapa à nouveau Vickie. Sa fille déposa ses béquilles au pied du lit, s'enfouit sous les draps. Malgré le sourire d'introduction et les premiers bavardages anodins concernant la journée d'hier, Héloïse devinait bien la tristesse à venir, lorsqu'un long silence s'installa.

— Deux ans, tu te rends compte Héloïse ?

— Oui, c'est beaucoup de jours enfilés l'un après l'autre.

Les images de l'accident hantaient encore Héloïse le soir, dans cet état somnolent où toutes nos inquiétudes s'activent dans notre subconscient. Le plus pénible, c'était de vivre sans la présence d'un père, le deuxième parent qui équilibre le noyau familial.

— Tu sais maman, pour ce qui est de mon handicap, vu qu'il ne concerne que moi, je pense avoir tout accepté. Mais vivre sans mon père, c'a été difficile à accepter.

Vickie se taisait.

— Mais vois-tu, reprit Héloïse, pour garder le souvenir de mon père intact, à chaque matin, je dis bonjour à sa photographie sur ma commode. « Bonjour papivole ! » Parce que je pense à un jeune personnage d'un roman lu récemment qui s'était réveillé en pleurant, car il n'arrivait plus à retrouver le visage de sa mère décédée. J'ai trouvé ce passage très marquant.

Les pas d'Étienne résonnèrent dans l'escalier. Il ouvrit la porte, étonné de les voir au lit, le visage chagriné. Il comprit :

— Ta cousine Véronique est arrivée, m'man. Je m'en occupe, c'était juste pour t'avertir, je vais l'aider à ouvrir le dépanneur.

— Allez hop ! J'y vais, moi aussi ! lança Héloïse.

Restée seule, Vickie se remémora les dix rencontres de Deuil-Amis. Ensemble dans la douleur, les participants s'étaient écoutés, réconfortés. Un jour comme aujourd'hui, ils devaient tous sentir le froid de la solitude.



Plus tard, au cimetière, Vickie regardait la pierre tombale.

François Jolicœur

Te côtoyer fut un grand bonheur

Veille sur nous

qui t'aimerons à jamais

Sur la photographie en médaillon François était magnifique. Elle se souvenait du jour de la photo, requise pour une publicité dans le journal local. François badinait avec la photographe, affirmant qu'il « signerait plus tard les autographes. » Elle déplia un bout de papier :

Mon bel amour,

Je ne t'oublierai jamais, tu le sais très bien. Tu as été un compagnon parfait pour moi. Pour cet été, j'ai pensé à rencontrer une psychologue ; il faudrait que je redevienne solide. Reste proche, j'ai encore besoin de toi.

Je t'embrasse très fort, je t'aime mon beau François.

Un vent tiède se leva dans le cimetière ; les jeunes feuilles des hauts peupliers tremblèrent en se tapotant doucement. Des nuages masquaient le soleil, assombrissaient l'allée où elle se tenait. Du firmament joliettain, le voltigeur observait sa Vickie, petite femme ramassée sur elle-même, dans le désert oublié du cimetière. Touché, il ferma les yeux, longtemps. Une larme s'immisça au coin de son œil, grossit et coula.

Elle replia sa lettre, épongea ses yeux humides. Le souffle du vent s'intensifia. Une présence invisible se fit sentir. Pour elle, c'était François. L'oiseau vint se poser sur la pierre tombale et resta immobile quelques instants ; il tourna la tête vers Vickie, son petit œil noir cligna. Il échappa un cri d'approbation.



L'odeur réconfortante de la soupe aux légumes imprégnait la cuisine de Vickie. Sa belle-mère, Madame Jolicoeur, s'était emparée de la louche, désirant « s'occuper » comme elle disait. L'aïeule de cette famille était assez grande. On pouvait deviner que, plus jeune, elle avait été assez corpulente. Elle avait une voix posée qui commandait l'écoute. Instruite chez les religieuses, elle restait soigneuse dans tout ce qu'elle faisait. Douceur et bonté transparaissaient sur son visage marqué par les années.

Tout comme Clément, ses cheveux blancs ondulaient naturellement, lui évitant les visites répétées chez la coiffeuse pour une « permanente ». Signe particulier : elle était folle des boucles d'oreille. Aujourd'hui, elle portait des anneaux de couleur blanche.

Grand-maman servait chacun avec attention, cette réunion de famille n'en était pas une de réjouissance. Cette journée de commémoration, personne ne devait la traverser dans la solitude. Sous l'œil vigilant de sa conjointe, Clément, l'aîné des fils, taillait les fromages en lamelle et Jean-Yves, le puîné, tranchait le pain. Les enfants encadraient Vickie, histoire de se serrer les coudes. Toutefois, la faim n'était pas au rendez-vous ; sept personnes attristées « barbotaient » dans leur assiette.

Héloïse raconta qu'elle disait bonjour à la photographie de son père chaque matin pour garder en mémoire son visage.

— Moi, commença Étienne, une journée comme aujourd'hui, j'essaie de me remémorer les belles activités avec lui. Une fois, c'était du canot sur la rivière à Saint-Côme, on s'était tellement amusé ; il n'y avait que lui qui m'appelait

« Champion ! » et ça, je vous assure, ça me manque énormément.

— Moi, savez-vous ce qui m’a aidée ? dit Madame Jolicœur avec un certain trémolo dans la voix.

La question survola longuement la table. Étienne comprit le premier qu’il y avait un point d’interrogation qui exigeait d’être considéré :

— Qu’est-ce qui t’a aidée grand-m’man ?

— Vous savez, moi, je suis plus visuelle qu’auditive. Cet hiver, par une journée de tempête de neige, j’ai sorti ma boîte de photographies. J’ai cherché toutes celles de François, je les ai regroupées par ordre croissant d’âge. J’ai monté un petit album, c’est la grande mode, il me semble qu’ils appellent ça du *scratchbooking*. Bref, mon album, je le regarde souvent, ça me fait du bien. Souvent, je me rappelle des anecdotes, c’était tout un numéro !

Étienne demanda :

— Racontez-nous une anecdote grand-m’man.

— Ce matin, il m’en est revenu une. François devait avoir un an et demi. Ce soir-là, le bonhomme Vallières était venu faire son tour. Grand-papa Jacques et le bonhomme Vallières prenaient leurs bières qu’ils laissaient sur le rebord de la fenêtre. François passait derrière Jacques et buvait des petites gorgées au goulot. À notre insu ! À un moment donné, on s’aperçoit que le petit dansait sur place, il tournait en rond au milieu de la cuisine. Vallières tapait des mains pour l’encourager, Jacques s’était mis à turlutter et François qui se démenait gaiement. Tout d’un coup, pouf ! François tombe assis sur sa grosse couche et se met à pleurer. C’était tellement comique, vous ne pouvez pas imaginer !

« De la bière à cet âge-là ? » s’étonna Étienne qui s’amusa à chercher les mots appropriés : « Je suis renversé, ébahi, estomaqué et même ahuri. »

Il fut aussi question du premier deuil de Madame Jolicœur : Jacques, son époux. Veuve depuis douze ans, elle admit qu'une mort « prévue » comme celle de Jacques, décédé après un « long combat contre le cancer », était plus facile à surmonter qu'une mort accidentelle, par son côté inattendu.

— Disons que pour François, mon garçon, la blessure dans mon cœur de mère fait encore mal. Jacques, lui, a tellement souffert par sa maladie, je sais qu'il est mieux là où il est et qu'il « repose en paix » comme on dit.

Rosélaïne, la conjointe de Clément, qui aimait jouer à l'avocat du diable, ajouta :

— C'est sûr, mais à un moment donné, il faut tourner la page. Oui, on a de la peine au début, mais au bout d'un certain temps, ça se termine.

Pour Vickie, ces idées-là étaient convenues et totalement loin d'elle. Sa belle-sœur ne pouvait pas comprendre ; ses paroles relevaient de la théorie pure, non expérimentée. Elle tournait, sur son annulaire droit, la bague à la perle. Il lui était difficile d'imaginer qu'à un moment donné son chagrin allait s'atténuer. L'idée d'être consolée d'une façon définitive la rebutait, comme si c'était une injure envers François de ressentir moins de douleur.

Elle sentit poindre à ses tempes un début de migraine. Clément l'observait ; il savait qu'une pensée la tracassait lorsqu'elle mordillait le coin droit de la lèvre inférieure.

Madame Jolicœur s'était levée pour ramasser les assiettes. La cafetière fut placée au milieu de la table.

Clément évoqua la pancarte « À vendre » devant la maison de Monsieur Pellerin. Jean-Yves connaissait l'agente inscripteure, une Dame Lafortune ; « un nom prédestiné pour travailler dans l'immobilier » fit-il moqueur.

Jean-Yves connaissait beaucoup de monde à Joliette, il possédait une librairie au centre-ville. On avança l'idée que

Monsieur Pellerin puisse avoir des problèmes de santé. Il fut question du prix des résidences dans le secteur. Étienne se fit expliquer les modalités de ce genre de vente, les commissions des agents, l'influence de l'offre et de la demande.

Se levant pour rincer sa tasse, Rosélaine se tourna vers Vickie et prit un ton doux et tendre :

— Toi, Vickie, penses-tu à vendre ton commerce éventuellement ?

Interloquée, Vickie chercha ses mots. Rosélaine, toujours centrée sur ses propres préoccupations existentielles, continuait :

— Clément et moi, on en parlait : ça devient difficile maintenant de tenir le coup en faisant toutes les heures d'ouverture, non ?

Vickie ne put lui répondre avec autant de certitude que lorsqu'elle avait dû débattre avec Étienne :

— Le Dépanneur Jolicœur, c'était notre rêve à François et moi, ce n'est pas si facile pour moi de l'abandonner. Et puis, qu'est-ce que je peux faire d'autre pour gagner ma vie ? C'est moi le chef de famille maintenant, je suis responsable du bien-être d'Héloïse et Étienne.

— Mais m'man, tu dois aussi penser à ta santé, intervint Étienne en regardant intensément sa mère, embarrassée.

Rosélaine désirait vider la question. Elle ajoutait déjà :

— À un moment donné, ça ne sera plus possible. Dans les années quatre-vingt, c'était un commerce qui rapportait, tandis que maintenant...

Un malaise grandissait autour de la table ; Jean-Yves voulut l'éclipser :

— Vous savez, moi par exemple, mon commerce, c'est un peu mon bébé ; il me serait difficile de vendre ma librairie... Je comprends très bien Vickie. De toute façon, tout cela n'est pas vraiment de nos oignons.

— Je suis tout à fait d'accord avec toi, lança Madame Jolicœur qui avait suivi la conversation avec intérêt tout en gardant une certaine réserve.

Toutes ces réflexions étaient justes, se dit-on, mais le malaise persistait dans la pièce. Parler faisait le plus grand bien, ajouta-t-on. Ce fut la conclusion tirée quand vint le moment de partir. Rosélaine, tirant quasiment Clément par la manche, quitta assez prestement, écourtant les embrassades.

Vickie vint saluer sa cousine Véronique, occupée à servir le jeune Sébastien qui désirait acheter des cigarettes pour son père.

— Retourne chez toi, dis à ton père de me téléphoner et je vais lui expliquer la loi.

Sébastien, contrarié, sortit précipitamment. De toute évidence, Véronique s'occupait efficacement du dépanneur.

— Agathe est passée ce matin durant ton absence. Elle t'a laissé ceci, dit-elle en lui remettant une petite carte rose.

Vickie sortit dans la cour arrière. Les rayons du soleil de mai perçaient les quelques nuages persistants ; l'ambiance était lumineuse.

Elle approcha une chaise de la table patio déjà en place et s'installa. Étienne, le baladeur sur les oreilles, vint la rejoindre, il s'assit un peu à l'écart. Elle ferma les yeux quelques instants. La visite des Jolicœur l'avait réjouie malgré que leurs propos l'aient bouleversée un peu. Elle lut le message de l'animatrice à Deuil Amis :

Chère Vickie,

Mes chaleureuses pensées vont vers toi aujourd'hui. Ton cœur sera chagrin, je le devine. Un jour, crois-moi, tes larmes auront lavé ta souffrance. N'oublie pas, je suis là pour toi. Téléphone-moi.

Je t'embrasse, Agathe x x x

Main tendue, Agathe se manifestait toujours au bon moment. Vickie apprécia ces paroles réconfortantes, elle se promit de contacter l'animatrice prochainement. Elle avait apporté son journal de rêve et relu celui du matin. *Je suis assise au bord d'une rivière au fort courant. Je vois passer de grandes pancartes qui flottent et me font face ; ce sont des photographies de mes ancêtres. Je les entends parler, rire et s'interpeller. Un cadre vide s'avance vers moi. J'aperçois François dedans. Il a les yeux fermés, je le regarde, il reste impassible. À la fin, François pose sa main sur mon épaule. C'est si concret que je sens véritablement la pression de sa main.*

Je me lève, je me sens en retard, je cherche la bonne route parmi plusieurs sentiers pierreux. Finalement, j'arrive à la toute première maison où j'ai habité lorsque j'étais jeune enfant, celle dans la rue Saint-Viateur, tout près de la Cathédrale.

Analyse : J'entrevois mes ancêtres (mes morts), ils sont dans une rivière (le courant de la vie). François est parmi eux. Son geste sur mon épaule, c'est l'encouragement pour la suite du rêve : il m'encourage à chercher le bon sentier qui me conduira vers mon enfance, vers Moi.

Actions : Regarder le passé autrement. Chercher un chemin à Moi.

Vickie referma son journal. Étienne la vit se lever, marcher vers le fond de la cour, s'arrêter à la clôture grillagée. Il régla le volume des écouteurs de son baladeur. Les herbes jaunies étaient encore couchées. De l'autre côté, les rails surélevés avaient toujours constitué l'arrière-plan de leur cour. « Cette journée est un mauvais moment à passer, » pensait Étienne. Combien de temps sa mère allait-elle rester inconsolable ? Il maudissait le hasard ou le destin ou whatever-bordel-de-merde pour ce malheur qui s'était abattu

sur eux, deux ans plus tôt. Tout ce cafard qui collait aux murs de leur maison l'accablait aujourd'hui, plus que d'habitude. Pour Étienne, c'était jour d'orage ou même jour de rage.

À l'époque, du haut de ses quatorze ans, perdre son père se résuma par une formule très simple : c'était « vraiment injuste ». Cet été-là, la cuisine de la grand-mère devint à la fois confessionnal et cabinet de psychologue. Vickie et Héloïse y rejoignaient Étienne le midi, juste après les éprouvantes séances de physiothérapie.

Le baladeur produisit un déclic indiquant la fin du cédérom de musique qu'il n'avait aucunement écouté. Étienne sortit de sa réflexion. Il remarqua alors, au loin, un certain affaissement des épaules de sa mère. Qu'elle était déroutante la perte du sourire enjoué d'une mère heureuse ! Non, il ne pardonnait pas cette perte d'un visage aimant et souriant penché sur lui depuis sa naissance. Pour lui, tout désormais demeurait tiède.

Elle s'approchait maintenant, Étienne retira ses écouteurs. Elle dit :

— Sais-tu à quoi je pensais ? Aux grandes marches de santé qu'il entreprenait en empruntant les rails du chemin de fer.

Ils prirent place sur un banc, installé entre les deux érables.

— Tu sais, ton père a toujours vécu dans ce quartier, à proximité de la voie ferrée. C'était un vrai « p'tit gars de Joliette ».

Elle mordilla sa lèvre inférieure, se tut, émue. Sa tentative de sourire le désespéra encore, un sourire faible et pâle comme une lune ennuagée. Désirant changer l'atmosphère, Étienne la prit par le cou :

— Vous vous aimiez beaucoup vous deux, hein ?

Finalement, l'après-midi était assez avancé, Vickie se sentait fatiguée et sa migraine persistait. Elle téléphonerait à Renée et Paul-André pour reporter sa visite au week-end prochain. Étienne ravala en secret cette déception. Il aimait bien le chalet du renard argenté et plus encore ses deux filles, Kristelle et Lysanne d'une beauté chavirante. D'autres mots appropriés s'ajoutèrent : « d'une beauté stupéfiante, inouïe, époustouflante et chamboulante finalement ! »

Plus tard, quand la nuit eut recouvert la ville de ses ailes noires, le tintamarre de la pluie se déchaîna. Un vent furieux écrasait les gouttes de pluie en zébrures sur les vitres, créant le plus chagrin des dimanches soirs. Étienne rejoignit Héroïse au salon ; la télé remplit alors son rôle de divertissement populaire.

Dans le refuge de sa chambre, Vickie feuilletait les notes accumulées pendant sa session à Deuil-Amis. Une phrase attira son attention : « J'avance dans le brouillard... avec confiance. » Il fallait poursuivre, malgré les jours ténébreux et l'incertitude. Et s'accrocher avec confiance.

La lampe et son halo précis de lumière créaient une ambiance paisible dans la pièce malgré la vigueur de la pluie. Elle avait entrouvert légèrement une fenêtre, elle aimait sentir un cocon de tranquillité dans sa chambre pendant que résonnaient les giclées d'eau sur les toits.

La porte s'ouvrit, Héroïse venait dire bonsoir.

Un vent sifflant s'engouffra dans la mince ouverture de la fenêtre, plutôt cocasse et semblable à la voix d'un fantôme dans un vieux film d'épouvante. Elles se regardèrent, troublées.

Héroïse commença à parler de ses rencontres avec la psychologue :

— Le suivi personnel, c'est différent, maman. Tu pourrais n'aborder que les points qui te chicotent. Moi, avec

July-Christine, j'ai pu m'exprimer, poser les questions qui m'embêtaient. Elle m'a réellement aidée. Les ateliers Deuil-Amis, c'étaient des rencontres en groupe, c'était pour vivre les mêmes étapes ensemble.

Vickie reconnut avoir envisagé l'idée de la psychologue : cette semaine même, elle la contacterait.

Au milieu de la nuit, Vickie se réveilla, émue d'avoir rêvé que François l'enlaçait. Le sommeil l'avait fuie. De sa fenêtre, elle regardait la noirceur envahissante qui éteignait toutes les autres couleurs, les grands arbres du parc ployaient sous le vent. Tout le quadrilatère dormait sous ce ciel sombre. Elle s'assit dans la berceuse, revécut son rêve d'étreinte avec François.

Bien qu'une part d'elle-même ressentît un immense vide, elle voulut faire un effort pour chasser ces tristes idées. Elle choisit, consciemment pour une fois, de repenser à ces moments magiques où ils faisaient l'amour.

Ce Toi et Moi fusionnés avait existé, cela leur appartenait à eux, c'était là, beau et inoubliable.

Voici qu'elle évoque le souvenir de la main gauche de François placée derrière sa nuque. Les doigts de sa main droite commencent à caresser légèrement sa peau. Ils sont tout proches. « Ne ferme pas les yeux » demande-t-il. Alors, yeux dans les yeux, ils s'embrassent par touches légères. Elle se rappelle exactement du mouillé de ses lèvres sur sa peau, ils font dresser les grains durs et rosés de ses seins. Il ne demande rien, il la caresse encore, longtemps, elle s'abandonne. Il dit : « T'es belle mon amour ». Elle sent le doux, très doux glissement de son membre en elle, elle est tout à

fait prête à l'accueillir. Yeux dans les yeux, ils goûtent ensemble la montée du plaisir, elle sait la volupté éprouvée à travers tous les sens, elle sent François qui glisse longtemps en elle et les vagues de plaisir qui se répandent pour ensuite se concentrer dans son sexe. Le chant rauque de sa gorge, son cri de plaisir à elle, tout cela partagé. Ils s'embrassent encore, sur les yeux clos en signe de tendresse, elle entend : « Je t'aime Vickie ». Les corps caressés encore un peu, une détente qui se propage jusqu'à toutes les fibres. Les mots chuchotés qui parlent d'intimité ; le Toi et Moi fusionnés encore un peu.

Elle immobilisa la berceuse. Oui, c'était hautement regrettable que cela fut terminé. Cependant en rejouant parfaitement la scène, elle en avait fait un souvenir cristallisé ; c'était là, bien à elle, immortalisé.

Une fois au lit, elle voulut retrouver le sommeil, elle employa une formule qui s'improvisa tout naturellement : « La nuit me tend la main, elle m'ouvre ses bras et je m'y réfugie en totale confiance ». Elle la répéta jusqu'à l'assoupissement qui ne tarda guère.

Chapitre 5

Le soleil étendait ses rayons ragaillardis sur Joliette, réjouissant Vickie en ce jour de congé. Elle s'estimait privilégiée, sans aucune obligation en vue. De temps à autre, un petit serrement au cœur accompagnait le souvenir d'avoir pris rendez-vous pour le vendredi matin suivant avec July-Christine, la psychologue.

Pour l'instant, elle finissait de garer sa voiture à la Maison Lacombe. La vieille maison de pierre était un centre culturel pour les expositions, concerts ou événements artistiques. Situé dans un parc accueillant, son étang aux lotus semblait directement sorti d'un livre sur les beaux jardins du Québec. Cette oasis de tranquillité, à dix minutes du centre-ville, semblait l'attendre ; elle resta longtemps sur un banc à observer le décor.

Juché sur un lampadaire, j'observe ma douce. J'aimerais lui dire malicieusement « Tu manges encore du paysage ». Nous aimions partir en voyage d'évasion, comme notre dernier séjour à l'Île d'Orléans. Libres et fous, on reprenait la chanson de Félix Leclerc. Ah ! Elle déballe son petit lunch, je reconnais son pain moulu sur pierre. Je suis content, car elle reste sage en prenant soin d'elle.

En attaquant son sandwich, l'Île d'Orléans lui apparut. « Cette escapade avait été formidable : la chocolaterie, la

vieille forge, l'église de Sainte-Famille. » Elle ferma les yeux, heureuse de revisiter ses souvenirs. Lorsqu'elle les ouvrit, un gros merle était à ses pieds, il picossait l'herbe de son bec jaune, avançait, tournait la tête vers elle, picossait encore. Puis, il s'envola en laissant tomber une brindille qui s'échoua sur son épaule.

Elle marcha vers les nouveaux jardins français dont la gracieuse fontaine circulaire en était le point d'attraction. L'eau de la fontaine fusait du centre en un jet puissant. Sans cesse, le jaillissement revenait défier l'ennui. Imperturbable, fidèle à son propre mécanisme, le jet rappiquait. Comme les saisons, le retour des merles au printemps, voire le lever du soleil chaque matin, pensa-t-elle. C'était la pérennité de certaines choses, la certitude que la vie continue malgré tout.

Son cellulaire joua une mélodie. Premier réflexe, elle hésita à répondre, mais se ravisa. Une voix chaleureuse la salua, Agathe l'invitait chez elle.

— Cet après-midi même ?

— Mais oui, c'est ton jour de congé, ta cousine me l'a dit. J'ai préparé des carrés aux dattes.

— Des carrés aux dattes, vous me tentez. En passant, merci de votre message d'hier. C'était gentil de votre part.

— C'était pour te dire que j'étais avec toi. Alors, je prépare le café ? Et puis, j'ai un service à te demander.

Assises sur la galerie arrière, Vickie et Agathe bavardaient. L'animatrice montra sa cour :

— Le mois de mai est un cadeau de la vie.

Agathe pointa les nouvelles tulipes d'une plate-bande en guise d'exemple. En fait, Vickie approuvait à demi, car depuis deux ans, mai était devenu le mois des bouleversements. Elle vida sa tasse, repoussa son assiette.

— Vous avez raison, c'est le retour du temps doux, dit Vickie.

Agathe attaqua le sujet qui lui tenait à cœur : le centre de bénévolat Émilie-Gamelin désirait offrir un nouveau service, « Les Visites d'amitié » pour des gens vivant seuls. Une fois par semaine, un bénévole visiterait son nouvel ami à la maison, histoire de vérifier si tout allait bien. Agathe lui demanda d'installer quelques feuillets publicitaires sur son babillard et d'en parler. Vickie accepta spontanément.

Agathe s'enquit ensuite de Marie-France. Vickie la décrivit comme sereine et en excellente forme, l'animatrice s'en montra réjouie.

— Et toi, comment ça se passe ?

— Pour moi, c'est plus long. Je m'ennuie beaucoup de François. Je passais toutes mes journées avec lui, ça laisse un gros vide.

Agathe avait connu des cas de ce genre. Elle évoqua la huitième rencontre à Deuil-Amis, celle où il faut pardonner. Vickie s'était montrée effarouchée par cette histoire du pardon.

— D'après vous, Agathe, il faut pardonner quoi au juste ?

Le carillon de la porte d'entrée chantonna, interrompant les deux femmes. Agathe accueillit le visiteur dont les yeux rougis montraient son besoin de réconfort. Vickie embrassa l'animatrice et partit discrètement.

Chapitre 6

« Grisou ». C'est ainsi que François aurait qualifié ce ciel lourd du jeudi matin. Vickie lui aurait demandé, à la blague, s'il pleuvait ou s'il « mouillait ». Le deuxième choix aurait été le bon, car une pluie ininterrompue sévissait. La rue Richard luisait sous l'éclat des lampadaires encore allumés. Le parc bâillait d'ennui, comme Vickie qui plaça sa main devant sa bouche par politesse pour la cliente devant elle. La cliente posa LA question du jour :

— Avez-vous écouté la météo ? Va-t-il pleuvoir toute la journée ?

— Il paraît que c'est parti pour deux jours.

— Ah ! C'est plate !

— Mais le week-end devrait être ensoleillé, reprit Vickie, d'une voix conciliante.

— Dans ce cas, je me résigne parce que même s'il pleut jeudi et vendredi, on travaille de toute façon.

— Vous avez parfaitement raison ! approuva Vickie.

C'était l'inexorable réalité quotidienne : il fallait aimer parler pluie ou beau temps, un préalable à la gérance d'un dépanneur. Au babillard, près des dépliants d'Agathe, était piquée une nouvelle annonce, probablement ajoutée par sa cousine. Il s'agissait d'une offre d'emploi d'été pour adolescent : moniteur de camp de vacances, à Rawdon. Pincement

au cœur : autrefois, Héloïse aurait aimé ce genre de défi. Mais, maintenant, avec une seule jambe, comment gambader avec un groupe de jeunes partout dans la nature ? Elle soupira. La vie n'était-elle qu'une suite de renoncements ? Un long parcours parsemé d'expériences d'acceptation ?

Un coup d'œil à la publicité de l'Acadie fit remonter de meilleurs souvenirs. Dans le village de Caraquet, la famille s'était arrêtée au Musée de l'Huître, chez les Dugas, une famille d'ostréiculteurs. Ils avaient dégusté le mollusque de choix et l'animatrice leur avait enseigné à « mâcher l'huître tout comme de la gomme balloune ». Bien que cela eût paru insolite – une vieille croyance exigeait de les avaler tout rond – le quatuor avait connu là une joie de dégustation restée inoubliable dans leurs annales.

La clochette retentit, Roséline entra, salua sa belle-sœur. De sa démarche pressée, elle se dirigea vers la section des produits ménagers et revint avec des gants de caoutchouc qu'elle paya ; puis, elle se permit un commentaire sur les billets de loterie :

— Ouais, ça fait beaucoup de billets ! Y en a qui gaspillent leur argent dans ça, ils en ont parlé à la télé. Des vies ruinées à cause du jeu.

Toute la tirade avait été lancée d'une traite. Roséline gardait un visage froid, Vickie sentit les reproches.

— Oui mais, il était plutôt question des machines de jeu. Franchement Roséline, penses-tu vraiment que j'ai ruiné des vies avec mes ventes de billets à deux dollars ?

— En tous cas, tu as une responsabilité là-dedans, penses-y !

— Mais oui Roséline, je reste toujours vi-gi-lan-te.

Roséline quitta. Vickie hocha la tête. Ces propos hostiles alourdissaient l'atmosphère du dépanneur. Sa belle-sœur réussissait souvent à la faire filer croche ; elle

méconnaissait, jusqu'à maintenant, cette vertu appelée sollicitude...

Elle prépara une recette de galettes à l'avoine ; leur vente, à l'unité, dégageait un profit considérable. Elle les enfourna et mit la minuterie.

Elle vérifia les frigos et entreprit le lavage des vitres de façade, observant les rafales de pluie. Maître Leroux traversa le parc, tout en flaquas d'eau, vers son luxueux véhicule garé dans la rue voisine. Son parapluie se tordait sous les vents furieux ; enfin, il se retourna à l'envers. L'avocat largua l'objet endommagé d'un geste colérique. Vickie sourit : le coût d'un parapluie était bien peu de choses pour lui...

Une automobile se gara. Une silhouette pressée d'éviter la douche céleste entra ; c'était Marie-Claude, la responsable du Centre de Femmes qui avait besoin d'ampoules électriques. Elle scruta le babillard :

— Madame Jolicœur, il me faudrait un homme travaillant et costaud pour laver les murs et plafonds de notre cuisine collective.

Elles cherchèrent une annonce genre « Faisons grand ménage ». Ce fut sans succès. Dans la cuisine, la minuterie sonna.

— Excusez-moi, je dois sortir du four mes galettes au gruau.

— Bon, si vous pensez à quelqu'un pour mon grand ménage, donnez-lui notre numéro de téléphone.

Tel un soufflé qui se dégonfle, le dépanneur redevint plate. L'avant-midi traînait en longueur, une caractéristique des journées pluvieuses, souvent associées à la mélancolie. Après tout, se dit-elle, c'était une association facile, utilisée dans les films hollywoodiens : lorsque la jolie actrice affligée commence à pleurer, il se met à pleuvoir signifiant ainsi que « le ciel fond en larmes sur elle ».

Soudain, elle pensa : « J'aurais pu envoyer Jean-Jacques-fait-tout ! » Elle plaça une note à côté de sa caisse, comme un pense-bête pour avertir Jean-Jacques, quand il repasserait au dépanneur. Elle réalisa soudain que Monsieur Pellerin, son client distingué, n'avait pas remis les pieds au dépanneur depuis l'apparition de l'affiche. Que lui arrivait-il ? Clément et Véronique l'avaient-ils vu au début de la semaine ?

Elle alla quérir le livre commencé la veille dans lequel elle s'absorba complètement.

— Bonjour Madame Jolicœur comme les jolis cœurs sur votre tablier !

Elle leva la tête. Un homme aux cheveux blancs la regardait intensément tout en dégoulinant sur le plancher.

— C'est la première fois que je m'arrête ici. J'ai accoté mon bicycle sur votre devanture, y a pas de problème, j'espère ? s'enquit le petit homme aussi frêle qu'une branche d'arbre en hiver.

— Non, non, pas de problème.

— Vous savez, je fais partie de l'équipe de pétanque de mon Club de l'Âge d'Or. C'est comme ça qu'on vous a connue. Votre employé, Clément, était venu porter nos cannettes de liqueur. Il n'y a pas longtemps que je suis dans l'Âge d'Or et...

En entendait les mots Âge d'Or, il lui revint à l'esprit la vieille blague de François, un préjugé finalement, qui affirmait que c'était plutôt l'Âge Dort, car le Club devait être ennuyant à dormir debout. Elle revit François prononcer « Âge Dort » et fermer les yeux en penchant sa tête sur son épaule. Parfois, il en remettait en ronflant un petit coup. Maudit grand fou ! L'homme âgé sélectionna quelques billets de loterie, sa part de rêve à lui dans ce monde exigeant, et lui tendit une coupure de cinquante dollars. À la vue du billet rougeâtre, le cœur de Vickie s'accéléra. Le client

enfourcha son vélo, fonçant dans la bruine qui le détremperait tandis qu'elle était encore sous le coup de l'émotion...

Elle dut vite revenir de ses émotions. Madame Lafortune, l'agente immobilière, venait d'entrer. Elle se présenta comme une vendeuse à la vaste expérience dans Joliette. « Je vais vous laisser ma carte d'affaires, si un jour vous en avez marre de votre commerce. » Qu'elle était directe, pas de flafra !

— Si vous désirez, je vous prépare une évaluation. Ça ne vous engage à rien. C'est sûr, on va parler de votre chiffre d'affaires, je devrai voir vos livres comptables.

Elle parlait d'un débit rapide. « Elle m'énerve ! » pensa Vickie qui voulut lui régler son cas illico :

— J'ai votre carte. Si besoin est, je vous contacterai.

Arrêtée sec dans son laïus, la fine négociatrice eut le réflexe de sourire :

— N'hésitez pas, appelez-moi à n'importe quelle heure, sept jours sur sept, dit-elle avec une poignée de main toute professionnelle.

Une fois seule, Vickie largua la carte d'affaires à la poubelle.

Après, les clients se succédèrent. Jojo arrêta quelques minutes pour donner des nouvelles : sa mère déclinait, désormais elle gardait le lit. Jojo refusa de s'asseoir, elle était en retard pour le dîner des moussaillons. La sonnerie du téléphone retentit ; Vickie n'interrompt pas leur conversation, le répondeur enregistra ce message de son beau-frère : le livre commandé récemment était arrivé à la Librairie du Joli-Cœur.

Vers onze heures trente, l'auto d'Héloïse longea l'entrée à droite du dépanneur. La jeune fille, libre pour l'après-midi, était exemptée des cours d'éducation physique. Vive comme l'éclair, Héloïse attrapa ses béquilles, sortit de l'auto, se

dirigea vers la porte arrière de la cuisine. Son « Bonjour ma petite moman ! » retentit joyeusement. Avant qu'elle ne demande : « Qu'est-ce qu'on mange ce midi ? », sa mère lui montra les pains hamburger sur la cuisinière. La porte du dépanneur s'ouvrit :

— Viens me rejoindre, Héloïse !

Vickie vendit des piles à une fillette d'une dizaine d'année. Elle s'appelait Alysée et s'était absentée de l'école Des Mélèzes pour une radiographie. Non, son gros orteil n'était pas cassé, mais elle passerait ses récréations sur le banc. Alors, pour jouer avec son *GameBoy*, il lui fallait des piles. Elle salua en clopinant du pied gauche, son père l'attendait dans la camionnette familiale.

— Maman, est-ce que tu fais des oignons frits avec nos hamburgers ?

Vickie ne lui répondit pas immédiatement. Héloïse connaissait son mépris pour les « affaires grasses », elle tenta :

— Penses-y, on laisse tomber les frites huileuses, c'est raisonnable. Juste un hamburger tout frais. Après, on mange une grosse pomme à deux !

Refuser une telle proposition ? Impossible. Héloïse s'occuperait du dépanneur, sa mère préparerait le lunch. Vickie emballa individuellement ses galettes à l'avoine. Héloïse consulta ses courriels sur le portable, eut le temps de répondre à quelques-uns.

Une quinquagénaire d'apparence modeste entra. La fréquentation continuelle de toutes sortes de gens, depuis sa naissance, avait développé chez elle une facilité à percevoir la nature des gens. La dame fut suivie d'une connaissance du quartier, Ti-Jean Beaudry. Cette femme-là, par exemple, était sûrement soigneuse de sa personne, car Héloïse remarqua le vernis rouge sur ses ongles lorsqu'elle

lui tendit un bout de papier. L'écriture était tremblante : « Je voudrais une crème pour les zimarouites. » Pendant qu'elle lisait, Ti-Jean restait debout, trop proche d'elles pensait Héloïse, s'introduisant pratiquement dans leur « bulle ». Dépitée, Héloïse ne connaissait pas cette crème et ne pouvait interroger la dame devant le grand senteux à Ti-Jean. Elle appela sa mère et s'excusa auprès de la cliente.

Héloïse servit Ti-Jean qui s'acheta trois cigarillos : « Pas plus de trois par jour, c'est la recommandation de mon médecin ! » expliqua-t-il.

— Je ne vends pas ce genre de crème, allez à la pharmacie, dit Vickie à la femme.

— Ah bon, ah bon, fit la dame en remettant le papier dans sa poche.

Elle retint la porte, en sortant, pour éviter qu'elle ne claque. Héloïse regarda sa mère qui étouffait un rire dans sa main.

— C'est quoi les zima... quelque chose ?

— Écoute bien, c'est une crème pour les zé-mo-ro-ï-des pas les zi-ma-rouites, Héloïse, les hémorroïdes quoi !

Un fou rire les prit, qu'elles alimentaient l'une l'autre ; un moment de délire, elles n'arrivaient plus à se contrôler. Chacune retourna à son poste, ce fut l'unique moyen de se ressaisir. Ainsi, depuis l'arrivée de sa fille, plus rien n'était grisou. Les enfants vous insufflent un dynamisme incontournable et, quand ils s'y mettent, ils savent transformer chaque minute en boule de folie. Sans oublier qu'ils vous obligent à devenir plus patients les jours de turbulence, plus tolérants et ouverts face aux nouveautés et enfin, moins égocentriques.

Après avoir mis « la nappe des amoureux », mère et fille mordirent dans leur hamburger. Héloïse parla d'un exposé, entendu à son école, sur les sacs de plastique : ils polluaient,

se dégradaient lentement dans les sites d'enfouissement. Héloïse expliqua :

— Par exemple, si notre voisin achète un pain tranché, il peut marcher chez lui sans le placer dans un sac. Ce que l'on devrait faire, c'est demander aux gens : désirez-vous un sac ?

Vickie approuvait en épluchant leur pomme.

Héloïse voulut revoir le merle. Dans la boîte à fleurs, rien ne bougeait. Est-ce que la femelle couvait ? Héloïse s'exclama : « C'est tellement attendrissant ! » Puis, encore le téléphone.

— Allo ! Comment ça va ? C'est moi !

Le cœur de Vickie fit trois tours, c'était la voix de François. Le sang pulsait à ses tempes, ses genoux fléchirent :

— You-hou, y a quelqu'un au bout du fil ?

Vickie avait pâli, Héloïse s'avança pour prendre le récepteur. Elle écouta l'interlocuteur et dit :

— Oui, oui, attends une minute.

— C'est Étienne. C'est à toi qu'il veut parler.

Vickie n'était pas tout à fait remise de ses émotions, mais prit le récepteur malgré tout. Souvent, les enfants nous obligent à ce genre de « virage sur un dix sous » de nos humeurs. Elle inspira pour mieux écouter son fils dont le tempo, finalement, différait de la voix paternelle. C'était une histoire abracadabrante de blouson perdu. Étienne demandait de vérifier s'il n'était pas « à quelque part » dans la maison. Sinon, il pensait l'avoir oublié au gymnase de l'école. Plus les détails s'entremêlaient, plus la moutarde lui montait au nez, elle pensait au coût de ce blouson et interrompit son fils :

— Étienne, sors de la lune ! Franchement, partir en laissant son blouson à la vue de tous. Un oubli de même, c'est impardonnable !

Les grands mots étaient lâchés. Étienne raccrocha, il savait que sa mère n'avait pas une vaste indulgence pour les petites et grandes erreurs.

Après, les nuages charbons s'accumulèrent encore au-dessus de Joliette. La pluie reprit. Vickie n'avait pas trouvé le blouson, ce qui l'énervait. Dans la cuisine, Héloïse s'était installée à la table pour compléter ses devoirs. Vickie fit l'effort d'enterrer son ressentiment. Elle inspira, se calma, car elle désirait éviter d'agir comme sa propre mère jadis.

La radio jouait l'air « Après la pluie, le beau temps, mais l'orage peut durer longtemps ». Héloïse s'enthousiasma du propos ; pour elle, c'était davantage réaliste d'envisager un genre de purgatoire avant de passer de la pluie au beau temps. Vickie hocha la tête pour marquer son approbation.

Fait cocasse : dehors, c'était l'authentique orage qui durait longtemps.

Une cliente arriva précipitamment, laissant son parapluie à l'entrée. Elle se planta devant Vickie en farfouillant dans son sac à main.

— C'est pour des photocopies, dit-elle en exhibant ses feuilles. J'en ai besoin, je m'en vais rencontrer mon avocat. C'est pour mon divorce.

— Désolée Madame, je n'ai pas de photocopieuse.

Le visage de la cliente devint arrogant :

— Quoi ! Même pas la machine à photocopier à cinq cents ? Y en a partout, je ne comprends pas, c'est une affaire indispensable de nos jours.

Vickie répéta : « Désolée. »

— Ouais, qu'est-ce que je vais faire ? Avec une pluie pareille et je suis à pied.

Elle repartit, laissant derrière elle, un parfum de mépris. « Tous les chialeux de la terre empestent l'air autour d'eux », songea Vickie.

Paul-André vint porter le courrier et prit le temps de s'asseoir. Vickie classa les différentes enveloppes : « Encore des factures ! » Elle détestait la partie administrative de son travail. Paul-André prit en note le numéro de téléphone du camp de vacances pour sa plus jeune, Kristelle, qui cherchait un travail d'été. Vickie le questionna au sujet de Monsieur Pellerin. Il se montra tout aussi étonné par la pancarte « À vendre » et admit que les lettres s'accumulaient dans la boîte à courrier. Paul-André conclut que tout éclaircissement proviendrait de son fils, Louis Pellerin, qui venait souvent au dépanneur.

Paul-André quitta, ouvrant la porte à Étienne qui revenait de l'école avec son ami Perreault, pour les intimes et Tommy, pour les autres. « Est-ce que Perreault peut rester à souper avec nous, ce soir ? » Il pouvait évidemment. Ledit Perreault examinait le babillard avec intérêt pendant qu'Étienne s'entretenait avec sa mère. Il fut question du blouson non pas perdu ; non, désormais, il était volé. « Je te jure, m'man, c'est une épidémie ! » Elle s'efforça au calme :

— Étienne, c'est inadmissible. Tu l'as laissé là, c'est ton erreur.

Il regarda sa mère, il devina qu'au fond d'elle, croupissait quelque chose qui l'empêchait de passer rapidement l'éponge sur toute erreur commise. Il baissa le ton :

— Et tu vas rester fâchée contre moi, jusqu'à la nuit des temps, pour cette affaire-là.

Il utilisait le mot « affaire » plutôt que « erreur », pas encore prêt à avouer ses torts. La discussion se poursuivit, mais il n'y eut pas de conclusion. On attendrait jusqu'à lundi « au cas, inespéré, où quelqu'un le retrouverait. »

À la vue des nombreuses cartes d'affaires, Tommy s'informa s'il pouvait, lui aussi, offrir ses services pour tondre les pelouses.

— Oui, absolument. Le babillard, c'est là pour ça.

Après plusieurs essais pour pondre une formule punchée, Tommy inscrivit :

Pas le temps de tondre votre pelouse ?

Je m'en occupe. Prix : 10,00 \$

Téléphonez sans hésiter, Tommy.

Il plaça l'annonce bien en vue sur le babillard. Étienne fut, à son tour, attiré par l'offre d'emploi de moniteur de vacances. Tout un scénario s'anima en lui où s'entremêlaient feu de camp, vie au grand air, canot sur des lacs. C'était une vision d'un été inoubliable.

Il en rajoutait : un été mémorable, capotant, fantastique ou alors légendaire ! Néanmoins, il se ravisa, il n'oserait jamais. L'été, il remplaçait au dépanneur, afin que sa mère puisse s'évader un peu, visiter ses amies ou la coiffeuse. Cependant, un vent de rébellion soufflait. Il avait entrouvert une porte sur un quotidien hors du commun et il était déçu d'y renoncer.

Plus tard, lorsqu'il en parla avec Perreault, celui-ci entrevit une solution : il suffisait de trouver « une remplaçante sur appel ». Il le persuada de l'existence de filles de leur âge « prêtes, d'un simple appel la veille, à échanger quelques heures contre un peu d'argent. Ce sera facile pour vous, il suffira de mettre une annonce sur le babillard. » La graine de la révolution était semée...

« Est-ce que ce pâté chinois va satisfaire tout le monde ? » s'était demandé Vickie, en sortant le plat du four. Pourtant, Perreault mangea d'aussi bon appétit que ses propres enfants. Elle constata, en rangeant le sac, que les trois adolescents avaient englouti dix petits pains. Elle fut rassurée. Pour l'instant, il fallait détailler le cantaloup en tranches. En cherchant le bon couteau dans un tiroir, elle retrouva une paire de ciseaux à bout carré utilisés pour tailler la

moustache de François. Elle dit tout haut : « Fais-toi plaisir ! » Les trois jeunes la regardèrent, surpris.

— Qu'est-ce que tu as dit, m'man ?

— Toi qui aimes les anecdotes concernant ton père, tu vas aimer celle-ci.

Tout avait commencé un matin d'automne où Vickie et François devaient couper les hortensias dans la cour. Elle maniait habilement les cisailles à haies pendant que François jetait les longues tiges dans les sacs verts. Elle déployait énergie et rapidité, et il sembla à François qu'elle y prenait plaisir. C'est pourquoi, rigolant comme à leur habitude, François l'encouragea en lui lançant : « Allez Vickie, fais-toi plaisir ! » Dans la même semaine, François lui demanda de lui tailler la moustache. Et comme François avait de la suite dans les idées, il lui était venu la même expression d'encouragement : « Allez Vickie, fais-toi plaisir ! » Durant ses quelques années de moustachu, il n'avait pas manqué de lui redire, lorsqu'elle jouait au barbier, de ne pas se gêner et de se faire plaisir.

Ti-Jean Beaudry était entré dans le dépanneur. Elle lui vendit ses trois cigarillos réglementaires. Sa cassette démarra :

— C'est mon médecin qui me l'a recommandé : trois par jour, pas plus.

Aussitôt sorti sur le perron, il s'en alluma un. « N'était-il pas venu en acheter trois cet avant-midi même ? » s'étonna-t-elle, tout de même indulgente, car elle n'ignorait pas les tourments qu'endurent les esclaves de la nicotine. De retour à la cuisine, Étienne lui dit :

— En tous cas, mon père, c'était tout un farceur !

Cependant, il y avait une suite à l'histoire du « Fais-toi plaisir », un bout coquin qu'elle cachait à ses enfants. Amusée, elle se remémora ce souvenir secret. Lorsqu'ils faisaient l'amour, elle adoptait à l'occasion la position de la cavalière

chevauchant son amant. François, complètement allumé, osait lui dire : « Profite-en, mon amour, fais-toi plaisir ». Invariablement, elle lui lançait : « Maudit grand fou ! »

Quand vint le temps de compter sa caisse, elle fut à nouveau troublée en touchant la coupure de cinquante dollars. Ce simple billet rougeâtre lui rappelait un événement qui lui brûlait le cœur...

Chapitre 7

Vickie sortit du bureau de July-Christine, satisfaite de cette première rencontre. La psychologue s'était montrée attentive et fort habile à la faire parler. Elle avait voulu entendre « le fil des événements » selon ses propres termes. Vickie n'avait pas eu l'occasion de le faire jusqu'à présent. Les proches évitent souvent d'interroger l'endeuillé, craignant de ranimer ses souffrances.

À la fin de la consultation, July-Christine lui avait donné un « petit devoir » ; celui de décrire les sentiments qui l'habitaient le jour de l'accident. En la reconduisant, elle la félicita d'avoir gardé ses deux journées de congé hebdomadaire, non sans lui rappeler qu'elle n'avait pris aucunes vraies vacances depuis la réouverture de son commerce.

Vickie se rendit dans un café du centre-ville. L'endroit était assez animé le midi, mais elle trouva un coin tranquille. Au verso d'un napperon de papier, elle griffonna à la hâte ses premières impressions. Elle songea au « petit devoir » qui lui parut alors démesurément grand. Son cœur battait la chamade dans sa poitrine. Elle s'efforça de revoir les derniers moments avec François.

Elle se parlait intérieurement: « C'était un samedi après-midi, la veille de la Fête des Mères. François et Héroïse devaient acheter un gâteau, ils se préparaient à partir... »

Son souffle se suspendit. Elle agrandit les yeux : « Le billet de cinquante dollars ! ». Elle revit toute la scène et – coup de tonnerre monumental dans sa tête – elle osa enfin s'avouer ses sentiments... Le napperon de papier et le brouhaha des dîneurs ne convenaient plus pour rédiger ce récit crucial. Elle sortit, se dirigea vers la Librairie du Joli-Cœur.

Avec l'aide de Vincent Chevalier, elle choisit un cahier à la couverture bleue. Pilier de la librairie, Vincent entretenait une relation toute professionnelle avec la belle-sœur de son patron. Ce jour-là, il se fit plus curieux. Comment allaient les enfants ? Le dépanneur n'était pas trop prenant ? Avait-elle des projets de vacances cet été ? Elle répondit distraitement, obnubilée par le souvenir de sa « dernière scène » avec François. Vincent, lui, venait d'allumer sur cette femme... vraiment charmante.

Revenue chez elle, Vickie ouvrit le cahier bleu et commença :

C'était un samedi après-midi, la veille de la Fête des Mères. François devait sortir pour acheter un gâteau pour le souper. Un client sortait avec ses emplettes. Il m'avait payé avec un billet de cinquante dollars. François me demanda : « Tu as bien vérifié, s'il n'était pas faux ? » Ah non ! J'avais oublié et c'était justement un faux ! Les paroles exactes de François, je les ai oubliées, mais son regard noir sur moi, ça non. Héloïse attendait son père sur le seuil de la porte, prête à partir. De toute façon, il n'y avait pas trente-six milles explications : c'était mon erreur et une fois de plus, j'avais été insouciante ou moins avisée que lui. Lui qui n'oubliait JAMAIS ce genre de choses, surtout les questions d'argent.

Comme d'habitude, nous ne nous engueulions pas, chacun ruminait dans son coin. Si François bougonnait, il fallait éviter de lui « marcher sur le petit orteil ». Ce jour-là, il est parti en bourrassant la porte, me disant « À tantôt ! »

d'une voix sèche. Ici l'histoire est sur « PAUSE » : je reste là, triste et déçue. Mes dernières minutes avec lui ont été gâchées par ce billet de banque contrefait. Il n'y aura pas de retour de François où nous pourrions rire ensemble de mes « étourderies ».

Résumé : on s'est quittés en mauvais termes et on n'a jamais pu faire la paix. J'aimerais effacer cette image de son dernier regard sur moi : un regard noir qui me chagrine.

Son récit terminé, elle perçut une tension aux tempes qui présageait la venue prochaine d'un épisode de migraine. Elle dénicha ses comprimés dans sa pharmacie : avalés à temps, ils allaient amoindrir la douleur, celle dans la tête, pas celle dans le cœur.

Le vendredi soir était LA soirée de la vente de bière. Soixante-quinze pour cent de l'inventaire s'envolait au début du week-end. Trois jeunes hommes, la caisse de vingt-quatre sous le bras, quittèrent le dépanneur d'un pas enjoué. Avant que la porte ne se referme, l'air printanier se faufila pour chatouiller les narines de Vickie. Elle eut envie d'aller marcher. Elle hésitait à déranger ses enfants. Étienne et Tommy jouaient au hockey sur leur console de jeux en poussant des cris à tout moment.

Pour la première fois, elle envisagea la possibilité d'engager un étudiant. Elle tirait des plans. « Disons de six heures à dix heures pour quelques soirs de semaine. Oui, ce serait bien... »

Un vague à l'âme tenace l'habitait. La présence d'Héloïse, d'Étienne et son ami créait une jovialité qui ne parvenait pas à la rejoindre. Elle avait relu plusieurs fois son récit.

Quel mauvais coup du sort que de s'être laissés sur une brouille...

Dépitée d'être confinée à son commerce, elle porta le regard sur la rue animée. Traversant le parc, un homme à casquette genre gavroche approchait. C'était Vincent, l'employé de la librairie. Ils avaient fréquenté la même école secondaire sans vraiment se connaître, puisque Vincent était plus jeune qu'elle. Depuis quelques années, il vivait seul, après une tumultueuse séparation ; il n'était jamais venu au dépanneur.

Elle eut le temps de le détailler. De taille moyenne, assez rondouillard, il marchait d'un pas tranquille, c'était quelqu'un que l'on croise sans le remarquer. Dès son entrée, il retira sa casquette découvrant son crâne magnifique. Ses yeux clairs, d'un bleu céleste, retenaient immédiatement l'attention ; il avait le « bon visage » du gars sympathique.

Vincent lui tendit un sac de la librairie. C'était le livre commandé que l'on avait oublié de lui remettre ce midi. Elle s'extasia :

— « Ma Vie avec Mozart », que tu es gentil ! As-tu entendu parler de ce livre-là ?

Oui, il en avait vendu trois cette semaine. Plusieurs clients lui avaient confié leur hâte d'entendre le c.d. qui accompagnait le livre.

— Mais voyons, pourquoi rester plantés là comme des piquets ? Pour une fois que tu viens ici, assoyons-nous ! lança-t-elle en indiquant son coin bistro.

Deux adolescentes entrèrent, elle s'en occupa. Dans l'attente, Vincent fut attiré par une annonce sur le babillard. Une autocaravane Winnebago était à vendre. Les filles, sans cesser de papoter, achetèrent du maïs à éclater pour leur soirée cinéma maison. Elles quittèrent laissant dans leur sillage un long éclat de rire.

Sur la photo, le motorisé semblait récent, Vincent dit :

— Qui est ce B. Martin qui vend son motorisé ? Sais-tu pourquoi il le vend ?

— C'est le frère de mon amie Jojo. Je crois que sa femme et lui veulent s'acheter un condo dans le Sud.

Vincent avait retiré la punaise pour examiner l'annonce de plus près.

— J'aimerais, une fois, tenter un voyage en Winnebago... Ce serait comme réaliser un rêve...

Vincent multipliait les détails emballants d'une telle aventure. Ils se découvrirent une passion commune pour les voyages. Vincent parla de parcourir l'Île-du-Prince-Édouard ou de franchir les Rocheuses. Mais il y avait un hic : Vincent était tout fin seul et trouvait les pérégrinations en solitaire « plates à mort ».

— Les grands projets, commenta-t-elle, sont une source importante de motivation. Mais au quotidien, il faut aussi se créer des petits bonheurs, c'est plus facile à accomplir.

— Tout à fait d'accord avec toi.

Après, un silence s'établit entre eux. Vickie ressentait les effets de la fatigue. Depuis la rencontre avec July-Christine, la journée avait été éprouvante. Sa migraine pulsait, agaçante. Elle défit les liens de son tablier, passa la main dans sa chevelure. Vincent fut touché par sa féminité ; il chercha vite un compliment, puis remarqua le joli chemisier rouge.

— Tes vêtements sont très élégants, Vickie. En plus, le rouge est une couleur parfaite pour toi, ça met en valeur ton caractère dynamique et puis...

Elle baissa les yeux. Il poursuivit :

— Tu es une belle femme, très belle.

Elle se leva précipitamment, vida la cafetière, la rinça, rangea les verres de styromousse, les sachets de sucre. Vincent cherchait ses mots pour un au revoir qui rachèterait l'audace de ses paroles :

— Bon. Je vais y aller... Tu me donneras des nouvelles de ton livre.

Elle s'approcha, resplendissante aux yeux d'un Vincent vraiment troublé. Il faillit oser un baisemain, puis se ravisa pensant que cela ne convenait pas. Ils attendaient, gênés. Elle brisa le silence :

— Je te remercie d'avoir fait le détour, tu m'as fait plaisir en m'apportant mon bouquin.

Elle retourna derrière son comptoir, car Madame Doucette, entrée discrètement, voulait maintenant acquitter ses achats. Vincent lui fit un salut de la main, pointa sa montre de son index pour indiquer que le temps filait.

— Attends Vincent, je ne t'ai pas payé.

— Mais non, je n'ai pas la facture. Tu passeras à la librairie, dit-il en remettant sa casquette.

Vincent, le pas alerte, rentra chez lui. Il se parlait : « Mon vieux, t'as un peu vasouillé dans ton approche, mais disons que c'est un début ! »

Vickie dut s'excuser auprès de Madame Doucette, car elle n'avait pas feuilleté son catalogue Achats de Luxe, excluant la possibilité d'une commande.

Héloïse franchit la porte mitoyenne :

— Maman, il est presque neuf heures, je vais peut-être te paraître rebelle mais... pourquoi ne ferme-t-on pas le dépanneur ?

— À neuf heures !

— Pourquoi pas ! Écoute, je t'aide à compter la caisse. On accroche la carte « FERMÉ », on traverse au parc, on va prendre l'air ensemble durant cette belle heure chipée à la rectitude de nos jours, moman, nos jours droits comme des barres de fer. En plus, il y a cet article sur le babillard qui nous interpelle : Tout sauf la banalité !

Sonnée par ces propos hardis, elle regardait sa fille en mordillant le coin droit de sa lèvre inférieure.

— C'est toi la patronne, tu fais ce que tu veux, non ?

— Oui, admit Vickie, mais j'ai quelque chose à régler avant de fermer...

Elle rédigea promptement une annonce, la punaisa au babillard. Héloïse la lit ; ses yeux s'agrandirent de joie :

Caissière demandée

Quatre soirs par semaine : du mardi au vendredi

De six heures à dix heures

Salaire à discuter

Demander Vickie

Au parc Lajoie, elles montèrent les marches du vénérable kiosque à musique, situé en biais du dépanneur. Circulaire et coiffé d'un toit pointu, le kiosque offrait aux promeneurs une pause fraîcheur aux moments les plus ensoleillés de la journée. Le soir, vu sa hauteur, un vent léger le parcourait, de bord en bord. Les grands feuillus du parc couvaient tendrement les allées, en cette heure entre chien et loup où le calme descendait sur la ville.

Héloïse rayonnait d'enthousiasme quant à cette récente décision et ajouta que son père aurait été d'accord pour que sa mère « ménage » sa santé. Un merle chantait dans un arbre.

Là franchement, j'aurais tout donné pour « mettre mon fion » et appuyer ma fille. Je t'aime ma belle enfant.

Au bout d'un moment, il fit vraiment noir. Héloïse balayait quelques feuilles rousses et desséchées avec une de ses béquilles. À une question de sa fille à propos de sa visite à la psychologue, Vickie se déclara satisfaite, mais tut l'histoire du faux cinquante dollars. Dans sa tête, elle entendait encore François claquer la porte du dépanneur...

Chapitre 8

Le lendemain, Héloïse revint à la charge : elle s'occuperait du dépanneur en compagnie de son oncle Clément, ainsi sa « petite moman » serait libre de faire n'importe quoi ou rien « pantoute ».

— Tu prends congé ce matin, c'est sans discussion !

Renée, la conjointe de Paul-André, téléphona : Vickie accepta l'invitation d'aller à leur chalet dimanche après-midi. Étienne et Héloïse étaient aussi invités, Lysanne et Kristelle en seraient ravies. La cousine Véronique tiendrait le dépanneur, comme chaque dimanche.

Héloïse ajouta une seconde annonce pour l'emploi de caissière, juste à côté de la caisse, histoire d'augmenter la visibilité. Clément remplit les frigos, sortit les caisses vides, fit l'inventaire du *backstore*.

Le samedi, l'achalandage différerait. Plusieurs visages moins connus venaient acheter les journaux de fin de semaine. Clément dut remplir trois fois la cafetière et Vickie fit cuire une recette de muffins aux carottes qu'elle surveillait en naviguant sur son portable. Pour Héloïse, il était doux à son cœur de voir flâner sa maman.

Étienne, encore centré sur son nombril de seize ans, n'avait pas ce genre de préoccupation. Apercevant sa mère soustraite à ses obligations, il en déduit une disponibilité

pour son fils « adoré ». Il quémanda son petit déjeuner préféré : une omelette au fromage. Il sollicita ses connaissances en français pour sa rédaction sur la surconsommation. L'adolescent eut ensuite l'idée de laver les autos, honorable intention, certes, mais il fut long à « s'installer ». « Où est le boyau d'arrosage, m'man ? Ça me prendrait un seau, des guenilles. Quel savon il faut utiliser ? Je prends une bouteille du produit dans le dépanneur, c'est correct ? » Ouf ! Étourdissant !

L'offre d'emploi suscita l'intérêt de plusieurs clients. Même Tommy, venu acheter un pot de moutarde, s'informa ; il allait en parler à sa sœur, Manon, étudiante au cégep. À 11 h 50, au moment où Ti-Jean Beaudry venait acheter ses trois cigarillos quotidiens, le train passa. Il s'exclama :

— Hey, ça branle en titi ! Toute une branlette !

Lorsqu'il fut sorti du dépanneur, Clément pouffa de rire.

Le téléphone sonna, Vickie décrocha, l'interlocuteur débita illico :

— Salut ! C'est Roséline, ça va ? Coudonc, est-ce qu'il est midi, vous autres aussi, sur votre cadran ? Bon ben, c'est l'heure du dîner. Pourrais-tu dire à Clément que sa soupe aux pois est prête ? C'est ça qui est ça, je te remercie de lui faire le message.

— Oui Roséline, pas de problème.

Clément partit à la course pour luncher chez lui en professant :

— Ah ! Ce que femme veut, Dieu le veut !

Vickie et Héloïse se regardaient, blaguant :

— Va-t-il manger sa soupe ou une poignée de bêtises ?



En après-midi, Vickie monta à sa chambre pour une sieste. Elle se souvenait des jours de congé avec François, lorsqu'ils s'évadaient, ils s'octroyaient ce privilège d'une sieste avant leur sortie du soir au restaurant.

C'étaient des moments où ils « se collaient », elle pouvait ressentir les mains chaudes de son bel amour cherchant le coin le plus secret de sa chair pour la caresser jusqu'à... Oui, elle était fort charnelle et à cet instant précis de solitude, elle perçut la vitalité de sa sensualité, un pan de son existence refoulé en elle depuis deux ans. Elle s'attrista. Devait-elle donc renoncer aux plaisirs des sens à partager à deux ?

Elle s'endormit enfin... et visita une foire agricole, avec des manèges et plusieurs kiosques de jeux d'adresse. Son rêve se terminait ainsi : elle vit une pancarte avec un mot fort cocasse et s'éveilla. Un peu déconcertée par la multitude d'images du rêve, elle le nota.

De retour en bas, Vickie et Clément virent arriver Louis Pellerin, le journaliste de l'hebdomadaire local, fils de Monsieur Pellerin. Il avait sous le bras plusieurs lettres, de différentes grandeurs qui manquaient choir par terre. Vickie s'informa :

— Vous avez ramassé le courrier de votre père, je vois.

Clément s'approcha en se frottant les mains, non pas en signe de satisfaction, mais comme un prof essuyant la craie : « Alors, votre père n'est plus dans sa maison ? »

Ils apprirent que Monsieur Pellerin habitait chez son fils, car ses problèmes rénaux s'étaient aggravés ; il avait perdu conscience l'autre jour et ressentait depuis une grande faiblesse.

Clément et Vickie épiloguèrent un peu après son départ, s'interrogeant sur la vente de la maison, sur cette maladie insoupçonnée ; enfin, ils philosophèrent sur les aléas de la vie qui nous réservait beaucoup de surprises.

Elle prépara le repas du soir, assaisonnant un poulet qui cuirait au four. En coupant l'oignon en rondelles, elle repensait à François. « Tu étais fâché, tu n'es jamais revenu et on n'a pas pu se réconcilier. Pourquoi étais-tu boudeur en cas de dispute entre nous ? Est-ce que je t'en veux d'être parti pour toujours en bourrassant la porte ? »

Chère amour, elle me brise le cœur. On regrette toujours nos « mouvements d'humeur » ; nous les gars, c'est plus physique. Surtout dans la colère, on bardasse, on fait du bruit pour la dissoudre un peu. Mais, que voulez-vous, je ne pouvais pas savoir que la mort m'attendait vingt minutes plus tard !

La rôtissoire au four, elle but un verre d'eau, debout devant la fenêtre. « Eh puis, merde ! Comme j'aimerais, là, tout de suite, sentir la chaleur de tes bras qui m'entoureraient. Je déposerais ma tête dans ton cou et je respirerais ton odeur... Même si... je crois l'avoir un peu oubliée. » La confusion l'habitait.

Elle se secoua en entendant la porte du dépanneur s'ouvrir et la voix de Clément lancer au nouveau venu : « Tiens, mon frère Jean-Yves ! »

Jean-Yves possédait le faciès jovial des Jolicœur, avec la canine proéminente qui faisait briller leur sourire. Il embrassa Vickie :

— Alors mes amis, est-ce que c'est l'heure du « break syndical » ?

Jean-Yves passa à la cuisine, prit trois coupes et le porto. Il salua les enfants, puis versa le vin ; ils s'allumèrent un cigarillo.

— Ah ! La première bouffée, c'est la meilleure ! s'exclama Jean-Yves.

— C'est parce qu'elle goûte beaucoup le rhum.

C'était un moment de grâce. Les rituels sont une preuve de l'intelligence des hommes qui démontrent ainsi leur capacité à inventer leur propre vie, du moins des petits bouts. Cet instant précieux des samedis après-midi, ce bonheur gustatif du porto et cigarillo, était sacré. Instaurer une tradition et surtout faire l'effort de l'entretenir, Jean-Yves en ressentait l'importance. Le « break syndical » était une coupure dans la semaine, comme le repos des guerriers.

Clément inspira une autre bouffée : « Ah... *carpe diem* ».

— Tu as raison, *carpe diem*, il faut savourer chaque jour, traduisit Jean-Yves qui avait, lui aussi, étudié le latin.

Entre les volutes qui se dispersaient, il fut question de lecture. Jean-Yves vantait quelques nouveautés. Ils s'attristèrent des problèmes de santé de Monsieur Pellerin. Clément, interpellé, leur confia son inquiétude concernant Roséline qui souffrait de douleurs au ventre qui affectaient son sommeil et son humeur. Elle devait rencontrer son médecin lundi. Vickie le plaignit secrètement : si Roséline était encore plus hargneuse, ça devait être l'enfer pour lui.

Ils furent distraits par un jeune homme et sa copine tout de noir vêtus, genre gothique, en train d'attacher leur labrador au banc extérieur. Ils entrèrent, se choisirent des conserves et une bière en cannette. La jeune fille souleva la cloche transparente et choisit un muffin fait maison. Elle lut l'offre d'emploi :

— Besoin d'une caissière ? Ouais, de six à dix, multiplié par quatre, ça fait pas des grosses payes !

— Disons que c'est un emploi à temps partiel, c'est pour un étudiant.

Ils quittèrent, oubliant le chien attaché au banc.

Jean-Yves vida son verre et désigna un présentoir de cartes :

— Finalement, ça se vend bien les cartes de souhaits ?

— Oui. Ça m'étonne toujours que les gens s'attendent à retrouver toutes sortes de marchandises dans un dépanneur. Les premières années, nous écouillions surtout des produits alimentaires.

— Le commerce évolue. Si tu visitais un dépanneur associé à une station service, tu serais renversée, comme on dit.

Les frères se levèrent, prêts à partir. Vickie aspira une minuscule goutte de porto au fond de sa coupe. Elle dit :

— J'ai une question pour vous. Est-ce que François, lorsqu'il était jeune, avait tendance à bouder quand il était contrarié ?

Ils rirent en duo.

— Tu parles de « faire du boudin » comme disait notre mère ? C'était reconnu dans la famille. Des fois quand ça se prolongeait, on pouvait dire qu'il était rancunier.

— Rancunier ! Tu exagères.

— Rien de mieux qu'un exemple. Une fois, il voulait mon auto pour aller au ciné-parc. J'avais refusé, il n'avait pas son permis de conduire. Écoute ça : François m'a fait la « baboune » toute une semaine.

Elle les regardait, interloquée.

La porte du dépanneur s'ouvrit, le chien jappa à l'extérieur. Madame Pauline, une infirmière retraitée entra, reconnut Clément qu'elle avait croisé du temps où il enseignait. Elle choisit deux magazines et chercha ensuite les petits sacs de bonbons. D'une voix guillerette, elle avisa Vickie, histoire d'éviter toute désapprobation : « Que voulez-vous, je suis une bibitte à sucre ». Pendant que Vickie lui remettait sa monnaie, la cliente considéra la décoration du lieu :

— C'est jolie cette frise tout autour. Ça donne de la gaieté toutes ces étoiles rouges, noires et grises. Félicitations, c'est très réussi !

Elle salua à la ronde, Jean-Yves lui ouvrit la porte, sortit après la belle dame qui laissait dans son sillage un parfum de bonne humeur.

Jean-Yves indiqua d'un geste le chien abandonné, Vickie haussa les épaules. Elle était soudainement piteuse. Clément, soucieux des autres comme l'aîné de la famille qu'il était, s'approcha et leva, de son index, le menton de Vickie :

— François t'aimait beaucoup, tu le sais ?

Les larmes aux yeux, elle lâcha :

— J'aurais tellement aimé vieillir avec lui. Et avoir une longue longue vie en sa compagnie.

Clément resta muet.

C'est alors que Marie-Catherine, cinq ans, vint chercher son grand père. Elle claironna :

— Tout le monde est arrivé grand-papa, viens-t-en chez toi. Grand-maman Roséline est fâchée de toi. Viens, on va faire un gros souper tous ensemble.

— Vas-y Clément, tu as fait ta part.

Elle approcha son tabouret de la caisse, n'ayant l'humeur ni à la radio ni à la lecture ; elle regardait dehors, léthargique. Le labrador, comme pour la narguer, urina un long jet entre le banc et la cabine téléphonique, créant une flaque jaunâtre. Puis, elle revit son rêve récent avec, sur une pancarte, le dernier mot qui enflammait son imaginaire. Elle avait hâte de l'analyser.

Le jeune homme à la défroque gothique revint chercher son chien ; il salua Vickie de la main en quittant.

Au souper, les heures d'ouverture furent discutées. Étienne monta aux barricades, il s'enflamma à l'idée de

fermer le dépanneur « à neuf heures TOUS les soirs ! » Ses enfants maîtrisaient parfaitement le « texte argumentatif », une des nouvelles tendances de leur cours de français. Au fond, ces nouvelles heures ne déplaient pas à Vickie. C'étaient la perspective d'une baisse de revenus qui l'inquiétait.

— Essayons pour deux semaines, suggéra celui qui avait de l'avenir comme animateur de joute oratoire.

La séance fut levée dans la joie des consensus.

— Je m'occupe de remplacer l'affiche pour annoncer le nouvel horaire, dit Étienne qui battait le fer pendant qu'il était encore chaud.

L'adolescent avait gagné une première bataille ; sa mère serait moins accaparée par ce « satané » commerce. Le jeu des mots appropriés s'enclencha : « Ah ! Je me sens content, ravi, enchanté et même désopilant, mais là je ne suis pas trop sûr... »

Vickie quitta pour faire des achats à la pharmacie.

Durant son absence, Étienne avait eu un appel téléphonique d'un certain Vincent Chevalier qui allait rappeler demain.

« Qu'est-ce qu'il me veut ? », s'interrogea-t-elle, à son retour.

Quand la porte du dépanneur fut verrouillée, toutes les lumières éteintes, Vickie envisagea ses deux prochains jours avec bonheur, puisqu'elle avait congé. Dimanche, visite à Sainte-Marcelline, chez Renée et Paul-André. Lundi, on verrait ; improvisation !

« C'est fou, chaque journée possède ses propres couleurs. Avec les enfants, pas moyen de sombrer longtemps. Au dépanneur, ça change constamment. Je ne m'ennuie jamais, bien que j'aie souvent l'impression de danser frénétiquement le twist. Quelquefois, j'aimerais mieux la samba,

c'est joyeux et les mouvements sont lents. Tiens ! Ma biographie pourrait s'intituler « *Vickie, une matante entre twist et samba.* »

Chapitre 9

La cousine Véronique était d'attaque. Les billets et espèces sonnantes attendaient leur mise en liberté du tiroir-caisse. Les journaux du dimanche, aux titres accrocheurs, étaient en place. Sur le comptoir, bien en vue, un bouquet de lilas allait égayer la clientèle, c'était bien son intention.

Véronique approchait la cinquantaine. Longiligne, elle se fichait de son indice de masse corporelle. Ses lunettes aux montures fuchsia métallisée attiraient l'attention. Elle avait un visage étroit, avec des pommettes hautes qui rougissaient à tout propos.

Elle se faisait une joie de remplacer au dépanneur le dimanche et lundi. Sociable, volubile, bosseuse, ce travail lui convenait. La mort de François, « un maudit bon gars », avait chamboulé Véronique. Durant les premières semaines après les funérailles, elle avait soutenu sa cousine sans relâche, de crainte qu'elle ne perde les pédales comme sa mère.

Elle déverrouilla la porte avant, la rue Richard resplendissait sous le soleil, « Le mois de mai ne déçoit jamais. Dans ma jeunesse, les sœurs du couvent chérissaient le mois de Marie. » Elle chantonna : « *C'est le mois de Marie-e, c'est le mois le plus beau; à la Vierge chérie-e disons un chant nouveau.* »

Pour tuer le temps, Véronique inspecta le babillard. L'offre d'emploi de Vickie attira son attention, particulièrement le six à neuf qu'elle approuva. Elle lut le dépliant « Les visites d'amitié ». Elle aurait aimé « bénévoler », mais manquait de temps libre.

Un premier client entra. Véronique reconnut un régulier du dimanche qui achèterait un journal qu'il lirait en déjeunant au Resto du Coin. Les demandes de résultats des tirages de loto firent sonner le téléphone à plusieurs reprises. Un couple dans la trentaine acheta des boissons énergisantes avant d'aller s'entraîner au Club de Santé. Véronique aimait sentir son quartier vivant au rythme nonchalant du jour du Seigneur. À l'instant même, les cloches de la Cathédrale appelaient les fidèles à la messe dominicale.

Manon Perreault se présenta à Véronique :

— Bonjour, c'est pour l'emploi de caissière, j'ai apporté mon c.v. Je suis la sœur de Tommy, l'ami d'Étienne.

— Vous êtes étudiante ? s'enquit Véronique en prenant l'enveloppe. Vous avez inscrit votre numéro de téléphone, alors c'est parfait, Vickie va vous contacter.

Manon, un peu tétueuse, s'enthousiasma :

— Votre bouquet de lilas sent tellement bon. Quelle bonne idée !

En sortant, la cégépienne croisa Ti-Jean qui acheta cinq cigarillos ; Véronique ne broncha pas, Ti-Jean restant muet sur sa prescription médicale.

Au deuxième étage, Vickie était dans sa bulle, son casque d'écoute sur les oreilles : *Ma vie avec Mozart* lui plaisait. Elle se surprit à apprécier les airs d'opéra, bien que cette discipline ne lui soit pas familière. Le concerto pour clarinette lui rappelait, tout comme l'auteur, les envolées d'un grand oiseau planant au-dessus du paysage.

Promptement, elle s'habilla, rangea sa chambre, remplaça la douillette. Sur son lit, elle disposa Mademoiselle ourson,

une peluche offerte par sa belle-mère qui l'avait confectionnée ; elle adorait la robe en dentelle ivoire et les rubans roses qui l'ornaient. Mais trêve d'attendrissement : « Allez Vickie, c'est le temps de transcrire ton rêve d'hier. »

Je visite une foire agricole, avec des manèges et des jeux d'adresse. Plusieurs maîtres de piste, vêtus de redingotes et chapeaux, dansent la claquette autour de moi. Je termine en dansant le twist, seule sur une petite estrade ; je suis drôlement habillée, bottes western et chapeau de cowgirl et mes autres vêtements sont de la lingerie de dentelle noire. Sur une pancarte, je vois le mot : ÉNIGME. Je m'arrête, je me sens gênée.

Analyse : La vie est comme un cirque avec des manèges pour les émotions fortes, des jeux pour faire montre d'adresse. Je m'y promène, entourée de gens qui sont bien, ils dansent autour de moi. Je danse moi aussi, originale et féminine. Une énigme me gêne.

Elle referma le cahier, il était temps de sortir de la maison. Elle passa saluer sa cousine, puis quitta.

Véronique la regarda traverser le parc ; « Elle va mieux, je pense ». Elle la revit adolescente. Sa mère étant dépressive, Vickie s'était retrouvée en famille d'accueil chez des agriculteurs de Saint-Paul. Elle avait failli rater son troisième secondaire tant elle s'y ennuyait. Véronique avait plaidé avec acharnement auprès de ses parents pour que Vickie vienne habiter avec eux, le temps que la tante se remette sur pied. Hélas, la pauvre femme avait sombré davantage, restant alitée jusqu'à son dernier souffle...

Vickie bifurqua vers le Cénotaphe, le monument des soldats joliettains morts à la guerre. Elle aimait bien revoir la jeune fille sculptée dans la pierre, prosternée avec grâce, des feuilles d'érable à ses pieds. Rotonde, fontaine, chapelle ou monuments à la mémoire des êtres chers, tous ces lieux

l'incitaient au recueillement. Elle repensa à son rêve. « Le mot énigme, c'est du mystère, du questionnement. »

Au coin Archambault et Saint-Marc, elle leva les yeux vers le scintillement du soleil sur les parois vitrées du Palais de Justice. En annexe, la vieille structure de la prison restait plus austère par ses pierres grises et lisses. À Place Bourget, les étals des marchands de fleurs sur l'emplacement de l'ancien Marché Public attiraient l'attention. Vickie se promit de revenir prochainement choisir ses jardinières. Enfin, elle remonta Saint-Viateur jusqu'à la librairie.

Au détour d'une allée, Vincent la salua en rougissant.

— Sais-tu quoi ? J'ai commencé « Mozart » ce matin, c'est super bon.

Ils s'avançaient vers le comptoir principal. Elle baissa le ton :

— Tu as téléphoné chez moi vendredi soir ?

— Oui, je voulais le numéro de téléphone pour le Winnebago.

— Veux-tu que je te rappelle en arrivant chez moi ?

— Non, non, je me rendrai à ton commerce et puis... J'aurai ainsi le plaisir de revoir la belle Vickie.

Cette fois, ce fut la belle qui rougit. Au retour, elle réalisa que Vincent aurait pu tout simplement demander le numéro à Étienne. « Dis donc, je fabule ou il me tourne autour ? »

Dans l'automobile, la bonne humeur régnait, pendant que Vickie et ses enfants filaient vers leurs amis de Sainte-Marcelline. Étienne raconta une anecdote qui fut cachée à Vickie : une fois, leur grand-mère Jolicoeur les gardait et ils s'étaient rendus au Dairy Queen tard le soir. Étienne avait commandé un « Banana Split ».

— Ça, je m'en souviens, s'exclama sa sœur. Un GROS Banana Split.

— Là je devine, dit Vickie.

— Laisse-moi raconter. J'ai fait une indigestion terrible. Je te jure, m'man, j'ai vomi une partie de la nuit.

— Et vous ne me l'aviez pas raconté, sermonna Vickie.

— Grand-maman ne voulait pas t'inquiéter, tu comprends.

C'était vrai. Sans l'avouer à ses enfants, elle n'aurait pas facilement pardonné une telle bétise de sa belle-mère à qui elle laissait ses enfants en toute confiance.

— Et toi maman, as-tu vécu des moments cocasses durant ta jeunesse ?

Elle chercha dans sa mémoire des incidents qui auraient pu être drôles. Au contraire, elle eut plutôt la même vieille vision qui occultait tout :

— Vous savez, c'était plutôt chagrin mon affaire, le moindre pépin déclenchait la chicane. Avec ma mère, on ne riait pas souvent.

— Tu as perdu ton père à deux ans, je crois ?

— Effectivement, je n'ai pas connu mon père qui s'appelait Hubert. Il est mort dans un camp de bûcherons, en hiver. Probablement d'une pneumonie mal soignée.

— Donc, ta famille c'était toi et ta mère seulement, constata Étienne.

Vickie se tut, ravala. Étienne vit apparaître le sourire tristounet qu'il maudissait tant, celui d'un cœur blessé.

— Vous savez, ma mère était une femme aigrie ; moi, j'étais une enfant énergique, peut-être turbulente et je me rappelle qu'elle me disputait souvent. Sa colère, comment dire... C'était sa frustration ou sa rancœur qui explosait. Durant mon adolescence, j'avais compris cela, alors j'évitais d'allumer la mèche, comme on dit.

— Comment s'appelait ta mère ? J'ai encore oublié.

— Elle s'appelait Louiselle.

— Louiselle, c'est doux comme prénom, remarqua Héloïse.

Vickie se concentra sur la ligne blanche de la route ; trop d'images survenaient en rafale. Elle revit sa mère durant certains jours paisibles et, conciliante, ajouta :

— Maintenant, je suis convaincue qu'elle a souffert d'une longue et profonde dépression.

Étienne et Héloïse opinèrent en signe d'écoute. Ils omirent toutes autres questions. Héloïse pensa qu'autrefois parents et enfants ne se communiquaient pas leurs sentiments ; chacun ruminait seul sans partager ses préoccupations. Vickie voulut renverser la vapeur, montrer un côté positif à son histoire. Elle dit d'une voix gaie :

— Ne soyez pas tristes. Quand votre père est entré dans ma vie, j'ai connu un bonheur extraordinaire ! François a balayé toutes mes tristesses !



Kristelle et Lysanne attendaient la visite avec impatience. Héloïse et Lysanne, nées le même jour, se connaissaient depuis toujours et fréquentaient l'Académie Antoine-Manseau. Elles avaient aussi une bande d'amies, baptisée « La Clique » et reconnue pour leurs joyeux fous rires dans toute la cafétéria. Quant aux complices Étienne et Kristelle, leurs coups pendables étaient mémorables. Ils fréquentaient une école secondaire publique ; ni un ni l'autre n'appréciait le « privé ».

Le chalet était situé sur la rive moins passante du magnifique étang qui traversait Sainte-Marcelline. Juste avant

l'église, il fallait tourner à droite, franchir un pont pour se retrouver de l'autre côté de l'étendue d'eau. Pour eux, c'était un havre de paix où ils s'établiraient à la retraite. Les canards et les oies étaient déjà revenus, il ne manquait que le premier tour de chaloupe pour une jubilation complète.

Lysanne devait écrire un conte philosophique avec Héloïse ; elle avait trouvé quelques bonnes idées et lui en parlerait. Kristelle lissait au fer plat sa chevelure qu'elle trouvait, ce matin, « gonflée comme une charge de foin. » Elle avait si hâte de parler à Étienne...

Renée vérifia le thermomètre extérieur qui recevait directement les chauds rayons solaires : « Paul-André, vingt-deux degrés Celsius ! » Bonheur d'être un « vieux » couple... Renée connaissait sa réponse ; sa voix lui parvint du bord de l'eau : « Oui, mais le thermomètre est en plein soleil, le soleil du début de l'après-midi. »

Elle sourit. L'automobile de Vickie arrivait.

Aussi prévisibles que les maringouins à la fin mai, les adultes restèrent dehors « pour prendre l'air » et les ados se poussèrent en dedans. Étienne fut vite traîné au salon par Kristelle. Ils s'installèrent côte à côte. Étienne déglutit, Kristelle était mignonne avec son nez pointu et ses yeux gris bleu. Ils se voyaient à l'école, mais souvent en groupe. Dans cette pièce ensoleillée, la magnifique camisole blanche de Kristelle mettait TOUT en valeur. Il se passa la main dans les cheveux, tentant de se donner une certaine contenance... Il pensa à sourire. Kristelle sortit un paquet de feuilles.

Vickie relaxait dans la chaise longue, elle portait un chapeau à large bord, le soleil lui chauffait les mollets. Renée expliquait leur projet de partir à Magog en juin ; Paul-André montra son approbation en levant le pouce. Est-ce qu'elle était déjà allée à l'Abbaye Saint-Benoit-du-Lac ?

— Certainement. On avait rapporté des fromages. Héloïse, ma folle, lorsqu'elle avait goûté le fromage cottage des moines, avait eu les yeux pleins d'eau tellement elle avait aimé.

— Tu ne devineras pas ce que je veux absolument visiter, dit vivement Renée. Je veux me rendre à Georgeville.

— Pour entendre les geais bleus qui jasant à Georgeville !

— Eh oui ! À cause de la chanson de Clémence Desrochers. Je veux aussi voir le *General Store*.

— Vous allez aimer le coin, c'est une belle campagne. Si vous voulez, j'ai gardé la carte d'affaire d'un charmant motel à Magog. Attendez une minute, j'ai mon sac à main.

Sur le divan, Kristelle s'animait :

— J'ai téléphoné, le programme d'aspirant moniteur dure sept semaines. Nous serions logés, nourris, ça ne coûte rien. Gratos Étienne, gratos !

— Moniteur de camp de vacances, j'en rêve : la nature, s'amuser avec les jeunes, faire du canot. Si on y va ensemble, ça va être vraiment capoté !

Kristelle s'approcha de lui, si proche qu'il respirait son parfum sucré de fille, c'était tellement grisant.

— T'sais, le chalet avec papa maman au bord d'un ti-t-étang tranquille, ça commence à être ennuyant.

Kristelle agita les papiers sous le nez d'Étienne :

— Alors c'est réglé. On remplit nos formulaires d'inscription, on les fait signer par nos parents. Demain, mon père va poster tout cela.

Étienne n'osait révéler sa crainte de contrarier sa mère. Kristelle lui tendit un stylo. Les troupes s'engageaient, Étienne ravala sa salive, il défiait l'ordre des choses ; déclenchait-il le premier battement d'aile du papillon qui, de loin en loin, provoque une tempête sur un autre continent ?

Héloïse aimait l'idée proposée par Lysanne. Il s'agissait de la résilience, cette faculté à rebondir malgré un environnement difficile. Lysanne expliqua davantage le développement du récit.

— Lysanne, t'es fantastique !

Dehors, Renée et Paul-André étaient ravis d'apprendre les nouvelles heures de fermeture du dépanneur. Vickie parla de sa rencontre avec la psychologue et raconta l'histoire du billet contrefait qui occasionna la dernière dispute entre elle et François. Renée voulut être rassurante : après tout, ce n'était qu'un petit détail, non ? Vickie restait perplexe.

Paul-André pointa le ciel.

— Puisque Galarneau brille de tous ses feux, je vous propose, mesdames, le premier tour de chaloupe de l'année !

La barque dérivait, ils s'approchèrent des canards et rirent de bon cœur, car sous l'eau claire, leurs pattes palmées pédalaient rapidement pour s'éloigner d'eux.

Le souper fut des plus animés par la présence effervescente des quatre adolescents. Vickie leur rappela combien François appréciait de manger en gang et comme il aimait jouer avec les enfants.

— C'est vrai, remarqua Lysanne, il s'amusait avec nous au Nintendo.

— À Mario Bros, il était aussi bon que nous, dit Étienne.

Un ange passa autour de la table dans la zone silencieuse de leur réflexion ; tous imaginaient le visage expressif de François. Vickie bougea l'annulaire de sa main droite, la bague à la perle glissa de gauche à droite. Une cuillère tomba sur le parquet, cling! les faisant tous sursauter.

Il fallait bien que je les salue. C'est dur de se savoir à jamais intangible. Un jour, quand le deuil sera résolu, je pourrai me blottir dans le nid de leur cœur. Alors, de temps

à autre, leur pensée pour moi sera beaucoup plus tendresse que tristesse.

Au moment du dessert, Kristelle aborda le sujet du Camp Mariste. Elle expliqua les détails du programme d'aspirant moniteur, tous approuvaient. Elle montra les formulaires déjà remplis que les parents devaient signer.

— Il y a deux formulaires ? s'étonna Renée.

— Étienne et moi, aimerions y aller ensemble.

Vickie fixa Étienne qui baissait la tête. Paul-André s'esclaffa :

— Toujours aussi complices, vous deux, n'est-ce-pas ?

Kristelle prit affectueusement Étienne par le cou :

— C'est long sept semaines ; si on est ensemble, on va moins s'ennuyer de nos familles, hein Étienne ?

Étienne eut un petit rire nerveux, identique à celui qu'émettait son père en pareilles circonstances. Vickie s'empara du formulaire et du dépliant. Finalement, il n'y eut aucune signature, les parents allaient « prendre le temps d'y penser ».

Chapitre 10

Aujourd'hui, Vickie ira chez la psychologue. Elle parlera du faux cinquante dollars. Tous ces pleurs pour une peccadille de merde. Vickie, bon sang ! L'argent n'avait pas tant d'importance à mes yeux. Comment t'en convaincre, comment t'atteindre ?

Vickie ouvrit un œil sur son radio-réveil : cinq heures trente-six. La nuit avait été agitée. « Là, c'est définitif, plus de café durant la soirée. » Elle n'était pas si navrée d'être éveillée avec l'aube naissante. Elle choisit de jouir de l'instant pour se bercer dans cette semi-obscurité.

Beaucoup de brasse-camarades durant ces quatre derniers jours. Lundi après-midi, Clément lui avait appris une sombre nouvelle : Roséline devait passer une série de tests, le médecin s'était montré préoccupé.

Aussi, Renée et Vickie s'étaient consultées pour autoriser les éternels acolytes à s'inscrire au programme d'apprentissage pour moniteurs. Dimanche soir, Étienne avait su la toucher en pratiquant son expression orale argumentative : il capotait en imaginant ses journées remplies d'activités sportives, il se sentirait libre comme un cheval galopant dans un pré. Il omit expressément de mentionner la fréquentation quotidienne de la pétillante Kristelle qui allumait sa mèche, car n'était-il pas déplacé d'en causer avec sa mère ?

Depuis mardi soir, Manon travaillait au dépanneur ; elle était serviable et de bonne humeur. Marie-France avait téléphoné à Vickie pour l'inviter à son Club de marche. Elle avait vanté les aspects positifs de fréquenter « du nouveau monde » comme elle disait. Vickie eut la gorge serrée quand Marie-France lui glissa :

— J'aurais aimé te présenter un certain Nelson ; il se montre vraiment gentil. Ça me fait du bien de recevoir de belles attentions.

Vickie s'était dite contente pour son amie. Elle prenait conscience, une fois de plus, de l'extrême force de l'élan de la vie. Deuil-Amis l'avait expliqué : ne pas se surprendre, plusieurs endeuillés reprendraient rapidement l'existence en couple. Elle n'ignorait pas, non plus, que le goût d'aimer et d'être aimé est inscrit dans les profondeurs de l'être humain.

Elle remonta le store et éprouva une bouffée d'affection pour son parc qui verdissait de jour en jour. En face, étaient installées les balançoires. Légèrement à gauche, trônait l'imposant kiosque à musique. Avec un petit air démodé, mais sans être vétuste, le kiosque évoquait des souvenirs de fanfares et de Fête-Dieu. Sous sa tonnelle, Vickie et François s'y étaient embrassés pour la première fois.

Descendue à la cuisine, un carton d'invitation retenu par un aimant sur le frigo, attira son attention :

INVITATION AUX FILLES DE LA CLIQUE

« Oyez Oyez, week-end de trois jours en vue !

*Samedi soir : tu es invitée à mon GROS party de filles
Apporte ton sac de couchage, tes c.d. de musique, ta
bière à volonté.*

Myloulou, n'oublie pas tes cartes de Tarot

Et les autres : votre bonne humeur !

J'ai trop hâte.

Amicalement, Jessy X X

Ainsi, Héloïse serait absente samedi soir et une partie de la journée du dimanche.

Bouillonnement de petits pets, la cafetière avait terminé son infusion, le pichet était plein. Elle ferma les yeux ; comme elle appréciait les effluves du café, une note légère de brûlé, due à la torréfaction des grains. Sur une tablette, sa nouvelle tasse décorée d'étoiles l'attendait. Le mardi soir, au retour des classes, Étienne l'avait offerte à sa mère accompagnée d'une carte :

« Un présent pour toi, petite maman. Je m'excuse d'avoir perdu mon blouson et de la peine que je t'ai causée. Tu dois être indulgente avec moi. Eh non, je ne suis pas parfait ! Ton fils Étienne, x x x x. »



July-Christine hochait la tête à l'écoute du récit de la dernière demi-heure de Vickie avec François. Elle venait d'admettre l'infortune d'entrevoir son amoureux pour la dernière fois, en l'entendant claquer rageusement une porte.

— Parlez-moi de vous avant François.

July-Christine la vit déglutir.

— Avant François, c'était tellement banal. Il est entré dans ma vie comme un vent de fraîcheur, il bouillonnait d'énergie. Il me donnait confiance en moi. La famille Joli-cœur, c'était ma première vraie famille.

— Mais vous, Vickie.

— Moi ? J'étais comme Céline Dion à ses débuts, peureuse et effacée.

— Et après ?

— Après, je suis devenue une femme heureuse. C'était le gars parfait pour moi ; il avait beaucoup d'humour ! Et un bon sens des affaires, parce qu'avec le commerce...

— Vickie, nous parlions de vous...

— Moi... Toute seule maintenant, j'ai moins d'énergie. En couple, on était imbattable, on pouvait tout affronter. Vous savez, ça me manque encore de parler avec lui, même après deux ans.

July-Christine s'avança, diminuant la distance entre elle et sa patiente.

— Écoutez ceci : la personne qui passe à travers un deuil change. Vous avez sûrement changé. Parce que vous avez dû brasser beaucoup d'émotions, vous avez dû vous poser de grosses questions. Je vais résumer. Vous avez été une petite fille fragile, puis une femme qui s'épanouissait en compagnie de son conjoint. Et maintenant ? Vous serez bientôt une Vickie plus forte.

Déconcertée par la voix assurée de la psychologue, Vickie la fixait d'un regard intense. La psychologue expliqua que les décès accidentels sont plus difficiles à surmonter.

— Et vous...

— Moi, c'est terrible ! François est parti fâché contre moi ! Dire que l'on suivait le conseil de ne jamais s'endormir sans avoir réglé nos disputes. Mais cette fois-là, c'est tout de suite, IMMÉDIATEMENT, qu'il aurait fallu s'en parler. On ne s'est jamais réconciliés !

July-Christine laissa s'essouffler la montée d'émotion et attendit. Vickie pleurait.

— Vous êtes bloquée sur cette mauvaise image, elle vous empêche d'avoir le cœur en paix. Je vais tenter de changer votre perception des choses.

La psychologue joignit les mains et reprit :

— Ne pensez-vous pas que cet après-midi-là, une fois dans l'auto avec votre fille, François avait changé d'humeur ?

Et qu'il avait complètement oublié cet incident. Pour lui, c'était disons... comme les risques du métier.

— Peut-être que je pourrais interroger ma fille, proposa faiblement Vickie.

— Bonne idée. Après, faites l'exercice suivant : visualisez les dernières minutes avec François ; voyez-le non pas fâché, mais de bonne humeur, comme vous l'avez toujours connu. Voyez-le qui choisit votre gâteau en pensant à vous comme à la mère de ses enfants.

July-Christine reconduisit sa cliente vers la porte de son bureau :

— Je vous respecte beaucoup Vickie. Au fond, vous avez réagi d'une façon normale parce que c'est difficile d'accepter la perte d'un bon conjoint, jeune et en santé. Ayez confiance, on va y arriver ensemble.



Rue Richard, Véronique restait à la caisse, pendant que Clément prenait l'air sur le banc. Au parc, le groupe de joueurs de pétanque s'amusait ferme. Monsieur Barletta s'amenait justement, poussant devant lui le diable emprunté.

Il était 11 h 50 pile, le banc vibrait légèrement sous Clément. Le train s'ébranlait ; on entendait le passage saccadé des roues de métal sur les rails, ca-clam, ca-clam, ca-clam. Brusquement, un bang !

— Grand Dieu, voilà tout un fracas !

— Eh oui, Monsieur Barletta. Mais pour les gens du quartier, le passage du train nous rassure et même, il règle nos montres !

Clément entra promptement à la vue du camion d'une boulangerie qui s'apprêtait à se garer devant le dépanneur.

Clément et Véronique, occupés avec plusieurs clients, ne pouvaient être à deux endroits. Avec détermination, le jeune Frédéric reculait son camion perpendiculairement à la porte d'entrée, ses roues enjambèrent la chaîne du trottoir et vinrent s'appuyer au perron.

Puis l'intrépide livreur fut devant eux, chargé de ses caisses de pain :

— Bonjour Monsieur Clément, si je me rappelle bien. Voici votre commande.

— C'est correct, dit Clément, mais vous ne devez pas stationner ainsi. Laissez votre camion dans l'entrée du côté ou bien placez-vous en double file.

— Oui, mais j'en ai pour quelques minutes. Autrement, ça fait beaucoup de marchement. Il faut comprendre, je marche en tabarouette dans une journée.

Soudain, arriva par la porte mitoyenne une Vickie en furie :

— Aïe c'est quoi l'idée! Y a jamais eu aucun livreur qui a obstrué mon entrée de même. Et c'est pas aujourd'hui que ça va commencer !

Elle s'approcha du livreur.

— Avez-vous compris, jeune homme, ce que j'ai dit ?

— Oui Madame, dit-il, piteux.

Il plaça sa marchandise en silence, fit signer son bordereau et les salua rapidement. Après, Clément rigola :

— Pauvre p'tit gars, il fait beaucoup de marchement.

— Et même, ajouta Véronique, il marche en tabarouette !

— C'est tout jeune et ça se plaint, reprit Vickie.

— Imagine-le à notre âge, hein ?

Après ce tourbillon inhérent au dépanneur, ils échangèrent des civilités, se souciant les uns des autres. Véronique informa Vickie du passage de Jojo vers dix heures :

à l'hôpital, sa mère empirait, elle dormait pratiquement toute la journée. Jojo allait lui téléphoner bientôt.

Pendant qu'elle lunchait, Vickie feuilleta une brochure de Tourisme Québec. À la vue du bateau de croisière, elle se souvint d'une escapade à La Grosse Île, juste devant Montmagny. Agréable visite malgré un incident...

Laissez-moi raconter. Il ventait beaucoup pendant la traversée et mes verres fumés s'étaient envolés lors d'une forte bourrasque. Agile, je m'étais précipité pour les rattraper, mais j'avais malencontreusement marché sur le pied d'une mamma italienne accompagnée de toute sa famiglia, père, fille et fils qui ne cessèrent, le reste de la traversée, de s'inquiéter de son pied outragé. Une fois sur l'île, la mamma nous rendit davantage mortifiés, car elle avait visité les différents sites en boitant, ce qui augmentait la polémique dans la tribu aussi extravagante qu'italienne. Par la suite, dès que Vickie et moi entendions l'accent italien, où que nous soyons, on se regardait en souriant, complice d'un souvenir bien à nous. Et quand je le pouvais, je poussais la blague, fidèle à moi-même, en boitant juste un peu afin de l'entendre rire.

Elle referma la brochure. Une fois de plus, elle se dit « Maudit grand fou! » Véronique vint la saluer avant de quitter.

Des entrechoquements de caisse se firent entendre, Clément recevait la commande de bière en prévision du week-end de trois jours où le lundi célèbrerait la Journée des Patriotes. Vickie soupira, une chape de plomb s'appesantissait sur ses épaules. Cette grande plage de congé ne représentait rien de réjouissant. Tout simplement, beaucoup de clients et des ventes de bière saisissantes. Elle cacha cette amertume en retournant à son poste.

Une femme à la chevelure blonde était entrée et passait du temps entre les étalages. Clément, soupçonneux,

s'avança pour vérifier s'il ne s'agissait pas d'une voleuse.

La cliente déplaçait les cartes de vœux dans le présentoir. Elle en sélectionna une ornée d'une corbeille de fleurs. En sortant son porte-monnaie, elle s'adressa autant à Vickie qu'à Clément :

— J'étais contente de trouver des cartes de fête, ça va m'éviter un détour au centre commercial.

Ils firent un brin de causette. Lorsque la cliente passa la porte, dix minutes plus tard, Clément et Vickie avaient fraternisé avec Odette, une nouvelle cliente désormais conquise. Massothérapeute, elle habitait Joliette depuis peu. Clément punaisa sa carte d'affaire au babillard.

Les heures filaient. Jean-Jacques-fait-tout-même-l'amour arrêta s'acheter des cigarettes et — stupéfaction contrôlée de Vickie — une bouteille de vin rouge. Vickie lui parla du Centre de femmes qui aurait besoin « d'un homme costaud pour faire du grand ménage ». Elle lui inscrivit, sur un bout de papier, le numéro de téléphone du Centre. Il allait s'en occuper, leur promit-il. Diligence oblige, il repartit en coup de vent.

Vickie fit une Lise Dion d'elle-même. Elle changea sa voix et monologua.

— Du vin rouge en apéro ? Mais avec qui ? Une cliente toute frémissante ?

— Allez savoir... répondit Clément en esquissant un clin d'œil.

Il téléphona à Roséline, avant de quitter, pour savoir s'il devait rapporter une quelconque marchandise. Vickie sortit balayer le perron. Tel un col bleu sans superviseur, elle s'appuya sur son balai et fixa le parc, se rappelant sa visite chez la psychologue. Elle avait hâte de parler avec Héloïse ce soir.

Une automobile sur laquelle était inscrit le nom d'une agence immobilière arriva. Un jeune homme en sortit, se

présenta : Louis-Jules Malo. Après qu'il lui eut avoué être « un petit peu débutant », Vickie le trouva vraiment sympathique. Il avait sorti ses cartables pour expliquer tous les services qu'il offrait : vendre ou louer son immeuble, liquider l'inventaire, chercher des acheteurs. Et même, il n'était pas nécessaire d'installer une pancarte devant le dépanneur.

Ce jeune agent semblait prêt à se « fendre en quatre ». Elle accepta son offre qui « ne l'engageait à rien ».

Pendant le souper, Étienne reçut un appel de son ami Perreault qui l'invitait à Saint-Calixte, ce week-end, pour ouvrir le chalet familial.

— Alors, m'man, je peux y aller. Y a pas de problème ?

Vickie brassait les assiettes dans le lave-vaisselle, un peu vexée ; elle avait toujours détesté les imprévus. Naturellement, elle donna son accord. Pourquoi lui refuser ce week-end à la campagne ? Sortir du giron parental et s'évader du train-train, les adolescents en raffolent. Ainsi, Étienne partirait samedi matin et reviendrait lundi.

D'excellente humeur, Manon prit place derrière la caisse. Étienne la questionna :

— Est-ce que tu iras, toi aussi, à Saint-Calixte ?

— Oui. J'adore notre chalet. Comme j'ai des examens à préparer, s'il fait beau et chaud, j'étudierai devant le lac.

Étienne apporta l'ordinateur dans la cuisine pour une séance de clavardage. Vickie passa au salon où Héroïse écoutait la fin d'une émission dramatique.

Elle avait les mains moites, elle hésitait. Et si la psychologue avait embelli la situation ? Et si elle avait trop simplifié ? Et si, et si... Malgré ce magma d'incertitude, elle devait interroger sa fille.

Les larmes affluèrent vite pendant le récit de la pitoyable histoire du faux cinquante dollars. Héroïse se rappelait vaguement en avoir été témoin. Elle fut consternée par l'importance du tourment qui habitait sa mère.

— Maman, ta peine me fend le cœur !

Vickie chercha la boîte de papiers mouchoirs.

— Tu sais pourtant comment était papa... Une fois rendu à la pâtisserie, il avait été farceur avec tout le monde.

— C'est vrai qu'il revenait vite de ses mouvements d'humeur.

— Ma petite moman, soit rassurée, papa ne t'en a jamais voulu. Tiens, je me rappelle à la pâtisserie, on nous avait montré le gâteau, absolument magnifique, et Madame Doucette était la cliente suivante. « Vous ne lésinez pas sur les moyens ! » s'était-elle exclamé. Il voulait te dire un gros merci en cette Fête des Mères. Et puis, nous sommes partis t'acheter la plus belle des cartes, tu sais comment il était...

Vickie, tête baissée, écoutait.

— Je me rappelle même que j'ai dû le retenir d'aller acheter deux douzaines d'huîtres. On a même parlé de les mâcher comme de la gomme balloune.

— Vous avez parlé des huîtres de Caraquet ?

— Ben oui ! Alors m'man, en revenant au dépanneur, il aurait été de bonne humeur ! Et il t'aurait prise dans ses bras et embrassée, c'est ça le scénario ! Ajoute quelques farces et de grands éclats de rire !

— Ouais, t'exagères pas un petit peu ?

Le téléphone sonna, interrompant la conversation. Étienne cria : « Héloïse, c'est Jessy de La Clique. » Vickie, restée seule, pesta contre cette « maudite » invention qui importune les gens. Il était neuf heures dix : Vickie et Manon fermèrent le dépanneur.

Pendant qu'elle ramassait les billets des différentes loteries à deux, trois ou quatre dollars, Étienne en choisit un.

— Regarde m'man, celui-là-là avec le joker, on va le gratter ensemble.

— ...

— Allez, on se lâche *lousse*. C'est amusant les gratteurs.

Il regardait Vickie en agitant le billet tel un drapeau. Pour un adolescent, un parent qui ne dit pas un non clair, dit un oui faible, mais un oui probable, facilement négociable.

— Je me sens chanceux. Écoute ça : si je gagne un bon montant, je paie mes cours de conduite, mes assurances et après j'achète une auto.

— Et si tu ne gagnes pas ?

— Je te donnerai un gros bec parce que tu m'auras fait plaisir.

Elle n'avait pas les nerfs pour lui résister. Elle sourit, son fils était si amusant, il tenait cela de son père.

— Allez, gratte, dit-elle, pressée d'en finir.

Évidemment, ce ne fut pas le pactole attendu quoique... Il découvrit trois cases où figuraient les mots « vingt dollars ».

— J'ai gagné vingt dollars. Je le savais, s'écria-t-il en la prenant par le cou et en embrassant ses belles joues rondes de moman.

— Holà, tu devais m'embrasser seulement au cas où tu ne gagnerais rien.

— C'est parce que je suis trop content ! Et je sais ce que je vais acheter. J'ai vu des bermudas de plage malade, style armée.

Vickie le poussa vers la porte mitoyenne qu'elle verrouilla.

— Mais, par contre, il va falloir y penser pour mes cours de conduite.

Elle se dit intérieurement: « Bon, un autre problème ! »

L'épuisement la gagna tout à coup ; puisqu'elle s'était levée aux aurores, la sagesse lui commandait d'aller au lit de ce pas.

— Bonne nuit, m'man dit Étienne distraitemment, car il

clavardait avec la délicieuse, la mirifique, voire la rocambolesque Kristelle.

— N'oublie pas de préparer ton sac de voyage. Si les Perreault viennent te chercher tôt, demain matin, tu dois être prêt.

— T'inquiète pas. Allez, bonne nuit.

Dès qu'elle éteignit sa lampe de chevet, les diabolins de l'anxiété vinrent danser dans sa tête. « Quelle journée ! Qu'est-ce que la psy m'avait demandé ? Ah oui, créer un nouveau scénario où François n'est plus fâché contre moi. Héloïse m'a relaté sa version des événements, probablement proche de la vérité. »

Les diabolins et pensées virevoltaient en elle :

— La vérité, la vérité, toute la vérité !

« Il voulait choisir, à la pharmacie, une carte de vœux pour moi. »

— Juste pour moi, juste pour moi.

« Si l'accident n'avait pas eu lieu, si Héloïse et son père avaient pu revenir à la maison, François m'aurait serrée dans ses bras parce que j'étais tellement piteuse. Oui, il m'aurait serrée dans ses bras, serrée dans ses bras, serrée dans ses bras... »

Chapitre 11

J'aime bien les observer dans la cuisine. Ce matin, Héroïse travaille avec sa grande amie. Depuis un moment, je les écoute et mon cœur de père est vraiment touché. Comme ma grande fille est mature !

— Lysanne, est-ce que tu as soif ? demanda Héroïse.

Pendant qu'Héroïse remplissait les verres, Lysanne, au clavier de l'ordinateur, tapait les dernières phrases du conte :
“ Le papillon bleu avait appris à réagir aux événements plutôt que de se laisser balloter par ceux-ci. Chaque mésaventure devenait l'occasion de déployer ses forces intérieures. ”
Ainsi...

Vickie passa en coup de vent, son panier de lessive sur la hanche :

— Alors, ça avance votre composition ?

— On a fini, m'man, il faut juste l'imprimer.

Vickie sortit étendre sa lessive.

« Salut les filles ! » fit une voix enfantine. C'était Zaza-rose-boucle qui s'agitait sur la tête d'Étienne :

— Qu'est-ce que vous avez inventé comme conte ?

Lorsque Vickie revint au dépanneur, un client d'une soixantaine d'années était installé sur une chaise bistro. Un café fumait devant lui, il mordait résolument dans un muffin.

— Bonjour Madame. Vous n'avez pas de tablier aujourd'hui ?

— Euh non, je les ai tous lavés ! répondit-elle, apercevant le vélo accoté sur le banc, elle reconnut son client membre de l'Âge Dort.

Clément avait refait du café « neuf » comme François le disait à la blague. Au moment de payer, il acheta un autre muffin : « Pour ce midi, je ne mange pas beaucoup vous savez. »

Après, ils eurent une vague de compassion.

— Les muffins à l'unité, achetés au dépanneur, ça revient très cher, tu te rends compte ! Pour trois dollars, j'en boulange une douzaine.

— Oui mais, nous, les hommes de cet âge-là, on ne sait pas cuisiner. Et puis, il y a le plaisir de manger en bonne compagnie ; il brise sa solitude.

— Arrête, ça me brise le cœur de penser aux gens seuls dans leur petit loyer, qui mangent des bînes en boîte ou des raviolis tout mous dans une sauce tomate pleine de colorant.

— Ne sois pas si dramatique !

— Clément, tu n'as jamais connu la solitude. C'est tellement...

Étienne apparut dans la porte mitoyenne.

— Il manque d'encre pour imprimer le travail des filles. Je vais chez Bureau Expert à bicyclette pour acheter une cartouche.

— Tu n'oublies pas que tu pars à Saint-Calixte ?

— Mais non. Je vais être revenu dans dix minutes au plus.

Peu après, Tommy entra. Vickie, embarrassée, aperçut la camionnette de ses parents ; pour elle, c'était une impolitesse de faire attendre les gens, particulièrement s'ils

viennent te chercher « à la porte ». Quand Étienne fut revenu, elle lui fit des remontrances d'une voix enragée ; ils se quittèrent sans petits becs, ni bye bye.

L'air était à couper au couteau. Clément s'avança :

— On mange une belle grosse orange ? demanda-t-il, le fruit à la main.

Vickie fit oui. Avec dextérité, Clément éplucha l'agrumes qui répandit des notes sucrées mêlées à une douce acidité. Il détacha les dix quartiers qu'il plaça dans une soucoupe.

— Merci Clément, ton orange va peut-être chasser ma colère.

— Ne sois pas si rigide, c'est normal de se tromper.

Cette remarque ne fut pas commentée ; la jeune Alysée entraînait, un billet de cinq dollars à la main. Elle se dirigea vers le présentoir des jouets saisonniers : craie de trottoir, bilboquet, corde à danser, pistolet à eau. Elle choisit, fit demi-tour. C'était l'archétype de la fillette d'une dizaine d'années avec sa frange et ses deux couettes. Cet enfant touchait Vickie. Alysée déposa sur le comptoir le billet et une corde à danser vert fluo.

— Oh ! Tu as reçu de l'argent en cadeau ! dit gentiment Vickie.

— Non, pas vraiment. J'ai demandé l'argent à ma mère, elle a refusé. Mais je lui ai expliqué que je voulais, moi aussi, une corde à danser comme mon amie Sandrine. Toutes les filles de ma classe en ont une !

Cette voix transportait des soupirs, de la lassitude.

— Excusez-moi Madame, est-ce qu'il me restera assez d'argent pour acheter un Fudge ?

— Certainement. Il te reviendra même des sous.

Alysée retourna au congélateur, Vickie fit un calcul bidon sur sa caisse, décolla discrètement le prix sur le jouet, lança un chiffre :

— Quatre dollars cinquante deux.

Elle remit la monnaie à Alysée déjà occupée à déballer son Fudge.

— Ton cœur de mère aimante a parlé, murmura Clément plus tard.

Au milieu de l'après-midi, le spleen l'affecta : elle se retrouva seule. Héloïse et Lysanne venaient de la quitter pour le party de La Clique, Clément était parti. Même Jean-Yves avait téléphoné pour avertir qu'il ne viendrait pas pour le rituel du samedi.

Pour épouser la situation, le ciel s'était obscurci de nuages sombres et un vent frais balayait la rue Richard. Vickie se hâta vers sa cour arrière pour décrocher sa lessive. Ce long week-end commençait mal pour ceux qui étaient « montés » au chalet ; Lanaudière était le paradis de ce genre de villégiature.

Après, en feuilletant le cahier « Voyage » du journal, une question surgit : où donc allait Jean-Yves ? Célibataire, il y avait une part de mystère chez lui. François pensait à une maîtresse. Espiègle, il exagérait, allant jusqu'à parler d'une femme mariée, fortunée peut-être, mais exigeant que leur liaison reste cachée. À moins qu'il ne préfère les...

Ti-Jean entra, le vent agita fortement la clochette de la porte. Il ramassa deux boissons gazeuses et ajouta ses trois péchés quotidiens.

— Ça s'annonce pas trop beau pour la fin de semaine.

— Ouais, le ciel s'est couvert vraiment vite et...

La phrase fut ensevelie sous les exclamations de trois policiers : Denis Lambert, la recrue Mylène et Jean-Pierre. Ils se dirigèrent vers les pains tranchés. Ti-Jean pointa le logement attendant :

— Les enfants sont partis. Vous restez seule aujourd'hui. Vous devez vous ennuyer de Monsieur François quelquefois.

— Quelquefois ? À tous les jours, je m'ennuie de mon François.

Les agents étaient prêts à payer ; pain hot-dog, saucisse et moutarde. Denis voulut ajouter son grain de sel :

— S'ennuyer et se morfondre, ça ne sert à rien. Là, ça fait assez longtemps ; oublie-le et refais ta vie.

Vickie, médusée, se tut en les regardant quitter. Ti-Jean faisait semblant de scruter le babillard. Aussitôt seuls, il explosa :

— Maudit grand escogriffe à Lambert. Non mais ! De quoi il se mêle, lui, le « courailleur » de jupons.

Elle se fit cette réflexion : « On n'oublie pas ceux qui sont décédés, on fait juste accepter leur départ définitif. Accepter, c'est ça le deuil. »

La porte s'ouvrit, les bourrasques firent entrer des papiers sales ; et alors, directement de la zone urbaine et contestataire, le couple « simili gothique » fit son entrée. Le gars avait réussi l'invraisemblable : son crâne était hérissé de longs pics de cheveux, comme la couronne de la Statue de la Liberté, mais dans l'autre sens. Pendant que la fille déposait ses bouteilles vides à l'envers dans la boîte prévue à cet effet, le garçon étudiait les conserves de Paris Pâté. C'était louche, Vickie l'avait à l'œil.

— Nico, combien on ramène de bière ?

— Prends-en deux.

Ils repartirent sans oublier le chien cette fois-ci.

Vincent regarda sa montre, nerveux ; il marchait vers le dépanneur. Il détestait ce vent sauvage qui jouait avec sa casquette. Il ralentit le pas : « Qu'est-ce que je vais acheter qui aura l'air normal ? Pas une caisse de bière, je suis à pied quand même ! Des croustilles, ça fait malbouffe, des revues, on les vend à la librairie. Ah, j'ai trouvé : du lait, c'est classique ! » Il tâta la poche intérieure de son veston, rassuré de sentir le contour du prétexte qui l'amenait.

Vickie, absorbée, écoutait les actualités à la radio ; elle sursauta quand Vincent la salua. Il alla quérir son litre de lait.

Il paya, puis se dirigea vers la cafetière :

— Sais-tu, je vais prendre le temps de m'arrêter un peu, j'aimerais essayer ton excellent café. Et puis, je t'ai apporté quelque chose...

Il prépara sa tasse, s'assit.

— Tu m'as apporté quelque chose ? Ça m'intrigue.

— J'aimerais partager ma découverte de la semaine, dit-il en lui tendant un bouquin sur lequel figurait une vieille femme en noir. Elle lut :

— Le Soleil des Scorta, le gagnant du Goncourt. Alors, qu'est-ce que ça raconte ?

— Cela se passe en Italie, au sud, où le soleil est omniprésent. C'est l'histoire des Scorta, deux frères et une sœur ainsi que Raphaël, leur grand ami. C'est toute leur vie que l'on voit défiler, ils arrivent à sortir de la misère, ils font du commerce. Ça parle d'honneur, de détermination et surtout de la famille.

Il avait su d'avance qu'il allait intéresser Vickie. Tactique de séduction ? Conquérir une femme en alimentant ses intérêts, c'est toujours efficace. Elle lisait la quatrième de couverture. Vincent en profita pour l'observer, elle balançait sa jambe droite croisée sur l'autre, tortillait une de ses boucles sur son index. Il la trouvait tellement féminine, soignée, attirante. Elle leva les yeux :

— Alors, tu me le prêtes ?

Elle tournait les pages, des feuillets étaient placés vers la fin.

— C'est mes notes de lecture.

Vincent ne voulait plus prendre congé. Dehors, la pluie débutait. Après une dernière gorgée de café, il s'informa

des enfants. Il apprit qu'ils avaient quitté, tous les deux, pour tout le week-end et que Vickie avait mangé toute seule ce soir. Elle ajouta qu'elle détestait cela.

C'était le bon moment, il fallait oser :

— Est-ce que tu prends toujours congé le dimanche ?

Elle répondit affirmativement et allait expliquer que demain...

— Demain, on pourrait manger ensemble, le midi ? tenta-t-il avec conviction.

Elle le surprit :

— Pourquoi pas ! Brisons nos solitudes. Mais toi Vincent, qu'est-ce que tu fais habituellement le dimanche ?

— Le matin, je vais m'entraîner au gym.

Il fut très bavard sur le sujet de l'amélioration cardiovasculaire. Il nota enfin le numéro de téléphone du Winnebago. Une drôle d'odeur fit déplacer Vickie vers l'arrière :

— Ah non ! Y a une bière qui s'est renversée dans le bac ! C'est dégueulasse, ça sent le vomi ! Et puis, tout va être collant et mouillé.

— Apporte-moi la « *moppe* », fit Vincent qui se sentait aussi déterminé qu'un Villeneuve au départ d'une course automobile.

Un quart d'heure après, la pluie avait diminué. Les flaques d'eau chantaient la joie à Vincent qui murmura : « Yessss ! »

En soirée, la pluie intermittente chantait la monotonie à Vickie. Elle téléphona chez Marie-France, mais sa ligne était occupée. Renée ? Occupée. « Maudit téléphone ! » La ribambelle d'étoiles semblait la narguer en dansant autour d'elle. Elle s'en approcha : « Ça commence à faire vieillot cette frise. » L'horloge coucou brisait le silence, marquant chacune des heures... « Drôle de samedi soir plate ! Oui, en été c'est plus tranquille, mais là... aucun client ! »

Chez lui, Vincent ferma le téléviseur. « Le samedi soir, c'est plate en maudit ! » Farfouillant dans ses disques compacts, il choisit une compilation. Comme il allait installer ses écouteurs, il sentit un bout de papier dans sa poche de chemise. « Ah oui ! »

Ni un ni deux, il composa le numéro de téléphone : « Bonjour, vous êtes bien chez Claudine et Benoit Martin. Nous sommes absents pour le moment. Laissez-nous un court message et votre numéro de téléphone. »

Vincent, déçu, s'exécuta.

Vickie éteignit toutes les lumières et monta à sa chambre, Le soleil des Scorta à la main. En le feuilletant, elle s'attarda aux notes de Vincent. Au bas d'une page, une annotation l'attira :

La vie est énigme. Beaucoup de questions restent sans réponses. Il faut accepter de laisser porter en soi ces questions irrésolues. Tout change constamment. La vie est énigme, comme un jeu de cache-cache.

Elle les relut. D'où Vincent sortait-il cela ? Elle avait vu le mot énigme comme une question à élucider. Pour lui, c'était le contraire : la vie est énigme, ne fouille pas plus loin. Et accepte qu'il y ait beaucoup d'incertitudes ou d'interrogations.

Elle avait vraiment hâte d'aller luncher avec le sage Vincent, celui entraperçu à travers ses écrits.

Chapitre 12

— Tu as aimé ton entrée, Vickie ? demanda Vincent d'une voix veloutée.

Depuis leur arrivée au restaurant, elle avait remarqué la grande affabilité de Vincent. En acceptant son invitation, elle s'attendait à une bonne camaraderie, semblable à celle qu'elle partageait avec Clément ou Jean-Yves. Autre chose s'installait entre eux. C'était flagrant, il « mettait toute la gomme » pour lui être agréable. Grands Dieux ! Elle avait perdu l'habitude de tant d'attention.

Vincent, tout de noir vêtu, était vraiment chic. Son large sourire faisait plisser les mini pattes d'oie qui encadraient ses superbes yeux bleus. Elle sortit les feuillets de notes de Vincent, laissés dans le bouquin prêté. Elle voulut savoir s'il en était l'auteur.

— Oui c'est moi.

— Et ça t'est venu comment ?

— Ça me vient comme un flash. Quand je lis, il m'arrive des réflexions pour compléter les propos du livre. C'est très spontané.

Près d'eux, quatre clients quittaient en saluant bruyamment à la ronde. Vincent attendit qu'un certain silence revienne. Il relut ses notes :

— Je sais comment cette réflexion-ci s'est imposée à

moi. Tu connais mon histoire avec Hélène, mon ex, elle m'a réellement « crissé » là. Depuis, je me torture les méninges : pourquoi, pourquoi ? Ce commentaire, c'est pour me calmer, pour me rappeler qu'il n'y a pas de réponse à chaque question. Pour accepter.

Les pensées de Vickie voyageaient à cent kilomètres à l'heure.

— Quand tu écris que la vie est énigme, c'est tellement vrai. Tes cinq phrases, c'est comme du lâcher prise.

— Mais c'est difficile, rétorqua Vincent.

Elle parla longtemps, entre le plat principal, le dessert et le café. La serveuse se fit discrète. Elle raconta son rêve de foire agricole avec manèges, danseurs de claquettes, cow-girl et le mot final « énigme ». Elle voyait une intrigante coïncidence entourant ce même mot.

Vincent s'intéressa particulièrement à l'interprétation des rêves qu'elle semblait bien maîtriser. Il s'étonna du fourmillement d'images à la fois drôles et pertinentes ; cette scène finale où elle dansait, vêtue de lingerie fine, faisait sourire tout en montrant une Vickie féminine et capable de se mettre en avant.

Quatorze heures. Il restait peu de clients dans le restaurant.

Maintenant, une dernière carte à sortir de sa manche. Vincent lui présenta le dépliant du Festival international de Lanaudière, le rendez-vous des amateurs de musique classique. « Cette année encore, lisait-on, la programmation va enchanter ceux qui se rendront à l'Amphithéâtre. »

— Crois-tu que nous pourrions assister à un concert ensemble ?

Elle regarda le dépliant, puis Vincent, puis le dépliant. Il reformula sa question :

— Est-ce que tu aimes ça, je veux dire, ce genre de sortie ?

— Oui. C'est juste que... avec François, tu sais bien que...

Elle se tut, l'œil humide, chassa quelque chose devant elle avec sa main. Vincent comprit que les souvenirs avaient afflué en elle. Il s'approcha et parla doucement :

— Je te laisse le dépliant, peut-être trouveras-tu un concert qui va te plaire. Le concert de ton choix, le jour qui te conviendra. Et c'est toi qui m'en reparleras si tu désires que je t'accompagne.

Ils marchèrent jusqu'à la Place Bourget où le marché extérieur s'animait sous le soleil tant attendu. Vickie examinait les paniers de fleurs suspendus. Vincent s'extasiait devant une variété d'impatientes fuchsias qui prenaient la forme de mini roses aux multiples pétales. Les grappes de fleurs étaient juste assez longues pour faire joli. Mais Vickie connaissait la fragilité des impatientes face au soleil persistant ; pour le devant du dépanneur, il fallait des fleurs résistantes comme les pétunias. Son choix était fait.

Ils placèrent leurs jardinières dans le coffre arrière de l'auto de Vincent ; ils désiraient marcher encore un peu. En passant devant la pharmacie, elle lui demanda s'il n'avait pas d'objection à ce qu'elle y entre.

— Mais non. J'entre aussi. J'aime magasiner... en bonne compagnie !

Elle repéra shampoing et talc puis s'arrêta devant le présentoir des vernis à ongles :

— J'aimerais essayer une nouvelle teinte, c'est mon petit grain de folie, disons dans l'orangé.

Elle hésita longtemps, Vincent ne manifesta aucune impatience, elle en fut étonnée.

— Tu sais, j'avais trois sœurs autour de moi lorsque j'étais jeune. Alors, je me suis habitué à l'univers des femmes ; mais remarque bien, habitué tout en restant fasciné.

Une demi-heure plus tard, ils étaient assis dans la cour arrière chez Vickie afin de profiter de l'agréable douceur de l'air. Vincent, attentif, remarqua aussitôt qu'un merle d'Amérique voltigeait vers le nid dissimulé dans la boîte à fleurs. Il dit :

— C'est un mâle. Il fait le guet et nourrit la femelle pendant la couvaison.

— Tu es sérieux ?

Elle n'avait jamais remarqué la présence de deux merles affairés à ce nid. Elle s'interrogea sur la durée de la couvaison.

Vincent promit de se renseigner en cherchant sur Internet.

Dans la cour voisine, Madame Doucette bêchait son jardin, Vickie s'approcha pour la saluer :

— Avez-vous besoin de vieux bas de nylon pour vos plants de tomates ?

Cette question à sa voisine montrait à Vincent une Vickie empathique ; il se dit qu'il appréciait tout d'elle. C'était un bijou précieux, rare, qu'il fallait choyer. Il la trouvait extraordinaire, surtout comparée à son ex...

Il repensa au Winnebago : comme il aimerait effectuer un voyage en compagnie de Vickie. Il se rembrunit ; il n'avait pas encore rejoint les Martin. Ce matin, il était encore tombé sur leur répondeur. « Peut-être, à mon retour, m'auront-ils laissé un message sur le mien ? »

Elle revint. Vincent observait, avec amusement, le balancement des vêtements sur la corde. Il dit, joyeux :

— J'ai toujours aimé voir le jeu du vent dans une cor-dée de linge. Et puis, c'est tellement naturel et écologique. Hélène trouvait que c'était long à épingler, elle maugréait. De toute façon, elle « chialait » sur une foule d'affaires.

— Moi, François acceptait de le faire si j'étais occupée.

Elle se tut, tourna vivement sa tête vers lui :

— Excuse-moi si je parle souvent de lui, mais vois-tu, je l'ai tellement aimé. C'était l'amour avec un grand A. Avec lui, j'ai connu le meilleur.

Vincent posa son regard sur les rails du chemin de fer qui formaient le « fond d'écran » de leur paysage. Il réfléchissait pendant qu'elle mordillait le coin droit de sa lèvre inférieure. Sur le poteau de la corde à linge, le merle turlutait allègrement, son chant reconnaissable entre tous.

— Toi, tu as connu le meilleur avec lui. Moi, j'ai connu quasiment le pire avec elle. Mais, je veux te dire ceci : ne t'excuse pas de parler de François. Parce que pour moi aussi Hélène reste présente. C'est notre passé. Il est là, on ne peut pas l'oublier.

La montre de Vincent indiquait 16 h, il se leva et s'excusa. Il devait aller à la quincaillerie, avec une de ses sœurs divorcée pour lui choisir un taille-bordure, et cela avant la fermeture. Soudain, le merle se posa sur la table patio et poussa un genre de cri d'alarme. Lorsqu'ils se retournèrent, il s'envola vers les branches d'un érable.

En quittant, Vincent s'attarda devant plusieurs pots à fleurs vides entassés à côté du cabanon.

— Est-ce que tu fleuris ta cour d'habitude ?

— Bah, les fleurs... depuis deux ans... je n'étais pas tellement motivée. Franchement, c'est une « job plate » à entreprendre toute seule.

Devait-il interpréter ces paroles comme une ouverture, un sous-entendu pour l'inviter à se joindre à elle pour l'aider ? Fallait-il saisir la perche tendue et lancer : « Veux-tu que je revienne m'en occuper avec toi ? »

Ah ça... la vie est énigme.

Deuxième partie

*Pas de couleur dans ma nuit
J'ai froid, j'ai peur
On cherche les mots pour guérir
Les nœuds du cœur*

Les bleus du cœur, Laurence Jalbert

Chapitre 13

— Misère ! Qu'est-ce qui se passe ?

Héloïse entrouvrit les paupières. Son réveille-matin indiquait trois heures douze. Elle entendit, en provenance de l'extérieur, la discussion tapageuse qui l'avait réveillée. En pleine nuit, quelqu'un réglait ses problèmes en vociférant au téléphone public, se fichant de ceux qui dormaient. Tant que durerait la discussion, pratiquement sous sa fenêtre, impossible de se rendormir. Un volcan de rage sortait de cet homme ; sur un débit rapide, il mélangeait explications, grossièretés et menaces. À tout moment, retentissait un « Tabarnaque, Robert ! » À la fin, Héloïse était complètement éveillée.

Inutile de virailier jusqu'à rendre les draps moites. Elle s'assit sur le rebord de son lit et lorgna le calendrier au mur. Elle devrait arracher deux pages : mai était loin derrière, juin terminé et juillet tout jeune.

Plusieurs événements étaient survenus au Dépanneur Jolicœur. Depuis la fin des classes, son frère était assistant-moniteur. Ici, Héloïse et Vickie travaillaient ensemble. La gravité de la maladie de Roséline avait précipité les choses. Clément la conduisait chaque matin à Trois-Rivières, pour y recevoir de la chimiothérapie.

Héloïse aimait aider au dépanneur. Toutefois, elle fut

vite attristée par la maigreur des recettes. Vickie prétendait que « l'été, c'est moins achalandé, car les activités sont réduites au Palais de Justice ». Héloïse restait sceptique ; le point tournant de cette débandade avait été l'ouverture d'un nouveau dépanneur, dans la rue Beaudry. Le concurrent offrait le plein d'essence, sous une bannière pouvant concéder des prix compétitifs sur la marchandise.

Héloïse alluma une lampe et s'attendrit devant une photographie encadrée, placée là depuis peu : elle y souriait au bras de Francis, son tout premier amoureux. Elle prit le cadre et le porta à son cœur. Elle attrapa un bouquin et pensa : « Il y a aussi un nouvel élément ici, c'est Vincent... ».

Dans l'autre chambre, Vickie se berçait. Plus tourmentée, elle soupesait les changements survenus depuis deux mois. Le plus flagrant, c'était que les affaires périclitaient. Fallait-il rénover, agrandir ? Ces derniers temps, elle avait aimé, au contraire, passer moins d'heures ici. Elle avait goûté aux joies du temps libre sous les chaudes soirées d'été.

Le jeune agent immobilier travaillait fort à lui chercher d'éventuels acheteurs. Vickie gardait secrètes ces démarches. Qu'allait-elle décider ? La chaise berçante craquait faiblement à chaque va-et-vient, réponse monotone et stérile à ses interrogations.

Vickie bailla, il était presque quatre heures, elle se recoucha et eut une pensée réjouissante : « Tout de même, j'ai un super dimanche en perspective, avec de la belle visite... »

Au matin, les inquiétudes s'étaient dissoutes dans les ténèbres de la nuit. Vickie lisait son journal. De l'autre côté, Véronique était au poste.

— Avez-vous besoin d'un sac ? Non. Alors merci et bonne journée Monsieur Bilodeau !

Puis, un appel téléphonique :

— Non monsieur, nous n'avons pas de films à louer.

L'interlocuteur semblait insister. Véronique répondait « oui, en effet, certainement ». Vickie aurait parié qu'elle jouait avec les montures de ses lunettes.

— C'est entendu, nous allons y penser !

La visite de Marie-France n'était pas attendue avant onze heures trente ; elle serait accompagnée de Nelson, son nouveau compagnon. Avec Vincent, ils se rendraient à l'Amphithéâtre pour le concert et s'offriraient un pique-nique sur les lieux mêmes. Le dimanche, la programmation du Festival de musique était plus accessible, de facture populaire, et Vickie était ainsi assurée de plaire à tous. C'était elle qui avait arrangé cette sortie à quatre, ne souhaitant pas s'y rendre avec Vincent uniquement. Pas encore...

Le téléphone avait beaucoup sonné, c'était inévitablement pour Héloïse qui organisait une sortie en « gang » à la plage de Rawdon. Elle préparait des sandwiches, le récepteur sur l'épaule, la béquille d'une main, discutant tout en ouvrant bien grande la porte du frigo.

Dans un bref instant de silence, Vickie entendit des piailllements provenant de la fenêtre. Depuis le début juillet, la vieille jardinière avait accueilli une deuxième couvée. Les oisillons criaillaient en réclamant incessamment leur pitance. Héloïse avait pris une photo remarquable où les trois becs ouverts devenaient des losanges tout jaunes.

— Maman, il n'y a pas de problème si j'apporte une bouteille de... (elle fit une pause et un clin d'œil malicieux) vin de dépanneur ?

Vickie, elle, ne devait rien préparer ; Vincent l'avait strictement interdit. Il s'occuperait de tout : les vins, pains, fromages et desserts. Il connaissait un commerce au centre-ville, la Boulangerie Saint-Viateur. En plus de l'épicerie fine, Vincent y trouverait le sympathique personnel féminin aux

sourires aussi craquants que leurs baguettes fraîchement sorties du four.

Chez lui, Vincent passa en revue sa liste d'épicerie. Avant de quitter, il retéléphona chez les Martin. C'était le quatrième épisode de la saga « Achat du Winnebago ». La troisième fois, Claudine avait répondu : « Je m'excuse, c'est mon mari qui s'en occupe. Moi, je ne sais rien : même pas le prix, ni le kilométrage. Là, il est parti à la pêche pour trois jours, je prends votre numéro et il vous appelle dès son retour. »

Vincent n'avait pas eu de retour d'appel. Pour se donner de la détermination, il se fit énergique et composa diligemment leur numéro.

— Mon Winnebago ? Je l'ai vendu avant-hier !

— J'avais laissé un message à votre femme, dit Vincent, désappointé.

Monsieur Martin écoutait poliment. Il lui demanda qui il était, où il travaillait. En bon vieux Joliettain, il connaissait la Librairie Jolicœur.

— Écoutez Vincent, je pense à quelque chose. J'ai un ami qui voudrait changer le sien pour un plus gros. Je vais lui en parler et je vous rappelle.

— Ne vous dérangez pas. Je pourrais lui téléphoner moi-même, suggéra Vincent, craignant d'être encore « oublié ».

— Non, c'est impossible, il a un numéro confidentiel. Soyez sans crainte, je vous en donne des nouvelles dans quelques jours.

Vincent raccrocha, un peu abattu. Mais sa voix intérieure lui asséna : « Aïe ! Tu rêves d'un Winnebago ? Ben, va jusqu'au bout des démarches. Il va te rappeler, fais-lui donc confiance ! »

Rue Richard, Vickie bavardait avec Étienne au télé-

phone. Il était très emballé par son expérience au camp. L'enthousiasme de sa voix, qui recelait par moments des inflexions semblables à celle de François, la fit soupirer ; elle s'ennuyait de son fils.

— Quand j'aurai une journée de congé, je vais passer à la maison ; peut-être qu'en me voyant tu vas rester surprise...

— Surprise, tu veux dire quoi ?

— Ben, surprise comme étonnée, ébahie, stupéfaite, dit Étienne, amusé.

— Tu veux dire bouche bée, si je comprends bien ?

— C'est rien de grave, t'inquiète pas. Et je n'en dis pas plus. Je te laisse, on me fait des signes.

Vickie raccrocha, chercha son arrosoir, l'emplit, sortit devant le dépanneur pour arroser ses jardinières suspendues. Elle retira d'abord tous les pétunias flétris. « Superbe ! » pensa-t-elle en faisant tourner le pot qui débordait d'une floraison rose bonbon. Héloïse quittait pour Rawdon. Vitre baissée, elle salua Vickie :

— Salut *mom* ! Bonne journée, bon concert cet après-midi. Je t'aime !

Cette enfant lançait des « Je t'aime » sans difficulté, c'était tout naturel pour elle et si doux au cœur de sa maman.

Vers midi trente, quatre chaises pliantes étaient alignées : Nelson et Marie-France, Vickie et Vincent prenaient place sur le parterre gazonné de l'amphithéâtre. Ils étaient installés en biais de la scène, à l'ombre de grands érables. Chacun s'exclamait sur la beauté des lieux. Le temps magnifique ajoutait à l'enchantement.

Nelson ouvrait la bouteille de rosé, Vincent s'affairait à trancher les baguettes. Le responsable du gueuleton ressentait une certaine fébrilité, soucieux de faire bonne im-

pression. Ils firent « tchin-tchin » à l'amitié. Vickie discutait avec Marie-France en examinant le programme musical. Le groupe Quartango allait officier sur la grande scène, ses quatre musiciens promettaient un « Bach en tango totalement enlevant. »

Quand la musique envahit le vaste espace, Vincent, plus visuel qu'auditif, ne réussit pas à se concentrer sur le spectacle... Il respirait le parfum de Vickie, à sa gauche, encore chamboulé. Il lui tardait de l'enlacer, l'embrasser en amoureux et partager avec elle TOUS les plaisirs. Et quel merveilleux mois de juin il avait connu !

Il retrouvait le goût de vivre. Tout devenait formidable en sa compagnie. Il se rappela leur balade à bicyclette dans un rang à Saint-Barthélemy : la splendeur du tracé qui suivait le fleuve, le moment passé assis au quai du Nid d'Aigle. Qu'il aimait la voir souriante ! Il souhaitait qu'elle oubliât, un moment, son chagrin d'endeuillée.

Le vent jouait dans ses cheveux, elle était adorable. Vincent se souvint de son rire prolongé lorsqu'il avait déchiré son bermuda à l'entrejambe en voulant enfourcher rapidement son vélo.

« Ah ! Il y a aussi les quenouilles ! » Il se revit, toujours à vélo, parcourant le chemin à rebours. Vickie devant et le galbe affolant de ses jambes... Dans ces rangs campagnards, les fossés foisonnaient de quenouilles et elle s'était arrêtée pour en cueillir une.

— Quand j'étais jeune, raconta-t-elle en caressant le velours brun des têtes, je croyais que c'était des saucisses à hot-dog ! C'est fou, hein ?

Ils avaient encore ri de bon cœur. Puis, Vincent avait lancé :

— Typha à longues feuilles !

— ...

— C'est le nom scientifique de la quenouille.

Ce coup-là, elle avait été impressionnée. Sans contredit, il devait se surpasser pour la conquérir. « Ai-je marqué d'autres points ? Certainement ! Quand j'ai reconduit Étienne à Rawdon avec son énorme ballot de campeur, la fois où j'ai « moppé » le dégât de bière. Et puis, je lui ai appris à payer ses comptes sur Internet. »

Il ouvrit les yeux, car Vickie lui chuchotait :

— Veux-tu une dernière tartine au pâté de campagne ?

— Non merci. Est-ce qu'il reste du rosé ?

— Affirmatif !

— Alors verse le bon vin, ma belle, verse le bon vin.

Nelson et Marie-France se tenait la main en écoutant le concert. Vincent pensa au premier succès des Beatles *I wanna hold your hand*, chantant dans sa tête ce tout premier geste d'affirmation d'un couple.

À l'entracte, Vincent s'étant absenté, Marie-France se pencha vers Vickie :

— Il est gentil ton Vincent, il a une « belle façon », comme on dit. Je suis extrêmement contente pour toi.

Elle plaça sa main droite devant sa bouche pour une confidence :

— Chanceuse, je le trouve « cute à mort ». As-tu remarqué ses beaux yeux bleus ? Et puis, il est amoureux fou de toi, c'est tellement évident !

Vickie ne broncha pas, c'était là une vérité qu'elle n'osait s'avouer à haute voix. Marie-France enchaîna sur ses propres amours. Elle se disait ravie d'avoir pu ouvrir son cœur à nouveau. Lancée sur la question, elle philosophait sur le moment présent – sans bannir son passé naturellement – et sur le fait que vivre à deux était extrêmement (son mot fétiche) enrichissant. D'ailleurs, sa propre sœur avait connu plusieurs grands amours et...

Vincent de retour, il entendit la fin du laïus. Il bénit cette Marie-France qui osait aborder ce sujet délicat du « refaire sa vie » après un deuil. Et comme le hasard est parfois ratoureux, il survint, devant eux, l'exemple parfait qui fut accueilli par des exclamations joyeuses.

— Solange !

— Marie-France et Vickie !

Solange, avec en retrait un grand homme tout sourire, embrassa les deux femmes qui firent alors les présentations. Seul Nelson fut désigné comme « mon copain ». Solange se tourna vers son compagnon :

— Je les ai connues à Deuils-Amis ! Allez approche. Marie-France, Vickie, je vous présente Justin, mon nouvel époux depuis deux semaines !

Explosion de surprise et paroles prévisibles : « Félicitations ! Tous nos vœux de bonheur ! Hein, toi Solange ! Qui aurait dit ? »

Toutefois, la deuxième partie du concert fut annoncée, mettant un terme aux effusions. Solange baissa le ton, prête à regagner sa place plus loin :

— Je pense souvent à Agathe. Comme elle avait raison, et j'en suis la preuve : la plupart des gens refont leur vie !

La dernière partie du programme étonna, le Quartango était encore plus endiablé, ce qui plut davantage à Vincent. Le soleil du début juillet resta fidèle à sa réputation, rougissant les nez malgré l'ombrage des grands feuillus. Nelson et Marie-France déclinèrent l'invitation à prolonger leur séjour à Joliette. Ils avaient prévu manger sur une terrasse à Repentigny.

Ils partirent main dans la main, Vincent tenta de passer un message :

— Ils sont beaux à voir, des vrais tourtereaux !

Vickie opina de la tête en grignotant des raisins rouges.

Nul ne pouvait deviner les pensées qui l'habitaient, car la confusion régnait en elle. Solange s'était remariée : précipitation ou normalité ?

Au retour, Vincent s'arrêta à la librairie pour une quelconque vérification ; Vickie bavarda avec Jean-Yves. Finalement, Vincent les invita à manger chez lui un « spaghetti entre amis ». Ils se dirigèrent vers la rue Saint-Louis où Vincent habitait, à proximité de la maison familiale des Jolicœur que grand-maman habitait seule désormais ; en fait, cinq maisons seulement les séparaient. Toutefois, Vincent n'avait pas grandi avec les trois frères Jolicœur.

La demeure de Vincent frappait par la dominance de l'érable verni dont la blondeur donnait un aspect clair à toutes les pièces. Vincent adorait la menuiserie ; il avait transformé son garage en « *shop* à bois ». Sa cuisine révélait sa passion culinaire : plants d'herbes sur le comptoir et casseroles en cuivre au plafond.

Jean-Yves et Vickie prirent place à la table pendant que Vincent décapsulait les bières. Jean-Yves feuilletait l'hebdo local. Vickie téléphona à Véronique qui l'étonna : « Quatre clients en tout depuis midi ». Vickie lui proposa :

— Est-ce que tu veux fermer à huit heures ?

— C'est comme tu veux, répondit Véronique avec douceur, pour cacher toutes inquiétudes pouvant transparaître dans sa voix.

— Quand tu quitteras, écris une note à Héloïse si elle n'est pas revenue. Qu'elle me téléphone en arrivant au 757-5777.

Elle raccrocha, Vincent servait les bières.

— Hé Vincent ! *Lucky seven*, ça te dit quelque chose ? lança Jean-Yves.

— Il y a toujours eut beaucoup de sept dans ma vie. Pour les dates importantes ou mes cartes d'identité. *Lucky* ? Faudrait voir...

Jean-Yves retourna à son journal :

— Avez-vous lu cet article de Louis Pellerin ? Écoutez le début: « Les jours des petits dépanneurs seraient comptés. La majorité d'entre eux doivent affronter une concurrence très vive de la part des chaînes d'alimentation. »

Le journaliste avait bien saisi l'autre problématique, mettant en évidence la baisse marquée des profits provenant de la vente de la bière et des cigarettes, les plus importantes sources de revenus. Sur le marché noir de la contrebande, on achetait la cartouche à cinquante pour cent du prix du marché légal. Certains propriétaires broyaient du noir : « Si rien n'est fait du côté des gouvernements, on va fermer. » Un autre commerçant avait trouvé une solution : il offrait un service de livraison. « Et ça marche très fort ! » affirmait-il.

— Un service de livraison, s'étonna Vickie d'un air accablé.

— Avoir un commerce, c'est dur, dit Jean-Yves. Moi-même, ces temps-ci, on dirait que je tourne en rond.

— Pourtant, la rentrée d'août est une belle période, affirma Vincent. On rencontre la clientèle scolaire et il y a beaucoup de nouveautés dans le domaine des livres.

— En fait, ce n'est pas ma librairie le problème, c'est moi. J'aurais besoin de changer d'air. Tout simplement « tirer la plogue » !

— Tirer la plogue... répéta Vickie, pensive.

Chacun exprima alors sa façon d'entrevoir l'existence pendant que Vincent préparait les pâtes. Vickie leur parla de « Tout sauf la banalité » :

— Avoir une vie plate, ce n'est pas se rendre justice à soi-même.

— Sans oublier ceci : travailler ne suffit pas pour s'accomplir, compléta Vincent. Il faut des loisirs enrichissants,

comme la menuiserie, la lecture ou l'amour des voyages, même les plus petits. Par exemple, j'ai beaucoup apprécié mon après-midi à l'Amphithéâtre. J'étais déconnecté, pas dans mon quotidien, comme en escapade. De plus, la musique, ça apaise et... (il pointa Vickie) j'étais en bonne compagnie !

Elle sourit. Jean-Yves leva son verre :

— Bien parlé ! Si je résume : il faut savoir enrichir sa vie avec ses passions.

Vincent servit les spaghettis. Sa sauce à la viande laissait échapper les arômes de l'origan mêlés à celui des tomates, de l'ail et des poivrons. Jean-Yves feuilletait les petites annonces. Il lâcha ensuite, sans réfléchir :

— Moi, ce qui me démoralise peut-être, c'est de vivre seul ! Pensez-y : toutes les activités sont plus intéressantes quand on est deux.

Malaise. Un boulet de canon fumant au milieu de la cuisine. Vincent se retenait de crier « D'accord avec toi ! ». Jean-Yves allait fermer le journal lorsqu'une photographie attira son attention : c'était un chalet à louer au lac Cloutier. Insensible au malaise qui persistait, il poursuivait sa réflexion sur la solitude et dit :

— Regardez, un chalet à louer. Voilà un bon moyen de tirer la plogue ! Mais, pensez-vous que je vais louer ceci pour m'y retrouver tout seul ?

— N'empêche, dit Vincent, ce serait un bon moyen de changer d'air pendant les beaux jours d'été.

Vincent examina l'annonce et remarqua un petit quai. Il s'enthousiasma :

— Les jours de congé, hop ! tu monterais au chalet, tu aurais un canot.

Vickie trouvait amusante cette façon qu'avait Vincent de s'enflammer facilement ; ça devenait contagieux. Elle dit :

— Louer un chalet pour un été, c'est un rêve que j'aimerais réaliser un jour.

— Ben alors ! s'exclama Vincent, on pourrait le louer à trois ! Comme ça, Jean-Yves ne sera pas seul et Vickie et moi pourrions aussi en profiter.

— L'été est un peu avancé, non ? risqua Jean-Yves.

— Ça ne fait rien : on le loue jusqu'à la fin septembre !

Les trois comparses terminèrent leur assiette. Ensuite, Vincent téléphona au propriétaire du chalet pour s'informer du prix. Ni un ni deux, Vincent avait pris rendez-vous pour visiter les lieux le lendemain vers sept heures. « Y'a pas de problème pour vous ? » demanda-t-il quasiment pour la forme.

Jean-Yves les quitta.

Plus tard, Vickie respirait le parfum du bois fraîchement coupé dans l'atelier de menuiserie. Elle prit place sur un tabouret et regarda sa montre. Sa fille n'avait pas encore téléphoné ; la gang avait probablement décidé de manger une bouchée à Rawdon.

Elle se dirigea vers une étagère remplie des réalisations de Vincent. C'étaient des meubles miniatures. Elle examina une chaise haute en érable avec sa tablette qui basculait sur deux charnières.

— C'est pour une boutique au centre-ville, celle où l'on fabrique des poupées, dit-il en s'approchant d'elle. Si proche qu'il apercevait, à travers sa blouse légère, la dentelle de son soutien-gorge, il avait chaud.

Vickie, elle, était absorbée par un cheval à bascule avec, comme c'était touchant, la mini crinière en poil brun !

« Faudrait que j'y aille, dit-elle. » Il proposa de la reconduire.

Ils s'engagèrent dans la rue Saint-Louis, puis tournèrent sur Saint-Barthélemy. C'était l'heure où les lampes de

salon s'allument. Ils firent un détour par le parc. Vickie lorgna vers la rue Richard : l'enseigne éteinte du dépanneur n'était pas une invitation pressante à rentrer. Vincent proposa un banc public pour profiter encore de la tiédeur du crépuscule.

— Juillet a toujours été mon mois préféré ! annonça Vickie. Et pour me faire damner, c'est celui qui passe le plus vite.

— Tu as tellement raison. Quand j'étais un petit garçon sur notre ferme à Saint-Jacques...

— Saint-Jacques-de-Montcalm ?

— Exactement. Je me rappelle, l'été passait tellement vite. C'est sûr qu'il fallait aider sur la ferme en plus de travailler chez le voisin à la cueillette des fraises.

— Quoi ! Moi aussi j'ai été cueilleuse de fraises ! C'était à Saint-Thomas. Mais c'était pas une job reposante, tu seras d'accord avec moi.

Ils bavardèrent encore. Dans le parc, tout respirait l'été. Le banc de bois était encore tiède des rayons solaires. Une bise faisait valser les feuilles des chênes. Plusieurs marcheurs traversèrent le parc ; Joliette veillait, ce n'était pas une soirée pour aller dormir tôt. Un joggeur passa plus loin, le son du gravier foulé leur parvint, aussi régulier que le battement d'un métronome. Aussi régulier que chaque seconde qui s'égrène au sablier du temps. Soudain, Vincent s'écria :

— Écoute, le chant du merle ! Quand je me renseignais pour la couvaison, on disait que son chant ressemblait à « ti-lût, ti-lulût » en montant dans la première strophe et descendant pour la deuxième.

Ils écoutèrent. Elle murmura :

— Comment tu as dit ?

Il chantonna « ti-lût » en montant et « ti-lulût » en descendant.

Elle ferma les yeux pour réentendre ce chant attendrissant. Monsieur Doucette passa devant eux et les salua : il promenait Cassonade, son chien qui allait japper féroce-ment à la rencontre d'un congénère, lui aussi au bout d'une laisse. Vincent avait ramassé une feuille de chêne, il en détailla le contour dentelé, avant d'insérer la feuille dans la poche de sa chemise.

L'arrivée de l'auto d'Héloïse, rue Richard, mit un terme à leur béate flânerie. Vickie se leva.

— Je te remercie Vincent, j'ai passé une belle journée. Merci pour les vins et fromages et, en passant, ton spaghetti était excellent !

Cette façon primesautière et trop joyeuse de se quitter mécontentait Vincent. Pour contrebalancer, il murmura :

— Vickie, j'ai beaucoup aimé ma journée en ta compagnie.

Il avait placé ses mains sur les épaules de Vickie. Un silence tendu s'installa, car cette façon de lui ouvrir les bras, ainsi devant elle, signifiait « Vois comme je suis prêt à te presser sur mon cœur. » Vickie, embarrassée, répétait :

— Ben oui, ben oui.

Ils s'éloignèrent l'un de l'autre et marchèrent vers le dépanneur.

— Toi et moi, dit Vincent, on s'entend bien. On pourrait...

Il s'arrêta. Le cœur de Vickie se serra, elle regardait au loin, cherchant dans la voûte céleste quelque chose pour la retenir de fuir à toutes jambes. Vincent franchit l'espace entre eux, il l'embrassa tendrement sur le front. Le souffle coupé, elle recula d'un pas et dit : « Bon, j'y vais. »

Elle détala, littéralement.

Chapitre 14

L'horloge coucou sonna dix heures à la cuisine.

— Quoi ! Pas déjà ! s'étonna Vickie occupée à nettoyer son comptoir.

Un client, aussi pressé que discourtois, avait déballé son May-West sous son nez dès que payé. Les miettes du glaçage chocolaté s'éparpillaient jusqu'à la pile de journaux.

C'était un mercredi matin, le nombril de la semaine. Vickie réaménagea son babillard, jetant les annonces périmées, genre « Fête Nationale du Québec au parc ». Cette coupure annonçait le thème des festivités, « Rêver Bleu », symbolisé par une fleur de lys stylisée (bleu évidemment) qui semblait voler vers son destin. « Très inspiré ce Rêver Bleu », pensa-t-elle.

Le violoneux acadien souriait, fidèle à son image figée. Vickie lança son film personnel avec un *travelling* des dunes de Bouctouche où Étienne, surexcité, avait trouvé une minuscule étoile de mer. Cette nouvelle séquence s'estompa vite. Le passé était là, ineffaçable et accessible ; peu à peu, il deviendrait source de félicité plutôt que morosité.

La photo du Winnebago attendait toujours un acheteur. Vincent avait-il téléphoné pour s'informer du prix ? Elle recentra un dépliant annonçant un concert à la Cathédrale et pensa à Jojo qui lui avait appris que sa mère se

trouvait désormais aux soins palliatifs. Inoubliable Madame Martin ! Délurée et vigoureuse, sirotant son éternel Pepsi en fumant des Peter Jackson. Elle jouait aux cartes avec Jojo et Vickie, le cendrier débordant de mégots.

La porte arrière claqua dans la cuisine. Héloïse s'annonça :
— Est-ce que c'est l'heure de la pause-café ?

Au même moment, grand-maman Jolicœur fit irruption dans le dépanneur :

— Pour moi, trois sucres et un lait !

Vickie prépara les cafés. Il fut question des traitements de Rosélaïne qui devaient se terminer à la fin juillet.

La jeune Alysée survint :

— Bonjour Madame, dit-elle en montrant sa corde à danser cassée au centre.

— C'est pour vous demander si on pourrait la réparer, ajouta-t-elle en joignant les deux bouts.

Ses joues rosissaient, cet enfant avait de la peine... Belle-maman s'informa du nom de sa maman et hocha la tête.

— Aujourd'hui ma mère n'est pas là. Elle ne voudra jamais que j'en achète une autre. Ma mère est très sévère.

Alysée pleurnichait. Elle essuyait ses larmes d'une main. Ses deux couettes pendouillaient, elle avait l'air d'un piteux pitou. Grand-maman se dirigea vivement vers les jouets.

— Tu la voudrais pareille : jaune canard avec les poignées vertes ? Alors, voici, ma pauvre enfant. Ce sera un cadeau de mamie Jolicœur.

Lorsque Alysée fut partie, grand-maman raconta que Murielle, la mère de l'enfant, était la dernière fille de Françoise Lacombe, une amie de jeunesse qui s'était mariée avec un gars de Saint-Didace et ceci et cela... Belle-maman connaissait tout le monde à Joliette. Créant une diversion, Vickie jeta :

— Hé, savez-vous quoi Madame Jolicœur ? J'ai failli louer un chalet avec Jean-Yves. On devait le visiter lundi, mais le propriétaire a changé d'idée.

— Avec Jean-Yves ?

— Oui, il cherchait un moyen pour se reposer, se changer les idées, mais tout seul dans un grand chalet, ça ne l'intéressait pas.

Héloïse s'était levée pour servir un client. C'était le client cycliste, de l'Âge Dort. Il acheta des œufs ainsi qu'un café qu'il préparait. Grand-maman lui demanda :

— Vous ressemblez à... Êtes-vous le frère de Ti-Pit Lessard ?

La réponse positive du client fit apprendre que Jacques, son défunt mari, avait travaillé avec son frère. Ti-Pit était marié avec une dénommée Gervais. C'était reparti : il vivait dans le quartier Christ-Roi, avait eu tant d'enfants et patati et patata...

Tous écoutaient, polis, car belle-maman traînait une gigantesque valise de souvenirs et il suffisait d'en soulever un coin pour voir le contenu se répandre autour d'elle. Le client repartit, enfourchant sa bicyclette d'une jambe alerte. Madame Jolicœur s'écria :

— Misère à poil, j'allais oublier pourquoi j'étais venue ici. Tu sais l'ourson habillé en demoiselle que je t'ai offert. Pourrais-tu me le prêter ? Je voudrais en confectionner un pareil à ma sœur Liette pour sa fête.

Vickie monta le chercher à sa chambre.

Restée seule avec sa grand-mère, Héloïse louangea sa grande mémoire.

— Et j'ai aussi la mémoire des dates ! En juillet, j'ai plusieurs anniversaires. Ça commence avec Claudette, le 4 juillet, la fête des Américains. Le 10, Madame Savignac. Avant, j'avais ma tante la grosse, le 18, que Dieu ait son âme. Il y

a Vickie, le 23 juillet. Et pour finir, sœur Lise, le 28. Bon, j'arrête, tu vas me prendre pour une vieille folle !

Héloïse riait, elle adorait sa grand-mère haute en couleurs.

L'après-midi passa rapidement, l'affluence régulière des clients rassurait, c'était une bonne journée. Vers trois heures, le cœur d'Héloïse fit trois tours en apercevant Francis venu la voir. Vickie les entendait rire dans le salon. « Ça va mieux pour ma petite famille, » se dit-elle. Justement, elle avait hâte de voir Étienne (et sa surprise ? !) qui viendrait passer la journée demain. La camionnette de Jean-Marie-fait-tout apparut ; l'ouvrier entra, la clochette fut allègrement secouée :

— Bonjour, Madame Jolicœur !

Juste après lui, un homme dans la soixantaine arriva, une valise à la main. Tiré à quatre épingles, c'était un représentant.

— Ça me prendrait du *masking tape*, dit Jean-Jacques qui se dirigea à la place exacte où le ruban se trouvait. *Good, good*. Ça va être parfait. Combien je vous dois ?

— Trois et vingt, s'il vous plaît.

Après, le souriant représentant sollicitait « une petite place » pour un présentoir de moutarde artisanale. Il sortit son catalogue : « Moutarde au miel, la traditionnelle au raifort et même, une exclusivité, celle avec des vrais grains de moutarde qui éclatent sous la dent. »

Vickie écoutait. Comment refuser poliment ? En lui indiquant le manque flagrant d'espace. Resté aimable, il lui laissa un dépliant. Vickie regretta un peu de ne pas l'avoir « encouragé ».

Vickie alla s'asseoir dehors et retira ses chaussures. Soudain, une lassitude l'envahit. Avec July-Christine, elle avait clarifié l'enchevêtrement de ses sentiments. Pourtant, un malaise persistait.

La psychologue était en vacances, absente de son bureau. Lors de leur troisième rencontre, elle avait demandé à Vickie de revivre le déroulement des rites d'adieux : les moments au salon mortuaire et les funérailles. Et depuis, Vickie cherchait dans sa mémoire. Clément, Jean-Yves et Madame Jolicœur s'étaient occupés de tout pendant que Vickie « campait » à l'hôpital avec Héroïse. Elle se rappelait avoir serré beaucoup de mains au salon. Quant aux funérailles, elle avait beaucoup pleuré, sourde au reste, réfugiée en elle, là où élançait son cœur lourd de chagrin. Voilà ce qu'elle lui dirait.

Un merle se posa sur le rebord de la poubelle, puis se laissa planer à ses aux pieds. Auparavant, se souvint-elle, il y avait un merle d'Amérique au verso des billets de deux dollars. La traduction anglaise l'avait surprise, c'était écrit « *Robin* ». Elle imagina un couple d'américains s'exclamer : « *Look at this funny Robin !* »

Le merle avançait en sautillant. Un premier saut, un deuxième, un troisième, il s'arrêtait. Et le manège reprenait. S'agissait-il d'un des parents qui élevaient leur progéniture dans sa cour ? Vickie désirait cette fidélité au territoire de la part de ses oiseaux amis ; elle voulait appartenir à leur histoire... sans savoir pourquoi.

Sa fille ouvrit la porte :

— Maman, pour mon jeans neuf, il faudrait le réparer. Mais c'est pas pressant.

— Tout de suite, pendant que j'ai le temps !

Réparer était un mot neutre et détaché pour désigner le genre de couture requise pour ces pantalons. D'abord, l'ourlet de la jambe intacte puis, fermer l'autre côté à hauteur du genou.

Vickie allait commencer, mais la clochette retentit.

— Héroïse, prend les mesures et épingle-moi le tout sur la table de cuisine.

La cliente, une secrétaire d'un bureau d'avocats, venait régulièrement chercher quatre cafés. Aujourd'hui, elle apporta les trois derniers muffins.

Vickie revint :

— Pendant que tu prépares le jeans, je cuisine une autre recette de muffins.

Elle se tourna vers Francis :

— Quelle sorte de muffins je devrais préparer ? Aux pépites de chocolat ou avec des canneberges ?

— Le chocolat, c'est vendeur, non ?

Une demi-heure plus tard, on pouvait parler d'efficacité. Le jeans était cousu, les muffins, dodus et odorants, refroidissaient. Héloïse remplaçait les épingles à tête sur la pelote. Pourtant, cette idée de mener deux choses à la fois ne serait guère avantageuse...

Francis regardait Héloïse et savourait sa chance et se félicitait de l'avoir choisie pour leur bal de fin d'études. Il caressa la nuque d'Héloïse, balayant de son index la chair douce. Il approcha ses lèvres pour l'embrasser derrière les oreilles, Héloïse ferma les yeux.

De son comptoir, Vickie les voyait du coin de l'œil. Ils étaient jeunes et fougueux, les sens en alerte. Assurément, Vickie n'allait jamais oublier le bonheur d'aimer, encore inscrit dans sa chair. Elle imagina François s'avançant vers elle ; comme elle aurait aimé l'embrasser encore une fois.

Et moi donc, ça me manque aussi ! Pourtant, la chaleur de sa poitrine, du moelleux de ses lèvres, ça devient vague... Nul doute, je m'éloigne de cet univers humain.

Il y a longtemps que je ne suis pas intervenu ? Parce que tout s'arrange. Les enfants progressent bien ; pour Vickie, le soleil de juin et juillet l'a poussée à sortir de sa coquille. Elle va mieux. Bravement, elle avance dans son brouillard, comme c'est écrit, et j'ai confiance. Et Vincent est très correct.

Ma jalousie ? Elle passe après, quand je la vois s'amuser.

Une question s'imposa à Vickie: « Est-ce que François me surveille de là-haut ? Est-ce qu'il va disparaître de mes pensées si je commence une relation avec un autre homme ? » C'était une interrogation capitale qui lui donnait mal au ventre.

L'agent Mylène entra, habillée en civil, et parla de l'article sur les petits dépanneurs de quartier.

— Vous savez, depuis quelques années, trop de commerces « dépannent ». Il y a du lait à la pharmacie, des cigarettes dans les stations service, des revues partout.

Une motocyclette, genre grosse cylindrée, arriva en pétaradant en face du dépanneur. Son conducteur, tout en cuir noir, ouvrit la porte – sans entrer – pour demander :

— Bonjour, je cherche le bureau de Maître J. Poirier.

— Continuez sur Richard jusqu'au prochain stop. Deux maisons après, à votre gauche. L'enseigne est petite, juste sous la boîte à lettres.

— Tabaslack! Ça fait une demi-heure que je tourne en rond dans le quartier ! dit l'homme en détaillant l'intérieur du commerce. Bon ben, je vais m'acheter un café. Quand on rencontre ce genre de monde-là, faut pas dormir sur la *switch*. »

Mylène déposa ses emplettes sur le comptoir et ajouta une tablette de chocolat.

— Faut jamais oublier de se gâter, dit-elle, pour justifier son incartade alimentaire.

Manon Perreault arriva vers cinq heures. Pendant la soirée, Héloïse donna plusieurs coups de fil pour préparer l'anniversaire de sa mère qui aurait quarante-six ans, le vendredi suivant. Il fallait prévoir, pour la soirée, un buffet avec la Boulangerie du quartier. Trois ans avaient passé depuis la dernière célébration de l'anniversaire de sa mère.

Maintenant, Vickie semblait moins tourmentée et Héroïse souhaitait un gros party pour s'amuser, rire, avoir du *fun*. Elle compta quinze personnes sur sa liste. Lorsqu'elle parla à grand-maman Jolicœur, celle-ci dit avoir déjà confectionné le cadeau de Vickie.

Là-haut, un bain mousseux attendait Vickie. Ses vêtements pendaient sur une chaise, elle pivota vers le long miroir pour se voir de pied en cap. « Est-ce que je suis attirante ? Est-ce que je pourrais plaire à nouveau ? » Elle pensa à Vincent, il pourrait être surpris par ses rondeurs ; sa silhouette n'était pas découpée en 36-24-36.

L'eau du bain était chaude et réconfortante. Vickie relaxa.

Elle se rendit directement à sa chambre. Soupir. Cette fois-là, aucune magie ne teinta son humeur. Les sombres tentacules de la nuit l'opprimaient. Elle chercha son cahier de rêves. Avant de se glisser dans le vaste désert de ses draps esseulés, elle inscrivit un postulat à l'intention de ses rêves. « Cette nuit, j'obtiens un éclaircissement concernant mes fréquentations avec Vincent. »

Chapitre 15

Dès son réveil, Vickie nota son dernier rêve. C'était un défilé d'images, une succession d'actions plutôt absurdes au premier abord.

Gandalf, le vieux sage dans Le Seigneur des Anneaux, est debout devant moi. Nous sommes au sommet de la fameuse tour. Le ciel est noir, il vente, c'est dramatique. Il déclame : « C'est fini le temps des yeux noirs. » En le disant, ses yeux s'agrandissent jusqu'à en former un seul, plus gros que sa tête. En écho, j'entends encore : « C'est fini le temps des yeux noirs. » Après, le gros œil devient tout à fait bleu. Un beau bleu. Et là, je me dis : « Ah oui, je l'avais vu sur mon babillard, il faut rêver bleu. C'est ça, oui, rêver bleu. »

Ensuite, la pupille rapetisse beaucoup, semblable à une pastille. Je tends la main et je la prends, c'est devenu comme un bonbon bleu acidulé. Je le mets dans ma bouche, je le laisse fondre sur ma langue et je sens très bien un merveilleux goût de menthe glacée. Sentiment final : plaisir.

Vickie écrit son analyse qui répondait à son postulat d'hier soir.

Dans la tourmente (ciel noir + vent) de ma vie, la sagesse me parle « Fini les yeux noirs », les yeux noirs de François. Les yeux deviennent importants (plus gros) et changent en bleu, les yeux de Vincent. Et aussi, la scène finale : ce sera

du bonbon (facile), ce sera succulent. Ses yeux peuvent fondre en moi. (C'est marrant, j'ai utilisé une image d'hier « rêver bleu » durant les songes de ma nuit.)

Résumé : La sagesse me dit de rêver bleu et que ce sera du bonbon.

Elle referma brusquement son cahier de rêves et quitta son bureau, secouée. On la bousculait encore.

Le front appuyé à la vitre de sa fenêtre, elle se ragaillardit en apercevant l'éclat vibrant du soleil d'été. Elle voulut être à son meilleur et choisit avec soin ses vêtements. Elle descendit à la cuisine en retenant ses pas dans l'escalier, pour ne pas éveiller Héloïse. Elle choisit sa tasse aux étoiles, se rappelant alors qu'Étienne venait passer la journée.

Le coucou chanta huit heures. Elle attrapa son tablier avec des cœurs, le noua à sa taille. Un coup d'œil à son miroir : « Ces tabliers, ça fait quétaine finalement. » Elle délia les attaches, laissant ainsi tomber un aspect de sa vie antérieure et retira le tablier. Elle fut ensuite sur le « pilote automatique », s'activant à ouvrir son commerce. Elle sortit à l'avant pour balayer.

Des dessins à la craie ornaient le trottoir. Il y avait un bonhomme allumette avec une tête énorme et un sourire en banane. À côté, un personnage en salopette avec un chien. Que c'était joyeux ! Des fleurs parsemaient l'ensemble du « tableau ».

Monsieur Doucette passa avec Cassonade :

— Des gribouillages d'enfant ! Heureusement, ça part facilement à l'eau.

— Non, non, je les garde. C'est beau des dessins d'enfants.

— C'est vrai que c'est beau ! dit une voix derrière Vickie qui se retourna. C'était la « mini tornade » et sa Jolyanne qui se dirigeait vers le CPE. La cliente ajouta :

— C'est comme de l'art naïf. Y a du monde qui paie cher pour ça !

Elles entrèrent. La jeune femme souleva la cloche en verre, l'odeur des muffins au chocolat était irrésistible. Elle en acheta un.

— C'est toujours du fait maison, je crois ?

— Eh oui ! Comme on dit : cuit ici même sur place.

— Moi, j'ai jamais le temps de cuisiner. Après mon travail, le soir...

Elle se tut, perdue dans ses pensées. Vickie rétorqua :

— C'est la vie moderne !

Le téléphone sonna. Une dame d'un certain âge chevrota :

— Bonjour Madame, vendez-vous des bas-culottes ?

Entendant une réponse négative, elle s'indigna :

— Coudonc, y vendent plus rien dans les dépanneurs astheure !

Vickie resta bouche bée. L'autre lança son salut final :

— Ben, c'est ça. Bonne journée quand même !

Vickie raccrocha, perplexe. La radio jouait en sourdine. Elle choisit une station radiophonique qui diffusait des ballades. La porte d'entrée était entrouverte afin d'entendre « la vie qui bat » comme disait François. Quelques enfants se balançaient dans le parc. Les grandes vacances de juillet débuteraient le week-end suivant.

Elle songea à Monsieur Pellerin : il aurait eu un commentaire joyeux à lui débiter. Lui aussi préférerait l'été aux saisons froides. Elle souhaitait que son fils Louis vienne bientôt lui donner des nouvelles. Car les clients réguliers, que ce soit au dépanneur ou au restaurant sont souvent les moteurs qui poussent à se rendre au travail. Juste par leur visite assidue, les clients réguliers sont les motivateurs des commerces !

Héloïse fut réquisitionnée pour la comptabilité des factures.

Le téléphone sonnait, agaçant.

Vincent attendait à l'autre bout : le téléphone sonnait toujours. Le récepteur sur l'oreille, Vincent était à sa pause à la librairie. Il attendait que Vickie décroche :

— Dépanneur Jolicœur bonjour !

— Bonjour à la plus belle Joliettaïne.

Vincent se dit emballé par le temps exquis et il avait pensé comme ça, une idée folle... Excité, il débita :

— Est-ce que l'on pourrait manger ensemble à une terrasse ce midi ? Ou sinon, ce soir, n'importe où, à l'heure que tu veux. À la Belle Excuse ou L'Interlude ou Le Fil d'Ariane. Ou ailleurs, c'est juste des suggestions. Qu'est-ce que t'en dis ?

— Ouf ! Vincent, as-tu bu trop de café ce matin ? T'es vraiment speedé !

— T'as raison, je me calme. Alors, qu'en penses-tu ?

— C'est une bonne idée. Mais Étienne vient nous visiter. On va luncher avec lui. Il va nous raconter plein d'affaires, tu sais comme il est bavard. Il paraît qu'il me réserve une surprise. Et ce soir, j'irai le reconduire.

Naturellement, Vincent comprenait, mais il fut bien déçu. Il lui reparla du chalet qui aurait été une belle escapade à la fin de cette journée :

— Penses-y, on aurait regardé le soleil se coucher dans le lac Cloutier et peut-être qu'un huard serait venu nous dire bonsoir.

— Un huard ! Vincent, t'es pas mal rêveur !

Vickie lui souhaita bonne journée. Il soupira : « Mon cher, tu vas platement manger ton sandwich à la table à pique-nique. Avec une belle vue du stationnement accompagné des mastications de tes collègues. » Il fantasma d'un moment

sublime avec cette brunette toute en chair, ils lèveraient leur verre de mousseux. Avec des bulles qui pétillent dans la gorge. Cela aurait été – il ne pesait plus ses mots – extraordinaire. Il conclut : « Pouf ! Ma bulle est pétée ! »

Vickie jonglait. Oui, elle aurait aimé manger à l'extérieur ce midi. Oui, sortir de son coqueron où elle tournait en rond justement. Elle contempla son babillard où le violoneux et le Winnebago lui parlaient aussi de partances et de voyages. « C'est vrai que je m'entends bien avec Vincent... » Les yeux rivés au babillard, elle tentait de se raccrocher à du concret, quelque chose d'ancien qui saurait la ramener en arrière. Elle fixait les annonces. « Et toi François, dis-moi ce que tu en penses ? Je te demande un signe, juste un signe pour me dire quoi faire. »

Alors, le dépliant de la Fondation du CHRLD montra son slogan : « Réponds à l'appel, quelqu'un t'attend. » Absourdie, Vickie s'assit à une chaise bistro. C'était TRÈS clair !

Là, j'ai été vite d'esprit ! C'était franchement direct, mais c'est tout ce que j'avais sous le nez, si on peut dire.

Vickie passa à la cuisine pour y remplir sa tasse étoilée avec de l'eau bien froide. Héloïse, absorbée, « pitonnait » sur la calculatrice. Vickie revint s'asseoir et fut contente d'être seule. D'abord le « rêver bleu » de ce matin et maintenant le signe de François sous forme de slogan à l'impératif présent. Oui, décidément, la vie n'était qu'énigme.

Par la porte entrouverte, elle entendit d'abord la musique à fond dans une auto qui devait se garer. Puis, émergeant d'une vieille bagnole, un groupe d'adolescents qui se dirigeaient vers son commerce. Vickie vida sa tasse d'un coup. Celui qui pénétra le premier lança : « Salut m'man ! »

— Étienne ! dit-elle en plaçant ses mains de chaque côté de ses propres joues, la bouche ouverte. Étienne ! Tes cheveux !

— Eh oui, un rase-coco, ricana son fils en flattant son crâne poli comme un galet.

Vickie eut un sourire forcé, elle cherchait appui chez les autres jeunes, elle dit enfin : « Présente-moi tout ce beau monde. »

— C'est mes amis qui sont aspirant moniteurs comme moi : Félix le Pique, Sébast le Trèfle.

— Toi, tu es le joli Cœur, j'imagine !

— T'as tout deviné. Et pour finir, Kristelle évidemment.

— Est-ce que Kristelle a aussi un nom de camp ?

— Elle, c'est la dame de Cœur, répondit Étienne, l'œil narquois.

Héloïse attendait que se terminent les présentations. « Étienne, *long time no see, brother.* »

Il la prit dans ses bras. Héloïse, l'expression ravie, dit :

— C'est beau ! Mais pourquoi t'as rasé tes cheveux ?

— C'était une gageure, expliqua-t-il. Il se tourna vers Vickie. Mais ne t'en fais pas m'man, quand mon camp sera fini, je laisse pousser mes cheveux.

Un silence gêné succéda à toutes ces exclamations où étonnement, déception et confusion avaient prévalu. Vickie s'informa : ils avaient tous congé pour la journée ? Voudraient-ils entrer et s'asseoir ? Nul ne répondait.

— C'est que... on ne va pas rester ici, dit Étienne. Pour notre journée de congé, on voulait quelque chose de *big*, on s'en va à La Ronde à Montréal.

Vickie se pinça les lèvres, elle s'efforça de parler calmement :

— À La Ronde ? Et vous y allez comment ?

— Avec l'auto de Sébast !

Vickie regardait Héloïse qui haussait les épaules. Héloïse tenta :

— On croyait passer la journée avec toi.

La dame de Cœur, gênée de la situation, s'éclipsa dehors, suivie par le Pique et le Trèfle. Alors, arrivant du fin fond de ses années de jeunesse, un ton de reproche sortit de la bouche de Vickie :

— Tu aurais pu nous prévenir !

— Oui mais, on a décidé à la dernière minute, ce matin même !

— T'aimes ça l'improvisation, hein ? C'est le fun une vie organisée à la dernière minute, s'enflamma Vickie.

— M'man, des fois dans la vie, il faut savoir changer d'idée sinon on ne fait rien de spécial !

— C'est sûr que La Ronde, c'est tellement plus spécial qu'ici !

Héloïse intervint :

— Ne soyons pas rabat-joie, maman. Étienne était tout content d'aller à La Ronde, c'est tellement de son âge, tu comprends ?

Vickie leva les yeux au ciel puis fixa Étienne qui souriait bêtement ; Elle lui trouvait l'air piteux avec son crâne rasé. Pour elle, ce genre de coiffure lui rappelait les prisonniers des camps de concentration. Sur sa table bistro, la tasse aux étoiles lui rappela sa promesse d'indulgence. Elle leva une main :

— Approche ! Il faut que je touche à ce crâne lisse comme une fesse !

D'avant en arrière, sa paume flatta la boule :

— C'est doux, mais j'aime mieux tes beaux cheveux noirs. C'est bon. Va t'amuser avec tes amis. Héloïse a raison, La Ronde quand on a seize ans, c'est tellement...

— Fantastique, dit Étienne. Exaltant même, ajouta-t-il, espiègle.

— Excitant ou capotant, fit Vickie.

— Trop *hot*, termina Héloïse.

Là, ils riaient franchement.

Étienne prit sa « petite moman » par le cou et appliqua un retentissant baiser sur la joue de Vickie. « Je t'adore *mom*. »

La vieille auto disparut en vrombissant. « Avec Étienne, il faut savoir tourner rapidement de quatre-vingt-dix degrés ! » pensa-t-elle.

— Bonjour Madame Jolicœur ! dit Nadia, l'animatrice de la bibliothèque. Aimez-vous les dessins à la craie de ma fille Sandrine et d'Alysée ?

— Oui, c'est tellement joyeux. Alors, votre fille est l'amie d'Alysée ?

— Absolument. Et là, pour vraiment fêter le début de mes vacances, ça nous prend des Popsicle et des Fudge. Et on termine par des boissons à la fraise comme du temps où j'étais jeune !

— Alors, vous êtes en vacances ?

— Oui. Et telle que vous me voyez, je suis habillée en vacancière : mes sandales, mes shorts, des camisoles.

Elle paya et repartit en coup de vent. Vickie se dit qu'elle envoyait Nadia. « À son âge, j'avais aussi de jeunes enfants et je vivais dans la joie et l'insouciance. Comment se fait-il que l'on ne réalise qu'après combien on était heureux ? »

Durant sa pause à la librairie, Vincent téléphona chez les Martin pour le véhicule récréatif, le retraité hyperactif pouvait l'avoir oublié... Vincent avait hésité, mais sa conscience l'avait houspillé : « Allez ! Pile sur ton orgueil ! Quand on veut quelque chose, on fonce ! 1,2,3, go, téléphone ! » Il tomba sur le répondeur, ne laissa aucun message.

Vincent soupira. « Décidément, il faudra faire preuve de détermination. Si un jour j'achète un Winnebago, je l'aurai bien mérité. »

« Oui, et la prochaine fois, arrête de faire le gêné et

laisse-leur un message ! », réprimanda sa fidèle interlocutrice.

Une bagnole crasseuse arriva. Le représentant entra. Il connaissait tous les ressorts cachés de la vente. Plus général, il s'intéressa au quartier, puis s'approcha du sujet avec quelques questions sur le dépanneur, histoire de créer un flux de sympathie. Il semblait rendu, resserrement de l'entonnoir des sujets, à l'étape cruciale, mais Vickie coupa court :

— Qu'est-ce que vous me proposez ?

C'étaient des verres fumés disposés sur un pratique présentoir, pivotant s'il vous plaît. Il n'oublia pas l'exemple convaincant :

— J'ai mon client, un dépanneur à Saint-Thomas, qui a tout vendu en deux semaines. Il m'a téléphoné, je dois m'y rendre pour regarnir son *display*.

Le reste du laïus était prévisible : Vickie ne déboursait rien et elle obtiendrait quarante pour cent du prix de vente. En outre, ce produit était un « bon vendeur » par son prix alléchant, 9,99 \$.

— L'été, tout le monde désire améliorer son look et des lunettes soleil *fashion*, c'est l'article tout indiqué dans la psychologie de l'acheteur.

Dix minutes plus tard, le présentoir était monté. Une fois que la minoune eut quitté la rue Richard, Vickie déplaça le présentoir plus en retrait du tiroir-caisse.

Puis, son amie Jojo téléphona pour annoncer le décès de sa mère qui serait exposée dès ce soir à sept heures. Vickie promit de passer au salon funéraire.

Héloïse lui remit la liasse de factures avec les additions. 11 h 50, le train passait. Le présentoir de verres fumés cliquetait, Vickie replaça quelques montures. Elle examina la paperasse.

— Veux-tu regarder la commande de Loto-Québec ? demanda Héloïse.

Elles firent l'inventaire, dénombrant beaucoup de billets invendus.

Une vague d'amertume submergea Vickie ; ce fut bref car, son jeune agent immobilier téléphona. Il avait trouvé un acheteur pour la totalité de la marchandise du dépanneur ; il pouvait donc chercher un locataire pour l'emplacement. Vickie le remercia avec conviction.

Au moment exact où Héloïse et Vickie attaquaient leur soupe, Monsieur Talbot de Loto-Québec fit son entrée. Dès qu'il aperçut Vickie :

— Madame Jolicoeur ! Toujours aussi jolie ! Mais qu'est-ce que vous mangez pour être belle de même ?

La question n'exigeait pas de réponse. Vickie lui présenta sa feuille d'inventaire. Discret, il n'émit aucun commentaire sur la chute des ventes, mais lui prépara une commande de moindre importance.

— Avez-vous entendu parler de ma dernière gagnante, une dame de Saint-Paul ? Cinquante milles bidous aux Dés Chanceux, avec un beau dix pour cent pour le dépanneur. Faut pas lâcher Madame, un jour ce sera notre tour !

Vickie signa les papiers.

— C'est tiguïdou ! conclut-il. Et, fidèle à lui-même, le flatteur aguerri salua :

— Gardez votre beau sourire. Et merci, c'est toujours un grand plaisir de regarder une belle femme.

Revenue à sa soupe refroidie, Vickie se montra un brin sarcastique. Elle déclara que la chance aux loteries ou les compliments des flatteurs n'allaient pas garnir de bidous le tiroir-caisse. Héloïse n'allongea pas le discours.

En soirée, Vickie se rendit au salon funéraire. Il y avait foule, Madame Martin était bien connue dans le quartier.

Vickie louvoya jusqu'à son amie Jocelyne, elles s'étreignirent très fort. Elle serra la main de ses frères et alla s'asseoir ; elle était stupéfaite par l'amplitude des décibels dans la pièce. Plusieurs visiteurs, à proximité du cercueil, s'exclamaient joyeusement à la vue d'une connaissance. Elle se souvint qu'elle-même avait détesté ce chahut de commérages autour du cercueil de François... « S'ils savaient notre douleur, ils fermeraient leurs gueules ! » Elle se consola : « Au moins, à l'église, il y avait du recueillement. »

Plus tard, Vincent téléphona. Il se fit aimable :

— Veux-tu que j'aille reconduire Étienne avec toi ? Le chemin Morgan, c'est assez sombre le soir. Ça m'inquiète que tu t'y rendes toute seule.

Cette marque d'attention toucha Vickie. Elle le remercia et lui expliqua l'absence d'Étienne. Ils parlèrent longtemps.

Cette nuit-là, Vickie dormit fort mal. Elle avait caché à Héloïse les revenus de la journée, un record de minceur : cent dix dollars. Rien n'allait plus. Vickie se tenait à une croisée de chemins et elle hésitait. Elle devait traverser ce brouillard d'incertitude... avec confiance. Elle devait aller de l'avant, même si la vie était bourrée d'énigmes. Impossible de passer à côté du changement qui l'attendait.

Chapitre 16

Les sandales de Vickie claquaient sur les trottoirs de la Place Bourget. La rencontre avec sa psychologue l'habitait encore. Vickie avait expliqué son attitude fermée sur elle-même au salon mortuaire, devenant imperméable à tout réconfort. La psychologue avait parlé « d'adieux escamotés ». Il fallait reprendre cette étape importante de son deuil.

— Vous allez préparer un rituel d'adieu, il faut que ce soit vraiment personnel. Il faudra recréer votre grande complicité et...

Plusieurs explications avaient suivi et Vickie avait tout noté dans son cahier bleu.

Au dépanneur, Véronique fixait un trombone aux quatre bordereaux de livraison de la matinée. Elle regarda sa montre. « Ah ! C'est l'heure de mon dessert. » Elle enlevait une mince pelure à sa pomme à l'aide d'un couteau, tout attentive à ne pas briser le ruban rouge, quand elle sursauta :

— Bonjour Madame la cousine !

Le ruban se coupa. Ti-Jean se dirigea vers la section des croustilles où plusieurs caisses encombraient l'allée. La livraison des bières, empilées en une tour bleue, attendaient aussi. L'incorrigible senteux s'approcha d'elle :

— Ouais, vous manquez pas d'ouvrage ! Monsieur Clément n'est pas encore revenu travailler ? Comment va

Madame Roséline ? Est-ce que ça marche, est-ce qu'elle va guérir ?

Véronique, exaspérée, voulut mettre les points sur les i et proféra :

— Je crois, mon Ti-Jean, que tout cela est du domaine privé.

— Fâchez vous pas ! C'était pour m'informer des gens de mon voisinage. En faisant les yeux doux, il désigna la montagne de caisses de bière.

— Voulez-vous que je vous aide à les placer ?

Vickie les surprit donc qui riaient comme des fous. Véronique, rouge d'émotions, lui présenta son rapport de l'avant-midi et s'excusa pour son indiscipline. Ti-Jean bardassait encore.

— Véronique, on ne va pas commencer à s'excuser parce que l'on rit ! Et sais-tu quoi ? Moi aussi, j'ai le cœur à m'amuser.

Elle lui annonça son intention de prendre congé. Sa cousine accepterait-elle de prendre les heures du soir, celles de Manon, pendant que cette dernière ouvrirait le dépanneur le matin ? Véronique accepta.

Vickie interpella Ti-Jean :

— Dis donc, est-ce que j'ai un nouvel employé ?

— Ça me fait plaisir de vous aider Madame Jolicœur.

Et s'il venait aider Manon ? Bonne idée, non ? Réponse de Ti-Jean : ça lui faisait toujours plaisir. En dix minutes, une fois Manon rejointe au téléphone, l'horaire de la semaine prochaine était organisé.

Paul-André monta les marches du perron. Il déposa le courrier, chercha sa tasse puis attaqua le sujet du camp Mariste :

— Tu le savais, toi, qu'Étienne et Kristelle étaient en amour ?

— Ils passent beaucoup de temps ensemble. Ça rapproche.

— Ouais, ça rapproche BEAUCOUP. Ils sont rendus TRÈS PROCHES.

— Tu veux dire que... Étienne et ta fille...

— Très très proches, dit-il en agrandissant les yeux.

Héloïse ne perdait pas un mot de la conversation. Elle-même avec Francis...

Paul-André fit pivoter le présentoir de verres fumés. Sans hésitation, un gars ça magasin vite, il choisit une paire.

— Dix dollars, excellent prix pour des lunettes soleil !

Il les chaussa aussitôt, sembla satisfait de son allure. Il fouilla dans sa sacoche de facteur, en sortit une enveloppe.

— Tadam ! Les photos de notre voyage !

— Êtes-vous allé à Georgeville finalement ?

— Certainement ! Vois ça : le quai, la terrasse où on a pris une bière en regardant les bateaux à voile, un geai bleu.

— Comme dans la chanson ?

Paul-André souriait, il gardait difficilement son sérieux :

— Mais ce n'était pas à Georgeville.

— Ah, grand fou ! Vous m'avez joué un tour !

Les photos suivantes montraient Magog, une visite dans un vignoble, les champs de lavande.

— Ce qu'il manque, par contre, c'est l'odeur... qu'on voulait partager avec toi ! dit-il en sortant un sachet de lavande.

Et ce n'était pas fini ! Renée lui envoyait un mince bouquin avec un message à l'intérieur. Vickie l'embrassa et annonça LA nouvelle : elle prenait une semaine de vacances ! Il quitta, réjouï pour sa bonne amie.

Vickie classa son courrier. « Une carte postale de ma *precious* ! »

Salut, Nelson et moi sommes partis dans Charlevoix. C'est magnifique. Hier, on a fait du kayak de mer. Sur la carte, c'est la plage de Saint-Irénée où nous avons effectué une randonnée à cheval. Demain, on traverse à l'Île-aux-Coudres. J'ai tellement hâte !

Je t'embrasse, ta precious qui pète le feu, x x

Elle examina le recto de la carte. Aussitôt, son cinéma projeta cette plage la nuit, le doux ressac des vagues, un plafond d'étoiles...

Oui, ma chérie, un autre moment magique. Ensemble, nous avons visité beaucoup de magnifiques coins. Toutes ces images sont dans mon coffre aux trésors ; je l'emporte dans mon nouveau monde.

Le livre s'intitulait *Les sept nuits de la reine*, de Christiane Singer. Le message de Renée disait: « *Comme toi, cette auteure a perdu des êtres chers. Une nuit, elle a fait un rêve éclairant. Ce récit pourrait t'aider. Grosses bises.* »

Elle se remémora, avec anxiété, le « devoir » demandé par July-Christine. Pour un rituel réussi, il fallait un lieu, des gestes, un objet peut-être. « Pour le moment, je n'ai vraiment pas d'idée. »

Il fallait annoncer ses vacances à Vincent... Qui resta quelques secondes estomaqué, avant de s'avouer EXTRÊMEMENT content ! Sa voix s'emportait : alors ils pourraient se reprendre et aller manger à une terrasse. Vickie parla de profiter de l'été, s'aérer... Vincent jubilait : « Tu veux sortir ? Pas de problème ! »

Dans sa tête à lui, ça roulait à cent quarante à l'heure. Fort de la joie de ce téléphone, il osa recomposer le numéro des Martin. Les actifs retraités étaient encore absents. Cette fois-ci, il leur laissa un message. En fait, cette saga du VR lui rappelait la théorie de la résistance au changement. Par exemple, vous vous inscrivez à un atelier, il arrivera que

vous serez retardé, au premier cours, soit par un imprévu à la maison, soit par la circulation routière. Dès que nous sortons de notre cercle d'habitudes, une force occulte résiste devant laquelle il faut persister dans l'action.

Dans la cuisine, Héloïse avait entendu du bonheur dans la voix de sa mère. Elle se dirigea vers les comptoirs réfrigérés :

— Maman, je prends deux *Popsicle*. On va les déguster dehors, comme quand tu étais petite, devant le dépanneur des Savignac.

Une dame, cliente occasionnelle, passa ; elle dit gaie-ment :

— Vous êtes en train de manger le profit !

Elles rirent ensemble, ces taquineries étaient du bon voisinage. Les dessins à la craie furent commentés :

— C'est tellement cute. Regarde m'man, le bonhomme avec le chien, trop chou, il a deux poches à sa salopette !

Pour amuser sa mère, Héloïse lécha exagérément le papier qui entourait sa friandise glacée avant de le jeter à la corbeille.

La « mini tornade » arriva et, sans saluer, demanda à parler à Vickie.

— Oui, pas de problème. Entrons.

Un client survint. Héloïse s'en occupa.

La jeune femme agita un sac transparent dans lequel se trouvait un muffin au chocolat.

— Ce matin, en séparant le muffin, pour en donner à Jolyanne, j'ai trouvé ceci.

Entre son pouce et son index, une épingle à tête, comme celles qui sont utilisées en couture.

Les yeux de Vickie s'étaient agrandis, son cœur palpitait rapidement.

Elle se revoyait fabriquer les muffins tout en réparant le jeans... Elle parvint à demander :

— Vous n’avez pas été blessées, vous ou votre fille, j’espère ?

— Heureusement ! Parce que c’est grave, lança-t-elle en haussant le ton. Une épingle dans un muffin : imaginez, un enfant qui se perce le palais !

Dans le coin des bières, le client discutait intensément avec Héloïse.

— En cannette, c’est pas pareil, ça goûte le métal. Il ne faut JAMAIS manquer de Broue Light, tout le monde aime la Broue Light. Là vous perdez une vente. Parlez-en à votre mère et corrigez la situation au plus sacrant !

Il se dirigeait vers la sortie, marchant du talon :

— Un dépanneur qui manque de bière, ça fait dur !

Silence de mort. Vickie regardait sa cliente lui remettre le sac avec le muffin maudit. Héloïse, rouge d’émotion, avait repris sa place derrière la caisse. Vickie attendait la suite.

— Bon, je vous laisse. Je tenais à vous le dire : j’ai eu trop peur en imaginant que ma petite...

— Je vous remercie de m’avoir prévenue, articula Vickie. Je suis désolée... Toutes mes excuses. Je vais vous rembourser.

— C’est pas nécessaire. Tout simplement, faites attention pour ne pas répéter cette erreur.

Erreur, erreur, erreur. Ce mot fatal qu’elle lança juste avant que ne claque, derrière elle, la porte d’entrée. Vickie était debout, le feu aux joues.

Après son départ, les digues de Vickie cédèrent. Elle était dévastée. Manon prit le relais à 5 h. Héloïse l’enjoignit discrètement de jeter les cinq derniers muffins et de vérifier la commande de Broue Light.

Entre deux crises de larmes, Vickie lançait des phrases assassines. « Moi, j’appelle ça une gaffe monumentale de

Vickie-la-gaffeuse ! » Ou bien, elle s'assombrissait : « C'est impardonnable. S'il avait fallu... une épingle ! Une épingle, y penses-tu ? » Assise au salon, Vickie accumulait les papiers mouchoirs dans la corbeille. Elle pleurait aussi pour les zones sombres qui l'habitaient, sur son cœur meurtri et son ennui de François. Elle gémit aussi sur son enfance ratée de « maudite tête de linotte » où ses bévues lui étaient renotées jusqu'à satiété.

Dans la rue Saint-Louis, Vincent débordait de fébrilité. Il avait pu, lui aussi, obtenir cinq jours de vacances. La bonne humeur de Vickie au téléphone était un message clair : « Super, je serai en congé, profitons-en, faisons des sorties ensemble ! » Il furetait sur Internet, il avait une idée de sortie à Sorel : il trouva l'horaire, le prix, le trajet. « Calme-toi mon Vincent, elle ne se laissera pas accaparer uniquement par toi », ironisa son double. Il ferma son ordinateur. Un peu de bricolage à son atelier allait le calmer.

Bien que rébarbative au téléphone, Vickie avait accepté la suggestion d'Héloïse d'appeler Renée au chalet. Elle prit le sans-fil, s'installa dans sa cour arrière. Renée était également assise dehors, face à son étang.

C'est avec des trémolos dans la voix que Vickie entama le récit du muffin maléfique. Renée tenta de dédramatiser l'incident et déploya toute son empathie pour lui témoigner son admiration, car elle n'ignorait pas les difficultés d'être la propriétaire d'un commerce. Probablement Vickie était-elle fatiguée, donc moins vigilante.

Quelques secondes de silence s'égrainèrent.

— Enfin, conclut Renée, il faut oublier tout ça ; ce n'est pas une catastrophe, vous y survivrez, tous !

Vickie écoutait. Une brise s'était levée, les feuilles bruissaient au-dessus d'elle.

Renée parlait en admirant l'étang ; elle entendit du ciel, le cri d'oies sauvages arrivant en formation de V.

— Il y en a quatre ou cinq. C'est tellement beau, ça doit être une famille. À chaque soir, c'est tout un spectacle.

— Qu'est-ce qu'elles font là, tes oies ?

— Elles viennent se reposer pour la nuit.

Renée moralisa : il faut voir comme la vie est belle, Vickie devrait profiter de son mois préféré :

— Et puis, ton anniversaire approche et vendredi prochain, tu vas pouvoir fêter en masse vu que tu as pris congé.

Renée avait raison. Vickie la remercia pour tout, sans oublier pour la lavande et le bouquin. Les vieilles amies se quittèrent sur des embrassades par la voie des airs.

Maintenant, les oies batifolaient joyeusement sur l'étang. À la fin de la conversation, Vickie entendait leurs cris entrecroisés. Renée était captivée par leur technique précise d'amerrissage, battant des ailes au-dessus de l'eau jusqu'à ce que leurs pattes touchent la surface. Alors, elles repliaient leurs ailes et amerrissaient.

Manon ramassa le tiroir-caisse et éteignit les lumières. Vickie sortit marcher. Elle avait apporté le livre de Renée. Elle trouva sur le trottoir une clé au bout d'une longue corde rouge. Elle la plaça dans son sac pour la piquer, plus tard, sur son babillard ; la clé appartenait probablement à quelqu'un du quartier. Vickie avait l'intention de se rendre jusqu'au parc de Lanaudière, une promenade qu'elle faisait souvent avec François. Elle remonterait la rue Archambault jusqu'à Saint-Pierre.

Son pas était bon, elle se sentait mieux. Malgré tout, elle avait le cœur gros d'avoir tant pleuré. La tristesse ne peut s'expédier d'une chiquenaude, elle le savait. Elle apprécia le calme de son quartier.

Rendue à destination, elle apprécia la ressemblance avec son parc Lajoie : le même tracé carré, un immense kiosque et un terrain de jeux. Les arbres étaient moins nombreux

par contre. Elle choisit un banc, sous un lampadaire. Le temps fraîchissait agréablement, inestimable soir de juillet. Elle se félicita d'avoir marché jusque-là et plongea dans le livre prêté par Renée.

Exhortation

Perché sur une branche d'un chêne du parc, mon œil noir observe ma belle Vickie. Comme toujours en lisant, elle tourne une mèche sur son index. Ses paupières, flétries par les pleurs, m'attristent. Depuis que j'ai traversé cette passerelle vers un autre monde, je souhaiterais la voir sereine. Mais avant tout, elle doit accepter de vivre sans moi. Elle DOIT me laisser partir, c'est essentiel.

Pour moi, c'est clair déjà : je vais la confier à cet autre homme. Aucun doute, il saura prendre soin d'elle. Si ardente, si vivante, elle n'est pas faite pour la solitude et possède toutes les aptitudes pour vivre à deux.

Guidé par une détermination amplifiée et regardant la voûte céleste, je m'adresse à l'ensemble des Forces insoupçonnées, contingentes ou accidentelles de la Nuit, les implorant de conspirer entre elles afin que bientôt ma Vickie marche vers un nouveau destin.

Un éclair de chaleur a illuminé le ciel, je quitte ma branche, passe devant Vickie qui lève la tête. J'émet un cri en signe de salutation.

Vickie était captivée par les propos du livre. Enfant, l'auteure appréhendait de plonger dans les ombres nocturnes. Plus tard, elle les apprivoisa : oui, des mystères se tramaient durant ces noirs moments, mais toute vie se construisait et se décantait formidablement là, en cet espace singulier. Vickie souhaita voir différemment le noir de ses nuits.

Elle fit une pause après un passage marquant où l'auteure était submergée par la douleur lors du décès de son fils. Elle avait éprouvé ce *black-out* lors des funérailles. Elle allait placer un signet lorsqu'un astérisque dans la marge l'intrigua, juste à côté du mot « bénédiction ». Elle ressentit un dé clic : sans visualiser tous les détails, elle entrevit un concept pour son « devoir d'adieu ». « Ouais, ça pourrait être ça ! »

Quelque chose d'imprécis survenait en elle. Elle se sentait prête à l'ultime rendez-vous avec François. Elle se leva, portée par l'espérance d'un apaisement à venir.

Au retour, elle remonta la rue Saint-Louis, car c'était une coutume de changer d'itinéraire. Peu de lampes allumées aux fenêtres, c'était l'heure des mamours et de l'endormissement. La vie nocturne s'affirma par l'intermédiaire des miaulements intenses d'une chatte à l'arrière d'une cour. Vickie sourit : elle connaissait la notion de chatte « en chaleur ».

Les bruits nocturnes d'une ville bercent ses habitants, une notion floue pour les ruraux. Vickie aimait entendre la sirène de l'ambulance remontant, soit la rue Beaudry, ou Sainte-Anne en direction de l'hôpital. Pour elle qui résidait proche du poste de polices et pompiers, les alarmes représentaient la sécurité incarnée pendant qu'elle se retournait paresseusement au creux de son lit. C'était la vision d'une fille ancrée dans sa ville.

Effet domino de ses réflexions, Vickie eut un regain d'amour formidable pour la vie. Comme un coup de grisou dans ses perspectives habituelles, elle aima tout de son existence. « Qu'est-ce que j'aime Joliette, surtout mon quartier ! » Bien qu'elle gardât en mémoire la vente de son dépanneur, elle sut qu'elle se devait, à tout le moins, de vivre au cœur du même quadrilatère. « Au fond, réalisa-t-elle, le bonheur est encore possible pour moi. Oui, François est décédé, mais bordel, j'ai survécu ! » Son pas s'accéléra au rythme de ses palpitations cardiaques.

Ses scrupules et indécisions ? Pulvérisés dans l'air ambiant de son mois favori (et probablement induites par les exhortations de François). « Et puis, grosse nouvelle, je m'aime Moi. J'aime ce que je suis devenue. »

Vickie marchait ignorant qu'on veillait sur elle ; chacun de ses pas, ce soir-là, allait être guidés...

Dans son atelier, Vincent martelait les derniers clous sur un banc double pour poupée. Il inspecta sa création, il était assez fier ; il s'était essayé, pour la première fois, à sculpter dans le dossier, une feuille de chêne. Il en fit le contour de son index. Il chercha son pinceau à vernir, baissa le volume de la radio et prit place sur son tabouret, le regard happé par le calendrier au mur.

L'image, en noir et blanc, en était *Le baiser de l'Hôtel de ville* du photographe Robert Doisneau que Vincent détaillait avec un enchantement renouvelé depuis le début du mois de juillet. Cette fougue de l'amoureux parisien jusqu'au bout de son foulard qu'il laissait lâche. Et elle, l'amoureuse, tendant ses lèvres, la tête renversée vers lui, abandonnée à son amour.

Vickie s'arrêta, elle se trouvait devant la maison de Vincent. C'est une musique en sourdine qui avait capté son attention ; le garage atelier était éclairé. Ni un ni

deux, portée par la grâce de sa récente prise de conscience – légère, confiante, sanguine même – elle bifurqua dans l'entrée. Elle avait hâte de revoir les objets en bois créés par Vincent.

Vincent ne l'entendit pas ouvrir délicatement la porte ; elle ne voulut pas le faire sursauter, elle attendit. Ça sentait le bois fraîchement entaillé. Elle observa Vincent, assis sur son tabouret, il semblait « dans la lune » devant l'image noir et blanc de son calendrier. Il portait une chemise usée, vert bouteille, blanchie par endroits de « farine » de bois. Elle voulut toucher le velours de cette chemise.

Elle s'approcha sans bruit, consciente de sa chance de pouvoir agréablement le surprendre, devinant le bonheur que sa présence allait lui procurer. N'ignorant pas non plus l'attraction physique qu'il éprouvait pour elle, Vickie retint son souffle, une vague de chaleur l'envahit de la tête au pied. Elle resta derrière lui, toucha son avant-bras droit, caressant le velours et dit avec douceur : « Vincent ».

— Toi ? murmura-t-il sans bouger.

Elle l'enserra de ses deux bras à la taille, par derrière.

— Oui, c'est moi Vickie. C'est Moi.

Elle déposa sa tête sur l'épaule de Vincent, ferma les yeux et le serra très fort. Il pivota sur son tabouret, refermant aussi ses bras sur elle qui ne chercha pas son regard. Cet enlacement dura longtemps. Comme il la pressait davantage sur son cœur, il eut une boule d'émotions à la gorge, ses yeux s'humectèrent. Soudée à lui, Vickie avait vraiment chaud et c'était bon ; c'était bon de ressentir des bras qui vous enlacent, de connaître encore cette fièvre. Elle releva la tête, s'attendrit de ses yeux bleus et embués. Elle savait encore les gestes tendres, son corps savait les recevoir, elle retrouvait tout. Ils s'embrassèrent, un lien s'ajouta entre eux, presque un serment.

Les amoureux parisiens de l'Hôtel de ville, par leur abandon à l'autre, avaient peut-être tracé la voie....

La félicité du moment excluait une verve enjouée. Ils bavardèrent en murmures, annonçant pour l'un l'obtention inespérée de jours de vacances, pour l'autre son bonheur de passer du bon temps ensemble, comme une promesse de jours bénis à venir. C'était sa réponse à la question de Vincent : oui, elle était bien avec lui. Toutefois, elle le pria d'être patient : « Laisse-moi encore un peu de temps » dit-elle en penchant la tête de côté.

— Oui, je sais, tu me demandes de t'apprivoiser ! dit-il, emballé, car la parole voulait reprendre du terrain.

Vickie resta « zen » :

— Oui, c'est ça, dit-elle sans pouvoir cacher une pointe de gêne.

Vickie chercha sur l'établi les créations de Vincent et fut attirée par un bougeoir en bois, avec des cannelures qu'elle toucha du doigt. Fascinée, elle découvrait sa minutie, une qualité qui augurait bien. Car s'il prenait toujours son temps pour tout faire patiemment... Ouf ! Elle eut encore chaud ! Vincent avait passé son bras autour de ses épaules. Il était proche d'elle à nouveau, ses yeux bleus et doux l'observaient. Il n'en croyait pas ses yeux, elle était une « apparition ». « Si ça marche avec elle, j'aurai toute une chance. »

Qui des deux était le plus ému en ce moment privilégié ? Il n'existe pas de mesure pour y répondre. Vincent insista pour la reconduire en auto, prolongeant ainsi la félicité, retardant le moment de rompre le charme.

En préparant son lit pour dormir, Vickie se sentait bien. Oui, elle avait embrassé Vincent et oui, elle s'en réjouissait. Comme par une porte ouverte dans sa tête, elle voyait tout autrement et acceptait la fin du statu quo. « François, ton

signe était clair Réponds à l'appel, quelqu'un t'attend. »

Elle voulait s'engager dans cette nouvelle étape de son existence. Elle songea aux mystères de la nuit évoqués précédemment. Elle se rappela avoir eu l'intuition des nuits édifiantes en inventant un genre de mantra rassurant avant de s'endormir. Elle le redit, plus confiante encore : « La nuit me tend la main, elle m'ouvre ses bras et je m'y réfugie en totale confiance ». Elle s'endormit aussitôt.

Vers six heures du matin, personne n'entendit le petit fouineur affamé qui s'immisçait dans le dépanneur.

Troisième partie

*Nul ne peut voir l'aube sans passer
par le chemin de la nuit.*

Khalil Gibran

Chapitre 17

Le lendemain, quand Vickie ouvrit la porte mitoyenne, Monsieur Doucette attendait déjà sur le trottoir. Elle allait quérir le ballot de journaux dehors, mais fut arrêtée par... un froissement de papier près de sa caisse.

— Ah non ! Pas ça !

De l'extérieur, Monsieur Doucette suivait la scène en gesticulant pour indiquer à Vickie l'intrus qui se baladait allègrement sur le comptoir. Apeurée, la petite bête grimpa partout, renversant le présentoir de lunettes, celui des cigarillos. Le voisin fit signe à Vickie d'ouvrir la porte. Elle obtempéra aussitôt en la laissant grande ouverte. Rapide comme une flèche, l'écureuil noir déguerpit vers le trottoir.

— Sale bête ! s'écria son voisin. Ça fait des semaines que je les vois courir sur les fils électriques.

Quoique satisfaite de la fuite de l'animal, Vickie soupira :

— Maintenant, il faut examiner les dégâts.

Au premier coup d'œil, beaucoup de marchandises déplacées ; l'écureuil avait dû sautiller d'une tablette à l'autre.

— Regardez ! Il a fait un méchant ravage ici, il a grugé vos verres à café. Nettoyez bien tout cela parce que, des fois, ces maudits rongeurs-là transportent la rage !

Vickie, déroutée, regardait le plancher jonché de confettis blancs en styromousse.

— De quoi avez-vous besoin ce matin ?

— Une pinte de lait pour mes céréales, répondit-il en se dirigeant vers les réfrigérateurs. En saisissant la longue poignée, il marmonna :

— Heureusement, les frigos, c'est bien fermé, sinon...

Le « sinon » voltigea dans le silence du dépanneur, répandant un mélange d'appréhension et d'amertume que Vickie tenta d'ignorer. Revenu à l'avant, l'homme aux commentaires aiguisés sortit un cinq dollars de sa poche, le plaça sur le comptoir. Vickie ouvrait sa caisse, disposant les billets et la monnaie dans les différents casiers du tiroir-caisse. Elle avait poussé, du revers de la main, les sacs de cachous éventrés ainsi que les miettes qui les accompagnaient. Monsieur Doucette quitta.

Pas le temps de s'apitoyer, il fallait faire vite. Elle noua son tablier et, torchon à la main, essuya « le plus gros » comme on dit, balayant ce qui était apparent, à l'avant du dépanneur. Elle ne put s'empêcher de penser qu'à deux, ça irait tellement mieux. « Allez François, fais quelque chose, j'ai besoin d'aide ! » Deux minutes plus tard :

— Bonjour Madame Jolicœur ! Aïe, c'est le beau temps qui m'a réveillé de bonne heure ! annonça Ti-Jean Beaudry dès son entrée. Il alla directement vers la cafetière qu'il trouva vide. Il s'avança vers Vickie, occupée à remettre en place un présentoir. Il y avait encore les conserves, sur les tablettes, qui gisaient de travers, telles des quilles après un abat.

— Tabarouette ! Qu'est-ce qui s'est passé ici ?

Vickie réalisa soudain que François avait encore répondu à son S.O.S. Elle exagéra son ton de confiance pour parler d'un visiteur indésirable.

— Pas des voleurs ! s'exclama Ti-jean les yeux ronds comme des vingt-cinq cents.

— Non Ti-Jean, un écureuil. Et puis, comme je suis toute seule, c'est vraiment long de tout replacer.

C'était une perche tendue. Il la saisit.

— Est-ce que je pourrais vous aider, d'abord ? Ça me ferait plaisir.

C'était entendu. Animé par sa fébrilité coutumière, stimulé par ses deux cafés (une gracieuseté de la maison !) ils mirent une heure à rendre le commerce présentable. Ti-Jean l'aida aussi à chercher le point d'entrée du visiteur intempestif, la brèche par laquelle il s'était faufilé dans le commerce. Hélas, la recherche fut infructueuse, ce qui inquiéta Vickie qui voulait éviter une reprise du scénario « Rongeur impertinent se bourre les bajoues en foutant le bordel ».

La clientèle fut nombreuse, ça sentait les grandes vacances. Vickie vendit des lotions d'écran solaire, du répulsif à moustiques, des briquettes de charbon... Comme un vrai samedi. Tout le stock de jouets saisonniers fut vendu. Et beaucoup de bières !

Vickie classa la pile de magazines échus à remettre au fournisseur. Passant devant le babillard : « Qu'est-ce que je voulais ajouter ? Il me semble... Ah ! La clé avec une corde rouge que j'ai trouvée par terre ! »

Elle punaisait la clé lorsqu'une cliente passa la porte. C'était Lisette Jolicœur, une cousine de François. D'excellente humeur, elle venait de « tomber » en vacances.

— Nous autres, au restaurant Chez Henry, pas de tataouinage, on ferme pour les vacances de la construction. Et tout le monde est content ! De toute façon, y a pas un chat en ville durant ces deux semaines-là. Un restaurant vide, ça fait pic pic ! Ça doit être pareil, ici ? avança-t-elle en sélectionnant des magazines à potins.

— Effectivement, c'est moins achalandé. Moi-même je serai en vacances dès ce soir.

Lisette fit pivoter le présentoir à lunettes. Elle en chaussa trois paires, essayant d'en voir l'effet dans le mini miroir disponible sur le présentoir. Finalement, elle en choisit une à la monture bleu acier.

Elle paya, Vickie lui remit sa monnaie et s'informa :

— As-tu encore ta roulotte au camping de Saint-Gabriel ?

— Oui ma chère ! Et là, on part pour deux semaines. La sainte paix, en avant du lac Maskinongé. Mon mari et moi, on s'est acheté des *Sea-Doos* et...

Vickie eut droit à tous les détails sur les plaisirs perpétuels du camping. Les feux de camp, la journée entière en maillot de bain, les partys bien arrosés. Enfin, Lisette mit ses nouveaux verres fumés. Elle repartit, souriante, certaine d'avoir fière allure pour amorcer ses vacances.

Durant l'après-midi, Jean-Yves téléphona :

— Je m'ennuyais de notre rituel du porto. J'ai parlé à Clément, ça se peut qu'il vienne aussi. On trinquera à nos vacances, hum ?

Vickie raccrocha. Elle s'interrogea : « Nos vacances ? Est-ce que Jean-Yves s'absente aussi de la librairie ? »

Après trois heures, ce fut « père tranquille » comme disait les Jolicœur. Vickie ne vendit qu'un briquet. Joliette semblait déserté. Héloïse était allée rejoindre les filles de La Clique, chez Sandy, la récente recrue, qui possédait une piscine. Après le lunch, la jeune fille avait cuisiné des muffins. Face aux craintes de sa mère, elle avait répliqué : « Maman, on ne refera pas la même gaffe deux fois. Les muffins, c'est un bon revenu et les clients vont t'en demander. Si on n'en fait plus, ils vont te questionner et ça paraîtra bizarre. »

Une fois refroidis, ils furent disposés sous la cloche transparente. Le souvenir de son premier baiser avec

Vincent la hantait. « Toujours aussi charnelle ma Vickie, ton corps a parlé mieux que ta tête ! » Elle se rappela avoir dit « C'est moi », ce Moi de l'ego, celui qui n'écoute que la voix intérieure.

« Lui, je pense qu'il m'aime depuis un bout. Il a été drôlement patient avec moi. » Elle s'amusa à relire les courriels de Vincent depuis mai. Le premier lui fournissait beaucoup de renseignement, tels que promis, sur les merles et leur couvaïson. Il se terminait par de chaleureux remerciements pour le premier lunch au restaurant : « J'apprécie beaucoup ta compagnie. Ce fut un privilège immense de t'inviter à partager ce repas. »

Le second courriel lui rappela leur excursion à vélo, au bord du fleuve. Vincent laissait transparaître ses sentiments tendres : « Vickie, tu es si sympathique. Aujourd'hui, j'ai ri avec toi comme je ne l'avais fait depuis longtemps. Ton amitié m'est précieuse, j'aime BEAUCOUP ta personnalité. »

Quelques autres messages étaient dans le même ton. Et enfin, le tout dernier courriel : « Il est quatre heures du matin, je ne dors pas, trop « énarvé » par ce qui s'est passé dans mon atelier ce soir. Sois sans crainte, je tiendrai ma promesse de t'appriivoiser. J'ai si peur de t'effaroucher. Je t'avoue mon ÉNORME bonheur, je t'ai attendue et j'ai reçu ton étreinte comme un cadeau que la vie m'offrait. »

À l'évidence, Vincent craquait pour elle. Mais en retour, pour aimer Vincent, elle comprit qu'il lui manquait la « bénédiction » de François. C'était la prochaine étape. Dans son rituel, à accomplir prochainement, elle y penserait. Vickie verrouilla la porte du commerce, mit sa pancarte « De retour dans cinq minutes », le temps de quérir son cahier bleu. Elle apporta également ses documents de Deuil-Amis. Elle y passa une quinzaine de minutes : lut ses

réflexions, organisa ses idées, encercla, écrivit des notes, réfléchissant tout haut « un geste libérateur, ouais, un cérémonial... »

Un doute persistait : était-ce bien approprié ? Elle téléphona à Agathe et lui exposa le déroulement qu'elle avait imaginé.

— L'important, Vickie, c'est que tu sois toute là, juste avec lui en pensée. Il faut des gestes tangibles. Mais tu as bien compris tout cela.

Rassurée, Vickie reposa le récepteur. Le téléphone sonna aussitôt :

— Bonjour, avez-vous une photocopieuse ? T'sé celle à cinq cents la feuille ?

— Non Monsieur, nous n'en avons pas, répondit poliment Vickie malgré l'irritation croissante qui la prenait, d'une fois à l'autre, à l'énoncé de cette question.

Dehors, le soleil resplendissait. C'était assez de ressasser de l'amertume. « Tiens, et si je lavais mes vitres à l'extérieur ? » Elle sortit, munie d'un nettoyeur à vitres et de torchons pour s'atteler à la tâche d'un bras vigoureux. François lui aurait dit : « Fais-toi plaisir ! » La sonnerie du téléphone l'interrompit ; elle pressa le pas pour rentrer.

— Dépanneur Jolicœur bonjour !

— Bonjour, avez-vous une machine à photocopier ?

— Non.

— Ah bon. Est-ce que vous savez où...

— Non.

— Seigneur, vous êtes bien bête !

— C'est ça. Au revoir et merci.

Vrang ! Vickie avait raccroché. « Non mais ! » Elle retourna à ses torchons ; ce genre de travail manuel qui occupe l'esprit et les bras lui plaisait. En revanche, elle appréciait moins la profusion de chiures de mouches... « Yark ! »

Le klaxon d'une auto la fit se retourner. Jean-Yves se gara juste devant le dépanneur. Les embrassades furent chaleureuses, Jean-Yves annonça :

— Yéééé, je suis en vacances jusqu'à jeudi !

Les yeux de Jean-Yves se portèrent sur le trottoir :

— Des dessins à la craie ! C'est beau ! C'est toi qui as fait ça ?

Soudain : « You-hou!! » Qui les interpellait ainsi ? C'étaient, bras dessus bras dessous, Clément et Rosélaine marchant vers eux sur le trottoir de la rue Richard.

— Bon, commença Jean-Yves, ce sera les trois mousquetaires qui étaient quatre comme chacun le sait. Il s'adressa à Vickie :

— Enlève ton tablier de matante, ta journée est quasiment finie !

Une fois le porto servi, l'excitation des retrouvailles s'atténua. Jean-Yves prit la parole :

— Je crois que nous aimerions d'abord prendre des nouvelles de Rosélaine. Dites-nous « le long pis le court » comme dirait notre mère.

Vickie avait apporté une chaise berçante pour Rosélaine ainsi qu'un coussin. Clément leva le menton vers Rosélaine pour l'inciter à commencer. Elle se tenait les épaules voûtées, mais se redressa pour parler :

— Ça va mieux. Les traitements, c'est dur, il faut courir jusqu'à Trois-Rivières. Ça m'a rendue tellement faible et puis Clément...

Elle avait des trémolos dans la voix. Clément prit le relais :

— Rosélaine se fatigue au moindre effort et puis, elle a perdu beaucoup de poids, dit-il en remontant, de son index, ses lunettes sur son nez.

— C'est dur pour Clément aussi.

Jean-Yves et Vickie écoutaient en jonglant, ça leur donnait soif, ils terminèrent leur porto bien avant leurs cigarillos. Clément ajouta qu'il fallait garder le moral en attendant les derniers résultats des analyses.

Jean-Yves, piteux, regardait le fond de son verre. Clément s'en aperçut et voulut faire diversion, mais n'en eut pas le temps, car c'est Rosélaïne qui se confia avec un accent de sincérité :

— En tout cas, la maladie, ça vous rabat le caquet. Des fois, je passais la journée couchée, je me laissais soigner. On dirait qu'on s'abandonne.

— C'est ça, s'écria Clément, elle avait perdu toute sa jarnigoine !

Ils éclatèrent tous d'un bon rire libérateur. Clément satisfait de son effet, en remit :

— Mais ça commence à revenir !

Ce climat allégé permit à Jean-Yves d'ajouter sa propre sincérité sans que ce soit attristant :

— On était avec vous en pensée. Les épreuves, c'est sûr, se vivent dans l'intimité du foyer.

— Mais là, ça nous fait du bien de voir du monde peppé, pas des malades d'hôpital, dit Clément.

— À la bonne heure ! dit Jean-Yves en se versant un autre doigt de porto sans oublier d'en offrir aux autres qui refusèrent sauf Vickie qui ressentait aussi le besoin de s'envoyer un deuxième verre derrière la cravate. Sa belle-sœur « s'adoucissait », la tigresse devenait un doux chaton. Dans les replis de son cœur, la sollicitude s'était installée...

Vickie raconta l'incident de l'écureuil noir ; elle ignorait quand et comment l'indésirable avait pénétré dans son commerce et oui, c'était stressant. Elle parla de la clientèle qui devenait exigeante. On lui demandait de vendre des bas-culottes, des sandwiches faits maison ou bien d'investir

dans une photocopieuse. D'autres demandaient des cassettes vidéo à louer.

— Bref, c'est plutôt décourageant ces temps-ci, conclut Vickie.

Elle avait escamoté l'incident du muffin percé d'une aiguille, gênée d'avouer son erreur. Mais elle leur confia son record absolu de la plus basse recette. Jean-Yves répétait tout bas : « Cent dix dollars. » Vickie les regardait l'un après l'autre. Ses beaux-frères resteraient à jamais SA famille ; ils savaient compatir avec elle.

La porte du dépanneur s'ouvrit. Vickie se leva : ce client lui rappelait vaguement quelqu'un.

— Excusez-moi Madame, Madame Jolicœur je suppose ? Quand je suis venu ici hier pour acheter une caisse de Broue Light, j'ai perdu mes clés.

Vickie le reconnut, c'était l'arrogant client qui avait « donné de la m... » à Héloïse.

— Ah oui, et nous n'en avons pas et vous étiez un peu pompé, dit Vickie d'un air de maîtresse d'école qui prend son élève en faute.

— Ouais, disons que je pogne les nerfs facilement. En tout cas... Pour mes clés, les auriez-vous trouvées par hasard ?

Vickie pointa le babillard : « Celles-là peut-être ? »

Il se dirigea vers le babillard sous les yeux attentifs du triumvirat des Jolicœur :

— Oui, en plein ça ! Merci, c'est ma clé d'appartement.

Il tripotait le ruban rouge de sa clé en revenant au comptoir. Visiblement, il désirait acheter quelque chose pour appuyer ses remerciements. Il choisit un luxueux paquet de cigarillos, paya et, s'adressant à la ronde :

— Merci Madame, c'est un bon dépanneur ici. Un très bon dépanneur familial.

Après son départ, ils rigolèrent au récit des emportements du jeune homme. Le chialage n'est jamais constructif, conclut Jean-Yves.

Après, ils mirent beaucoup de verve à parler de l'été dont il fallait profiter. Roséline et Clément quittèrent les premiers. Jean-Yves l'aida à nettoyer verres et cendrier. Avant de partir, il lâcha, après avoir toussoté :

— Vincent et toi... je veux dire, il m'a glissé un mot...

Elle rougit.

— Ne rougis pas, comme dans la chanson d'Hugues Aufray, tu as toujours des beaux yeux. Tu comprends ce que je veux dire ?

— ...

— Ne fais pas comme moi, ose. De nos jours, c'est facile, on peut se fréquenter sans obligation. Apprenez à vous connaître. Tu as le droit de penser à toi maintenant.

Une musique jouait, en provenance de l'extérieur : c'était le Monsieur de « l'Âge Dort » sur sa bicyclette munie d'une radio. Il s'empara d'un pain tranché.

— Des sandwiches aux tomates avec un bon Coke fret, c'est ça que je voulais manger ce soir.

Il expliqua qu'il cultivait un potager dans les jardins communautaires fournis par la ville. Est-ce que ses tomates étaient déjà mûres ? Oui, mais il avait un peu triché, ayant planté, au début juin, un pied de tomate déjà fleuri ! Dans ses propos transparaissait la solitude. Il repartit, lui envoyant la main une dernière fois. Vickie s'attachait à son client. *Rewind* de magnétoscope sur sa propre enfance de sandwich-aux-tomates-pas-toasté-sans-maman-les-soirs-brûlants-d'été. « Petite misère ! », conclut-elle.

Dans sa voiture, Héloïse revenait à la maison après un agréable après-midi de baignade. Elle s'engagea dans la rue Saint-Pierre, longea le cimetière : « Salut papivole, c'est

moi. Je t'aime fort, fort. » Elle évoqua facilement le visage de son père, tout semblable à celui qu'elle saluait chaque matin. Elle resterait à jamais sa fille autant qu'Étienne resterait le champion. En tournant dans la rue Richard, elle voyait tout en rose, au contraire de sa mère maussade derrière son comptoir ; elle était l'antithèse de la platitude des jours anciens aux sandwiches-pas-toastés mangés dans la solitude.

Arrivée devant le dépanneur, « Tutt-tutt », elle s'annonça à Vickie, vérifia l'heure à son tableau de bord, 4 h 45. Souvent rébarbative à la routine, Héloïse avait une proposition pour le souper :

— Qu'est-ce que tu dirais de manger du poulet de la Rôtisserie ?

Surprise, Vickie attendait la suite.

— Allez, on sort d'ici ! On va manger dehors, tu vas sentir l'été. Avoue, c'est une bonne idée pour commencer tes vacances !

Comment résister à pareil enthousiasme ? Dès que Manon fut arrivée, mère et fille quittèrent l'ancre du quotidien organisé, mais facilement bousculé.

Assises à une table à pique-nique, devant le Pavillon, Héloïse et Vickie regardaient défiler la rivière l'Assomption qui allait courber largement derrière la Cathédrale et le somptueux Noviciat des Clercs de Saint-Viateur créant alors un vaste parc. Vickie avait refermé sa boîte de la rôtisserie. Le paysage parlait à la contemplative. Les rivières coulent inlassablement et semblent immuables. Mais, le sont-elles vraiment ? Les rivières sont semblables au temps qui s'écoule seconde après seconde, indifférentes au bonheur autant qu'au malheur, mais, nuance troublante, s'adaptent aux contours de la route. Vickie demanda :

— Est-ce que tu sens le vent du changement qui souffle sur notre vie ?

L'adolescente jouait avec sa boucle d'oreille ; elle aussi sentait cela.

— Mais toi Héloïse, tu es si courageuse. On dirait que tu surmontes tout sans difficulté. Avec ton amputation...

— C'est toi qui m'as aidée. C'est toi qui m'as convaincue que ça irait. Papa et toi, vous étiez toujours positifs et si amoureux, ça m'a rendue forte et courageuse justement.

Héloïse se leva et prit ses béquilles, signifiant qu'elle désirait changer de place. Elles marchèrent sur la piste cyclable longeant le cours d'eau, s'arrêtèrent à un banc lui faisant face. Vickie se taisait, évitant de briser le fil des pensées de sa fille. Celle-ci poursuivit :

— Tantôt je parlais de papa... C'est important d'être aimé, ça donne des ailes, on peut affronter n'importe quoi si on est porté par l'amour d'un autre. Moi, avec Francis, c'est juste le début, on construit quelque chose. Oui, c'est un autre chambardement dans notre vie de famille, mais c'est plutôt positif. Mais toi, m'man, avec Vincent, ça clique, non ?

Vickie cherchait les bons mots. Elle arriva enfin à formuler une première question qui résumait ses préoccupations :

— Et si je lui ouvre mon cœur, comme on dit, tu ne trouveras pas que je remplace ton père par un autre ?

— Ben non, il ne remplace pas mon père François Jolicœur. Je me tue à te l'expliquer : rien n'efface mon papivole, il est là, présent en nous, dans un gros bagage de souvenirs. Vincent vient juste se placer à côté, il s'ajoute.

La brunante les enveloppait, il était temps de revenir au dépanneur. Héloïse eut un flash :

— Et puis, je m'ennuie des « bede-bede-bede » !

— Les « bede-bede-bede » ?

— C'était quand vous jacassiez, le soir, dans votre chambre. Je vous imaginais la tête sur l'oreiller, face à face,

en train de chuchoter ; c'était flou, rien de précis, juste « bede-bede-bede » comme une rumeur douce à mes oreilles. Des fois, ça ricanait aussi. C'était comme une musique qui me berçait jusqu'à m'endormir, en sécurité dans mon lit, entourée des sons étouffés de ma maison.

— T'es folle Héloïse ! dit Vickie en tapant sur son bras. Tu as tellement d'imagination ! Mais sérieusement, je comprends.

— Je te le redis m'man. Je m'ennuie des « bede-bede-bede », ça me fera plaisir, un jour, de les réentendre.

Dix minutes après le retour des deux belles à la maison, Francis se pointa pour annoncer qu'il organisait une sortie. *Saturday Night Fever* aurait dit François. Après quelques appels, tout baignait : il faisait beau, la gang d'amis avait le goût de voir du monde. Héloïse se changea en vitesse, prête à partir. Manon avertit Vickie que Monsieur Chevalier était passé vers 5 h 15 et, plus tard, son cellulaire avait sonné dans la cuisine, probablement y aurait-il un message.

D'un coup, pouf ! Vickie se retrouva seule. Elle se versa un grand verre d'eau, s'assit. « J'en ai crissement marre d'être toute seule le samedi soir ! » Au salon, elle s'affala sur le grand sofa. Elle fixait la toile achetée depuis belle lurette qu'elle avait détaillée cent mille fois.

De retour dans la cuisine, elle s'emporta : « Ouais, crissement marre ! » Elle s'arrêta devant le miroir ovale : « Ma foi, est-ce que je suis rendue comme Shirley Valentine, dans le film, qui parlait à son mur de cuisine ? »

Elle ouvrit son cellulaire pour écouter son message. « Salut, c'est moi Vincent. C'était une bonne idée le poulet barbecue. Je voulais t'offrir un petit truc en passant, juste pour rire. Tu peux m'appeler ce soir, je serai chez moi. » Elle lui téléphona. Après les civilités d'usage, elle coupa court à toute conversation et dit avec chaleur :

— Viens donc faire un tour.

Vickie tamisa les lumières dans la maison pour créer une atmosphère conviviale. Vincent fut sur place rapidement ; les mains derrière le dos, il cachait quelque chose :

— Ferme les yeux, murmura-t-il, influencé par l'ambiance feutrée.

Il déposa la surprise dans le creux des mains de Vickie.

— Que c'est joli!

C'était une grenouille verte, une peluche, assise dans un transat, un chapeau mexicain sur les yeux. Elle semblait dormir, ses mains palmées croisées sur un livre posé sur son ventre. « Prière de ne pas déranger, je suis en vacances, » lisait-on sur une petite étiquette. Vickie le remercia en l'embrassant, c'est lui qui ferma les yeux, il tremblait un peu. Elle s'attendrit de le savoir troublé. Elle voulut le détendre :

— You-hou Vincent, t'as pas embrassé la reine d'Angleterre, c'est juste Vickie, une petite femme de Joliette.

— Arrête, t'es plus précieuse pour moi que toutes les reines du monde !

Vickie prit la grenouille dans sa chaise longue et l'agita en face de Vincent, elle imita une voix enfantine :

— Alors est-ce que le prince qui a embrassé la grenouille en vacances veut passer au salon ?

Il finit par sourire.

Vickie lui fit lire la carte postale de Marie-France.

— Ils vivent de beaux moments. Je suis contente pour elle.

Vincent voulut lui rappeler qu'il aimait aussi les voyages :

— Tu te rappelles le Winnebago à vendre ?

— Oui, il est toujours sur mon babillard.

— Enlève l'annonce, il est déjà vendu.

— Et Monsieur Martin ne m'a pas prévenu !

— Ma chère, c'est du monde tellement affairé.

Vickie eut droit au résumé de toutes les tentatives de Vincent pour obtenir un véhicule récréatif. Il en rajoutait, faisant le « comique », elle riait de bon cœur.

— Comme dit ma mère, faut pas lâcher ! s'exclama Vincent.

— Mais finalement, as-tu eu le numéro de l'autre Monsieur ?

— Ben oui ! Il s'appelle Francisco Rivest et...

— Fran-cis-co ? Comme San Francisco ?

— Eh oui ! Francisco Rivest. Je lui ai donc téléphoné et devine quoi ?

— T'es tombé sur son répondeur !

Ils rirent un bon coup. Puis, Vincent, redevenu sérieux, proféra :

— Mais, avec ma tête de mule, tu vas voir, je vais réussir à le rejoindre.

Vickie raconta ses derniers jours : l'incident du muffin et le découragement qui suivit, l'écureuil et le désordre dans le dépanneur, la médiocre recette de cent dix dollars, Roséline l'assagie.

Le temps passait, ils bavardaient.

— Hé, est-ce que t'offre quelque chose à boire ?

Finalement, ils s'avouèrent avoir « un petit creux » et décidèrent de se faire des toasts à la cuisine.

Vincent étendait minutieusement sa confiture. Vickie aima la délicatesse de ses mains. Il avait de longs doigts, des mains blanches aux ongles bien taillés. « C'est sûr ! Réveille Vickie ! Il ne travaille pas au pic et à la pelle », se dit-elle. Il leva la tête, lui sourit avant d'attaquer sa rôtie.

Elle commença de « rêver bleu », approcha sa main pour caresser la joue de Vincent et faire le contour de l'œil. L'œil bleu clair, une transparence qui étonnait, pouvait-on

voir au fond de ses yeux ? Vincent ne bougeait plus. Ses pupilles sautillaient un peu, l'émotion peut-être... Vickie aimait l'effet de ce regard, il y avait là une douceur des choses aux couleurs pastelles.

— Qui a les yeux bleus chez toi ?

— Ma mère.

Après, il fut question des vacances. Pour Vincent, c'était l'heure d'être persuasif. Il expliqua sa proposition pour lundi. Il s'était renseigné sur les détails du forfait, les exposa, est-ce que ça intéressait Vickie ?

— C'est le genre d'escapade d'un jour que j'adore.

C'était décidé. Vincent s'informa : est-ce que Vickie, pour sa part, avait prévu quelque chose de précis ?

— Demain matin, je vais voir Étienne à Rawdon. Jeudi, je vais m'absenter, j'ai un truc à régler toute seule. Autrement, je propose une journée à la plage. Ce serait du style : pique-nique, lecture et bronzette, si tu aimes naturellement.

— Mais j'aime tout avec toi ! s'exclama Vincent qui s'enthousiasma sur le plaisir d'être ensemble, faire n'importe quoi mais à deux, n'importe où, il brûlait de revivre cela.

Soudain, il s'arrêta. Il déglutit difficilement, baissa les yeux. Vickie se tut : sentir la peine d'un autre, c'est aussi être ramené à la sienne. Il n'y avait rien à dire.

Le coucou de l'horloge sortit soudainement de sa cachette pour chanter deux fois, ils sursautèrent. « Quoi ! Deux heures du matin ! »

— Je n'en reviens pas ! dit Vickie.

Vincent se leva, prêt à partir. Ce fut ainsi qu'Héloïse les retrouva, debout face à face, lorsqu'elle entra par la porte arrière. Héloïse se fit joyeuse : « Hé hé ! Ça veille tard mon Téléphore ! » C'était une phrase à rimettes héritée des Jolicœur. Il y eut effusion de bisous sur les joues. Quand

Héloïse fut montée à sa chambre, Vincent s'approcha de Vickie, la serra longtemps dans ses bras. Avec toute la tendresse permise, il quêta un baiser. Vickie s'amollit, consentante...

Une fois « jaquettée », Vickie chercha son portable et fureta sur Internet, histoire de calmer son esprit. Elle lut un article sur les différentes céphalées. Un deuxième article, sur le bonheur, attira son attention. On recommandait de se remémorer, à la fin de chaque journée, trois moments heureux. Ensuite, chercher pourquoi ils nous avaient satisfaits. Selon ces chercheurs en psychologie, les participants avaient vu ainsi augmenter, au fil des semaines, leur « indice de bonheur ».

D'abord, Vickie identifia le rituel du porto : le bonheur de se sentir entourée. Deuxièmement, les paroles de Jean-Yves « Tu as le droit de penser à toi maintenant » : sentir l'approbation d'un proche. Ensuite, elle sourit, car c'était les « Bede-bede-bede » de sa fille. Un quatrième s'ajoutait. C'était la visite de Vincent : elle fut étonnée par sa facilité à établir une complicité avec lui.

Elle pensa que François devait veiller sur elle et avait décidé de lui envoyer un ange gardien. « Ça je peux le dire. François Jolicœur, mon âme sœur. Vincent Chevalier, mon chevalier servant. »

Quand Vickie posa sa tête sur l'oreiller, elle s'assoupit aisément. La nuit lui ouvrit amplement ses bras sans qu'elle l'appelle. La nuit referma sur elle les larges pans de sa livrée noire.

Vickie rêva. Elle se trouvait près d'une colline où sévissait une bataille entre guerriers, semblable à la dernière scène du film *Le dernier samouraï*. Elle avançait vers le sommet. Quelqu'un dit : « Nous sommes encerclés ». C'était une ceinture de guerriers noirs qui les entourait. Le cercle se

refermait sur eux, Vickie pensait : « Avec mon épée, si j'en touche un, un seul... » Elle fixa l'épée dans sa main droite, la brandit, elle était très longue. Vickie toucha un guerrier sur l'épaule comme pour le faire chevalier. Le cercle de guerriers se changea en cerceau de métal. Elle l'enjamba facilement et se sentit libérée.

Vickie sortait du cercle qui l'enfermait. En touchant un chevalier.

Chapitre 18

Les cloches de la Cathédrale carillonnaient à grande volée, appelant les fidèles à la messe. Vickie chérissait cette sonorité qui se répandait à travers le quartier. Le soleil, déjà haut, faisait resplendir toute vie à l'extérieur. Elle était à son bureau, feuilletant son cahier « Toi et Moi » avant d'y ajouter une réflexion :

François mon bel amour,

Je me prépare à effectuer un rituel d'adieu avec toi. Tu sais, notre histoire est inachevée, comme un scénario en suspens, il y a une séquence qui est figée sur ta mort. Je dois trouver une fin à notre histoire d'amour. Ce sera très dur pour moi, cette étape du dernier détachement.

Dernièrement, un certain soir, j'ai senti revenir un puissant désir de mordre à la vie. J'ai le goût de voir du paysage, profiter de l'été. M'évader du dépanneur. Toutefois, pour jeudi qui vient, je t'invite à ce rituel entre toi et moi. A+



Vickie passait un agréable après-midi au camp Mariste. La paix des lieux l'avait charmée dès son arrivée ; la splendide verdure de la forêt encerclait le camp. Étienne l'amena

en chaloupe sur le lac Morgan qui palpitait sous un soleil tenace. Son fils était bavard ; Vickie réalisait qu'il vivait le plus extraordinaire été de sa jeune vie. Il goûtait une liberté qui le comblait. Il raconta plusieurs péripéties de la vie de moniteurs.

Il ramait avec aisance, ses biceps étaient plus musclés. Vickie fut attendrie par ses oreilles qui, bien que plus grandes naturellement, avaient gardé la même forme qu'au jour de sa naissance. Elles étaient toutes rondes, roses et un peu décollées, François les avait qualifiées « d'oreilles de souris ». Étienne parla longuement de lui et Kristelle, il conclut ainsi :

— C'est ma blonde m'man, elle fait partie de ma vie maintenant.

De là-haut, la chaloupe semble bercée par le lac, elle avance avec la lassitude des dimanches alanguis de l'été. En voltigeant, je m'approche et perçoit leur conversation. Pourtant, une ombre au tableau, je m'interroge : comme Vickie avait beaucoup de temps, pourquoi a-t-elle évité de glisser un mot sur Vincent ? Puisque Étienne, lui, s'est ouvert sur ses amours, ne devait-elle pas, elle aussi, lui parler du « nouveau » dans sa vie ? Soyons indulgent, peut-être n'a-t-elle pas pensé à aborder ce sujet...

Avant de partir, ils se tenaient près de l'auto. Vickie demanda :

— Tu viendras, c'est certain, à mon souper d'anniversaire ?

Une fois de plus, elle afficha son sourire affligé. Étienne en fut déçu. Non mais « bordel ! » toute cette tristesse allait-elle leur coller à la peau jusqu'à la fin des temps ? Il se ressaisit et répondit en se forçant à adoucir sa voix :

— Mais oui ! Héloïse a téléphoné à la directrice, tout est arrangé.

— Ça fait presque trois semaines que tu n'es pas venu à la maison. C'est incroyable !

Étienne la prit alors dans ses bras, il la dépassait d'une tête.

— C'est vrai que t'es une petite moman, dis donc !

Il la serra très fort.

Lorsque Vickie quitta le stationnement du camp de vacances en lui lançant « À vendredi », Étienne soupira. Ses pensées l'assiégèrent : il avait maintenant une blonde, il faisait l'amour avec elle, il devenait un homme. Et sa mère ? « Bon sang, a-t-elle rapetissé ? » Oui, sa mère dont il se sentait désormais le grand fils protecteur. « Ainsi va la vie, conclut-il. On s'absente quelques semaines et tout nous apparaît différent. » En fait, il ignorait tout des changements survenus rue Richard...

Au retour, Vickie bifurqua vers Sainte-Marcelline pour visiter Renée et Paul-André. Elle soupa avec eux, ils devisèrent sur la vie qui « passe tellement vite », car eux aussi, avaient dû s'habituer à l'autonomie grandissante de leurs filles. Kristelle au camp mariste et Lysanne, acceptée à la dernière minute à une immersion anglaise, à Moncton.

Ils l'assurèrent de leur présence pour fêter ses quarante-six ans.

Chapitre 19

Lundi matin, rue Saint-Louis. De son gros orteil, Vincent poussait la mousse de sa douche vers le trou de vidange. En s'épongeant, il détailla son corps dans le miroir. Il rentra le ventre, mais c'était inutile. Comme toujours, il fut déçu de son petit bedon dodu. Il scruta son visage pour faire diversion. « T'es grassouillet, mon pot, Hélène te le reprochait. »

— Mais je me bats contre ça : je vais m'entraîner au gym.

— Continue, car sinon... dit sa conscience.

— Sinon quoi ?

— Tu vas carrément devenir comme... ajouta-t-elle, malicieuse.

— Comme qui ?

— Comme mononcle Ti-Georges ! ricana l'autre.

Vincent tourna carrément le dos au miroir afin de mettre fin à ce dialogue déprimant. Il sortit nu de la salle de bain et se rendit à sa chambre pour s'habiller. Un autre miroir l'attendait. Il enfila son slip. « T'as des belles fesses, ça pourrait compenser. » Il les tâta : « Ouais, des fesses fermes de cheval trotteur. »

Il fallait choisir les vêtements... Il cherchait ses achats les plus récents pour éviter d'avoir l'air démodé. Il opta pour un bermuda en denim et une chemise ivoire avec de

fines lignes noires. « Mon Dieu, j'espère que ça fait pas trop joueur de golf ! »

— Arrête de faire du sang de couleuvre ! Y a pas juste l'apparence dans la vie, murmura sa plus fidèle critique. Et sa plus contradictoire aussi : d'abord elle ricane de son allure, provoque l'indécision de Vincent et termine par une tape dans le dos : « Oublie ça, c'est tellement secondaire ». Avant de quitter le miroir, il s'exerça deux ou trois fois à sourire pour rendre son expression « la plus naturelle possible ».

Rue Richard, Vickie était prête. Elle aimait son image dans le miroir. Elle avait d'abord eu le réflexe de s'habiller tout en noir. Mais un bermuda noir et une camisole noire en été... ça faisait sombre sous juillet si lumineux. Elle choisit un vêtement plus « accrocheur ». Elle descendit au rez-de-chaussée.

Manon officiait au dépanneur.

Vickie feuilleta rapidement le journal et but sa dernière gorgée de café. Un grand rire lui parvint. Vickie s'approcha de la porte mitoyenne :

— Seigneur ! Vous travaillez dans la bonne humeur.

— Écoutez Vickie, commença Manon, Ti-Jean me sort des expressions incroyables. Il paraît que nous ne sommes pas des chiqueux de guenille.

— Ça veut dire que l'on ne chiale pas pour rien, rigola Vickie.

Elle constata que tout était en ordre ; elle partait l'esprit tranquille. L'auto de Vincent était en vue. Espiègle, elle salua Manon :

— Bonne journée. J'espère que tu n'auras pas trop de broue dans le toupet !

— De la broue dans le toupet ?

Vickie pouffa de rire en quittant sous l'œil interloqué de Manon.

Elle croisa Louis Pellerin sur le trottoir et s'informa de la santé de son père. Il était stable, mais devait subir deux dialyses par semaine, ce qui augmentait considérablement la tâche de la conjointe de Louis. Vickie lui suggéra la Coop d'aide-ménagère dont le dépliant se trouvait sur son babil-lard. Elle le salua et s'avança vers l'auto de Vincent.

« Oh boy ! » murmura Vincent en apercevant la cami-sole rose bonbon.

— Prête pour une croisière au pays du Survenant ? lança-t-il.

— Oh que oui !

— Très belle ta camisole. Tu es resplendissante !

— Merci ! Alors, on y va ? dit-elle en tapant sur ses cuisses en signe de détermination, puis chaussa ses lunettes fumées.

Une fois rendu sur la route de Berthierville, Vincent dit :

— Regarde, j'ai trouvé ça à la librairie : le cd « Le Survenant » ! On va l'écouter en se rendant au traversier de Saint-Ignace. J'en ai fait jouer un petit bout, hier soir ; ça semble excellent. Il plaça le disque compact dans le lecteur. Vickie se fit attentive, elle aimait beaucoup le début :

— As-tu entendu les trémolos des violons ? C'est vraiment réussi.

La musique les accompagnait, les unissait même, dans le cocon de l'habitable. Vincent l'informa :

— Une fois traversé ce pont, on entre dans les Îles de Berthier.

Vickie admirait la beauté des petits affluents calmes qui caressaient les berges des Îles. Touchée, elle se laissait porter par les mélodies ; elle s'exclama encore :

— Écoute ici, les notes qui s'égrainent comme de la pluie qui tombe.

Vincent acquiesça avec enthousiasme afin de calquer son humeur sur celle de sa compagne.

Arrivés au quai, le traversier embarquait déjà les autos.

Une fois l'auto garée sur le traversier, ils sortirent pour respirer l'air du grand fleuve. Appuyés au bastingage, les verres fumés sur le nez, ils contemplaient le Saint-Laurent tel un vaste horizon d'ardoise. Vincent plaça son bras autour des épaules de Vickie, elle appuya sa tête dans son cou. Il embrassa le dessus de sa tête. Les rives de Sorel approchaient vite. Vincent la serra plus fort, muet d'ébahissement. Il n'en revenait pas, avec cette femme, tout marchait sur des roulettes. C'était véritablement la femme de sa vie.

À Sorel, Vincent dit :

— Maintenant, tous à gauche, vers Sainte-Anne-de-Sorel !

Juste avant d'embarquer sur le bateau de croisière, Vickie tâta sa sacoche de toile :

— J'ai apporté mon appareil photo, est-ce que tu me trouves quêtaine ?

Vincent l'assura que non. Il l'aida à monter à bord en lui tenant la main qu'il garda ensuite dans la sienne. Le capitaine les salua :

— Madame et Monsieur, bonjour.

Vincent pressait la main de Vickie, fier qu'ils soient perçus comme un couple.

Ils quittèrent le quai et entrèrent dans le chenal des Corbeaux, longeant l'Île-de-Grâce, l'île-à-la-Pierre, la Grande-Île. Vickie prenait plusieurs photos. Tout respirait le calme. Vincent était fasciné par la multitude de chalets sur pilotis. Ce genre de refuge, loin de tout, lui semblait l'apogée du séjour de vacances reposantes. Soudain, « plouk ! », un petit animal venait de plonger à l'eau. Le capitaine les renseigna :

— C'est un rat musqué, communément appelé rat d'eau par les gens d'ici.

Alors, le capitaine leur lut une description qui semblait tirée de « Faune Canada » :

— Le rat musqué est un mulot de grande taille. Il fréquente les marécages et les bords de rivières. Le rat musqué tire son nom du fait qu'il possède deux glandes de musc. Ces glandes sécrètent une substance jaunâtre, à odeur de musc, que l'animal répand le long de ses pistes et sentiers.

— Il a une longue queue noire, je pense ? questionna quelqu'un.

— En effet, poursuivit le capitaine, professoral, sa queue est fine et aplatie verticalement ; elle peut mesurer jusqu'à 25 cm de longueur.

Le bateau filait, laissant voir également toute une faune ailée. Un héron leur fit l'honneur de voler au-dessus d'eux, suscitant des exclamations joyeuses sur son passage. Au bout du chenal, l'immensité du lac Saint-Pierre leur coupa le souffle. Au retour, ils s'engagèrent dans le chenal du Moine. Vickie put photographier l'ancien chalet de Germaine Guèvremont, proche de l'Île-aux-Fantômes.

L'excursion tirait à sa fin. Ils prirent encore du temps pour « enregistrer le paysage » dans leur tête.

— Et si on prenait une photo de nous deux ! s'emballa Vickie.

Quelqu'un s'offrit à jouer les photographes. Vincent et Vickie prirent place sur une banquette : cheveux au vent et sourires radieux, ils rapprochèrent leurs têtes comme tous les couples photographiés. Derrière eux, le cliché ferait aussi voir le sillage du bateau sur le chenal et en arrière-plan, la verdure de l'Île du Moine où brouaient quelques vaches. Tellement bucolique !

Quand ce fut l'heure du souper, il y eut tergiversation.

— On pourrait manger dans un petit casse-croûte, suggéra Vickie.

— Ben justement, pourquoi manger dans un casse-croûte, protesta Vincent, si on peut trouver mieux ?

Vickie n'avait pas de réponse, elle leva les paumes vers le haut. Vincent prit sa voix la plus caressante :

— On s'était promis une bonne bouffe sur une terrasse. On a fait une belle croisière, il fait beau et chaud. On vit une journée spéciale ensemble, alors il faut célébrer ! », termina-t-il sur une note haute.

Vickie s'amusait de sa ferveur. Elle émit une dernière réserve :

— Pas trop cher quand même !

— Ben voyons ! Y a quelque chose que je t'ai caché, je suis riche !

— T'es riche ?

— C'est mon truc. Je me dis ça depuis toujours et je n'ai jamais manqué d'argent. En plus, depuis quelques jours, je me sens millionnaire...

— ...

— C'est à cause de toi, ma douce amie. Quand je suis avec toi, je me sens tellement heureux, c'est mieux que l'argent.

Ils choisirent un restaurant près de la marina. Naturellement, dans l'optique du jour béni décrété par Vincent, il fallait commander une bouteille de rosé tout frais. Ils firent « Tchîn-tchîn ».

— À notre richesse ! dit Vincent, rieur.

Ils apprécièrent le panorama sur le chenal du Nord et les îles de la Commune. Durant le repas, Vincent l'interrogea sur son enfance et il comprit mieux pourquoi Vickie, élevée par sa mère seule, ne voyait pas l'argent de la même façon que lui. Il parla du jeune Vincent, élevé sur une ferme

où l'abondance prévalait. Libre et insouciant, il courait partout dans les champs. Lorsqu'il parlait de sa jeunesse sur la terre familiale, il devenait intarissable.

— C'est pour ça que je suis vigoureux de même ! proclama-t-il en tapotant son bedon. Une santé de fer, Madame !

Juste avant le dessert – l'idée de l'omettre n'effleura pas le gourmand – Vickie téléphona pour vérifier auprès de Véronique si tout allait bien ; c'était elle qui fermerait le dépanneur durant cette semaine-là.

Ils revinrent à Joliette après avoir marché dans le Vieux-Berthier « pour digérer » dicit Vincent et s'être arrêtés à la Ferme Régis, car la saison des fraises battait son plein, il fallait « en profiter ». Voyant l'heure tardive, Vincent demanda, « s'ils étaient revenus aussi tard qu'une veillée de Téléspore ».

— Non, ce genre de veillée d'autrefois se terminait à deux ou trois heures du matin.

Plus tard, assise dans l'auto de Vincent, juste en face de son commerce, Vickie tripotait inutilement sa sacoche. Chacun semblait gêné d'exprimer le fond réel de sa pensée : ils avaient passé une journée exceptionnelle et cela promettait pour les jours suivants. Un matou dodu passa devant l'auto, puis grimpa sur le banc devant le dépanneur. Ses yeux semblaient les fixer.

Vickie regarda la fenêtre du salon, pas de lampe allumée, Héloïse ne semblait pas là. Non, elle n'allait pas dire le classique : « Est-ce que je t'offre un café ? » Le chat faisait le dos rond, en attente... Finalement Vickie osa :

— Embrasse-moi, c'est ce qui me manque le plus d'embrasser quelqu'un juste avant de m'endormir.

Vincent prit le visage de Vickie entre ses mains.

Les horloges se figèrent pendant leur étreinte, douceur et chaleur se répandirent dans leurs corps délaissés. Elle

ferma les yeux, toujours aussi charnelle. Enfin, Vickie sortit de l'auto. Le vieux félin sauta du banc, s'immobilisa. Vickie, ressaisie, plaça la main sur son cœur :

— Je te remercie pour la sortie d'aujourd'hui, très sincèrement.

Lui aussi la remerciait. Il fit démarrer son auto. Le matou miaula puis se dirigea vers l'arrière du dépanneur où il disparut, complètement absorbé par l'obscurité qui y régnait.

Chapitre 20

Héloïse entra dans la cuisine. Au centre de la table, trônait le bol de fraises, rouges et invitantes. Elle en croqua une : « Mon Dieu que c'est juteux. Et sucré. Et frais. » La porte mitoyenne était fermée, Manon s'occupait de la clientèle. Puis, Francis téléphona pour la prévenir qu'il ne pouvait emprunter la tente de son frère aîné, celui-ci partait aussi en camping durant le week-end prochain. Héloïse pourrait-elle essayer, de son côté, d'en dénicher une ?

Vickie fit son apparition, ses cheveux fraîchement shampouinés entourés d'une serviette.

— Comment va la grande vacancière ce matin ? demanda Héloïse.

— Bien. Mais sais-tu, je crois que j'aurais droit à une bonne coupe de cheveux ; quand mon anniversaire approche, j'ai souvent un goût de changement.

Héloïse prit des nouvelles de la croisière aux Îles. Toutes deux s'assirent à la table et Vickie se lança dans une description enjouée de son excursion.

Rue Saint-Louis, Vincent avait rejoint Francisco Rivest au téléphone.

— Ouais, mon ami Benoît m'en a parlé. Savez-vous, je suis pas vraiment décidé.

Un silence s'installa. Vincent entendait souffler Monsieur Rivest qui devait avoir des problèmes respiratoires. Vincent tenta :

— Peut-être que je pourrais aller vous rencontrer.

— Ouais...

Peu loquace le bonhomme, plusieurs grains de sable s'écoulèrent au sablier du temps... Enfin, il dit avec lenteur – Vincent sentit qu'il se grattait le crâne – :

— J'ai un de mes garçons qui en a un aussi. Il me semble qu'il pensait à changer.

— C'est bon, je pourrais vous rencontrer tous les deux !

— Ouais, mais mon garçon habite à Saint-Ours, c'est pas à la porte.

La persévérance était encore au goût du jour. Vincent prit d'abord rendez-vous avec Monsieur Rivest père. Cette fois, pas besoin de sa moralisatrice en chef. Il se parla à lui-même : « Le but, on se concentre sur le but. Peu importe les zigzags, il faut juste entrevoir le Winnebago ! »

Héloïse s'enthousiasmait :

— T'avais apporté ton appareil photo, j'espère ? Vincent a eu une excellente idée de sortie. Il est invité ce soir ?

— Oui, mais je vais lui demander d'être discret. Tu comprends...

Beaucoup de choses sont gênantes parfois, pensait Héloïse. Elle-même devait questionner sa mère à propos de la tente familiale.

— Changement de sujet. Tu te rappelles que samedi et dimanche prochain, je pars en camping ? Il me faudrait une tente. Papa en avait une, je crois qu'elle est au sous-sol. Est-ce que tu penses que...

— C'est vieux, Héloïse. François l'avait acheté avant que l'on se marie. En plus, elle doit sentir le moisi. Mais d'habitude, quand vous allez en camping, y a quelqu'un

qui prête sa tente à six places, non ?

— On n'a pas besoin d'une tente à six places, confia Héloïse.

— Vous n'y allez pas avec tes amis ?

— Non. Juste Francis et moi.

— Juste Francis et toi ? répéta lentement Vickie dont les yeux trahissaient un brin d'affolement. Elle regardait intensément sa fille. Héloïse avait un petit sourire forcé. Une ribambelle d'anges traversa la pièce, dansant sur le nuage de silence.

Vickie soupira, il était bien difficile d'être désormais un parent unique... Héloïse se leva et, les béquilles sous les bras, se planta au milieu de la cuisine avant de dire avec énergie :

— Alors maman, cette tente, tu crois vraiment qu'elle est finie ?

— Oui. C'est de la vieille toile poussiéreuse et ça pue. Oublie ça.

— O.k., mais je n'oublie pas mon projet. Je vais demander à Jessy ou bien à Véronique, peut-être que son fils en possède une.

La détermination d'Héloïse s'appliquait dans toutes les sphères de sa vie. Héloïse ne reculait pas ; avec Francis, elle était « rendue là ». Là où le corps a si hâte de répondre à l'appel de l'amour. Hâte d'unir son cœur et son corps à ceux d'un autre. Un autre dont les yeux expriment un amour brûlant.

Restée seule, Vickie téléphona au salon de coiffure pour un rendez-vous et monta à sa chambre faire du rangement, histoire de digérer son étonnement. Elle refit son lit, plaça les coussins, le polochon et Zaza à qui elle s'adressa : « Une mère a le droit d'être surprise. » Elle entendit l'auto d'Héloïse quitter. Elle fixa Zaza droit dans les yeux : « Une

mère se demande si sa fille a pensé à rencontrer son médecin avant, c'est normal. »

Elle remplaça la peluche sur le lit et conclut : « Et finalement, une mère doit faire confiance à sa fille, hum ? » Elle redescendit l'escalier.

« C'est sûr que moi aussi, dans cette tente-là, avant notre mariage... Mais moi, j'étais dans la vingtaine. » Elle se rappela les propos de Renée dimanche soir : « Les jeunes sont plus précoces maintenant. La vie change, il faut s'adapter. » Vickie écrivit un message :

Héloïse, je vais chez grand-maman Jolicoeur. Elle va probablement me garder à dîner. J'essaie de faire des activités différentes durant mes vacances. Pour le camping, c'est correct, je comprends pour Francis et toi. Tantôt, excuse-moi, j'étais surprise.

A+, ta petite moman

En sortant, elle constata le piètre état de ses jardinières. Assoiffés, les pétales roses pendouillaient. Vivement, elle les arrosa. « Heureusement, les Saint-Joseph ont beaucoup de résistance. »

Elle quitta, à moitié rassurée sur la possibilité d'avoir sauvé ses fleurs. « Pauvre gaffeuse, c'est pas la première fois que tu oublies tes jardinières. Dans le temps, tu étais gâtée, François s'en occupait. C'est coûteux ces arrangements-là, pense à les arroser à l'avenir ! »

Vincent, lui, quittait son domicile. Il balança son sac de sport sur son épaule et s'arrêta devant la porte. « Téléphone-lui, elle pourrait dire oui. »

— Mais j'ai peur d'avoir l'air têteux si je l'appelle tout le temps !

— Bon-on-on, une autre niaiserie. Arrête donc d'avoir peur pour des insignifiances. Elle te l'a dit l'autre jour, elle n'est pas la reine d'Angleterre.



Sa marche sur le trottoir, en direction de la rue Saint-Louis, fut interrompue par la sonnerie de son cellulaire dans son sac à main. Vickie hésitait à répondre. Elle n'aimait pas déambuler avec le combiné sur l'oreille, mais déplia tout de même le rabat : « Allo ! »

— Comment vas-tu grenouillette en liberté ? dit l'homme aux yeux bleus.

Tout allait bien. Vincent était-il chez lui ? Elle lui annonça qu'elle serait dans sa rue dans cinq minutes puisqu'elle se rendait chez belle-maman.

— Est-ce que tu m'appelais pour piquer une jasette ?

— Pas vraiment. Je m'en vais au gymnase pour mon entraînement. Tu sais, on a le droit d'emmener quelqu'un pour lui faire découvrir l'endroit, pour faire un essai. C'était pour te demander si tu aimerais m'accompagner ?

Vickie répondit : « Mouais... » Elle cherchait la bonne façon de lui expliquer :

— Vincent, si je vais au gym avec toi, je vais me sentir épiée. Vous êtes toujours la même gang... Tout le monde se connaît, ça va beaucoup me gêner.

— Ça va te gêner ? fit-il prudent.

— Pour quelque temps encore, ça me gêne d'être vu avec quelqu'un. Comprends bien, c'est pas toi. C'est dans ma tête, il me reste un truc à régler et après, je serai prête. Je n'aurai plus le pied sur le frein, comme on dit.

Vincent ravala sa déception, il se devait d'être patient, il l'avait promis.

— De toute façon, j'ai rendez-vous avec ma coiffeuse à une heure et quart.

Ils se promirent de se rappeler.

— Tu vois, t'es pas mort! dit la malicieuse voix.

— Ah toi, ferme-la ! riposta Vincent.

Il sortit prestement de sa résidence et aperçut Vickie tournant le coin de Saint-Barthélemy et qui remontait Saint-Louis. Ils se firent un signe de la main, le cœur de Vincent battait très fort. Celui de Vickie aussi.

Mille conventions et coutumes, toutes plus stupides les unes que les autres, les empêchaient de courir l'un vers l'autre, dans un long travelling cinématographique au ralenti. Une course folle qui se terminerait en s'élançant dans les bras de l'autre et en s'étreignant avec passion.

Quelques maisons plus loin, Madame Jolicœur avait accueilli chaleureusement Vickie. Il n'y avait rien qu'elle aimait autant qu'une visite surprise. Sa résidence restait un point de ralliement pour les Jolicœur. Jean-Yves lunchait souvent avec sa mère, la librairie étant à proximité. Ces temps-ci, Clément arrêtaient boire un café lorsqu'il revenait de Trois-Rivières pendant que Roséline « siestait » en après-midi.

— Excuse-moi Vickie, je suis habillée en bouffon !

Elle portait une chemise à fleurs des années quatre-vingt et un vieux pantalon coupé aux genoux. Vickie trouvait qu'elle était marrante avec ses accoutrements d'artiste. Elle avait entrepris de décorer, au pochoir, le pourtour des portes de la salle de séjour. C'étaient des feuilles de vignes qui s'enroulaient sur des ceps bruns noyer.

— Mais c'est assez long à faire ! s'exclama-t-elle en enveloppant son pinceau sous une pellicule de plastique.

Héloïse, avisée par le petit mot de Vickie, vint s'ajouter. Elle n'avait pas longtemps hésité, certaine de faire davantage plaisir que d'importuner. Grand-maman jubilait : « Il ne manque qu'Étienne pour compléter le tableau ! »

Il fut question de Jean-Yves – qui ne viendrait pas

manger en ce mardi, son jour habituel de visite – car il était parti en voyage pour quelques jours. Un silence plana. Grand-maman se faisait discrète : toute la tribu Jolicœur savait qu'elle était la seule confidente de Jean-Yves.

— Il a été chanceux ; il a trouvé un chalet dans le coin de Saint-Zénon ! les renseigna-t-elle tout de même.

— Parlant de voyage m'man, commença Héloïse, j'ai trouvé une tente ! Le frère de Manon va me prêter la sienne !

— Où vas-tu camper ma belle enfant ? s'informa grand-maman.

— On a réservé au parc de la Mauricie.

— Ah oui, c'est reconnu comme place de camping.

— Le père de Francis a de la famille à Shawinigan. Son cousin travaille au bureau des réservations du parc.

— Shawinigan ? Ton Francis, est-ce que le nom de son père c'est Pierre Sylvestre ? interrogea celle qui connaissait toutes les familles du quartier.

— Oui.

— Je l'ai bien connu. Pierre a le même âge que Clément, ils sont allés au petit séminaire ensemble. Il a épousé une dénommée Jeanne Adam, une fille de la paroisse Christ-Roi. Avec ton grand-père, on a fait partie de la même ligue de quilles. Jeanne a longtemps travaillé, comme secrétaire, pour la résidence funéraire Landreville.

— Tu as raison grand-maman. Il s'appelle Pierre et sa femme Jeanne.

— Si je me rappelle bien, ils se sont mariés le même été que Clément et Roséline. Jeanne a une sœur, Fleurange, qui travaillait à l'hôpital Saint-Eusèbe ; je la voyais souvent, elle était à l'étage où ma propre mère a été soignée. Une femme très ricaneuse.

Grand-maman s'arrêta puis conclut :

— Bon, me voilà partie. Pour résumer, je connais bien

cette famille Sylvestre. Alors, Héloïse, c'est ton premier petit copain ?

— Oui grand-maman, répondit-elle, sur ses gardes.

Madame Jolicœur, moqueuse, leva ses lunettes sur son front pour plonger ses yeux d'encre dans ceux de sa petite fille et lança gaiement :

— Est-ce que c'est le grand amour ?

Bouche bée, Héloïse regardait Vickie ; sa mère vint à sa rescousse :

— Évidemment ! Le premier amour, c'est le grand amour, Madame Jolicœur ! Rappelez-vous François et moi.

Grand-maman, toujours souriante, poursuivait en visant Vickie :

— Ces deux-là, par exemple, il fallait les surveiller un peu plus. Jacques n'aimait pas trop la nouvelle mode des couples : plus besoin d'attendre d'être marié pour... Eux aussi, ils partaient en camping !

Vickie installait la nappe, elle rougit.

— Ah le premier amour ! poursuivit la septuagénaire qui mit l'eau à bouillir.

On pouvait sentir que son esprit était reparti dans le passé :

— Je vous fais une confidence. Jacques Jolicœur, c'était pas mon premier cavalier.

Elle cherchait les macaronis dans l'armoire. Vickie dit : « Ah non ? », pour la relancer.

— Mon premier grand amour, c'était Romuald Roy, un gars de Sainte-Béatrix. Un beau parti comme on disait, et il avait pas mal d'argent ! À l'automne, il a commencé à parler de mariage. Il avait l'œil sur une maison dans son village, il possédait une partie des terres de son père.

— Alors, c'était un cultivateur et je sais la suite, dit Vickie ; vous ne vouliez pas vivre sur une ferme, ni dans un petit village.

— Exactement. Juste à l'idée d'aller m'encabaner à la campagne, j'en perdais mon bonheur. Ma mère était de Joliette, mon père aussi. On était du monde de ville.

— Qu'est-ce qu'il faisait, lui, grand-papa Jolicœur ? intervint Héloïse.

Grand-maman rissolait les oignons tranchés par Vickie, elle répondit :

— Il a pratiquement tout le temps travaillé pour la ville de Joliette. C'était bien mieux. Un travail assuré. Tout ça pour dire que le premier amour, ça reste le premier amour ! À part ça, avant de rencontrer ton grand-père, j'ai eu un autre prétendant, il s'appelait Éloi Landry, un gars de Saint-Jacques, parent avec Bernard Landry, l'ancien Premier ministre.

Grand-maman cessa de remuer les oignons, elle fit des yeux malicieux :

— Éloi Landry ! Je l'ai fréquenté tout un hiver. Là vous allez rire, il avait un drôle de juron. C'était : Bly d'ours. Bly d'ours, j'en reviens pas ! Bly d'ours ! Que c'est ça ? » Et moi, j'haïssais ce juron-là, je trouvais que ça faisait habitant !

— Grand-maman, est-ce que c'est pour ça que vous l'avez laissé ?

— Peut-être bien. En passant, ces Landry-là habitaient à proximité des Chevalier, les grands-parents de Vincent.

Grand-maman s'était vivement emparé du bœuf haché que Vickie lui tendait. Elle s'était immobilisée, tenait la viande d'une main, la spatule de l'autre, ça sentait l'oignon grillé. Elle regardait Vickie intensément :

— Ça t'en bouche un coin ? Tout ça pour dire que j'ai connu plus d'un amoureux. Donc, on peut aimer plus d'une fois, tu comprends Vickie ?

— Retirez donc votre poêlon, ça commence à brûler votre affaire.

— Change pas de sujet, dit l'autre en saisissant la poignée de la poêle qu'elle déposa sur l'autre élément. Vickie se taisait.

— En plus, ajouta Héloïse, Vincent est tellement gentil et prévenant.

Les cloches de la Cathédrale carillonnaient au loin, il était midi tapant. Grand-maman fit un signe de croix et relança Héloïse :

— Moi je le connais depuis qu'il travaille pour Jean-Yves, c'est un bon Monsieur. Du bon monde, comme on dit.

La viande hachée rissolait. Petit malaise autour de la cuisinière. Qui allait conclure cette discussion ? Ce fut Vickie :

— C'est bon, votre message est passé. Mais torrieux ! que vous êtes directes !

— Non, tout simplement, on est franchises, rétorqua Héloïse.

Le macaroni gratiné était prêt, elles prirent place autour de la table. Il n'y avait ni amertume, ni malveillance : depuis toujours, dans la famille Jolicœur, on parlait avec son cœur !

Quatrième partie

*() J'entends de moins en moins tes mots
Depuis qu'il te pousse des ailes dans le dos
Tu peux partir*

Boom Desjardins

Chapitre 21

Quelle foule ! Des centaines de personnes avançaient en procession dans les rues de Joliette, Vickie suivait. Elle reconnut les commerces de la place Bourget. Le cortège s'engagea sur Manseau en direction de la Cathédrale. Étrangement, au bout de la rue, un espace déserté apparut, envahi d'un épais brouillard. Soudain, elle était seule. Comment avancer dans ce brouillard ? se demandait-elle. Dans la poche de son tablier, elle chercha des lunettes qu'elle chaussa pour voir au loin. À droite, la rivière l'Assomption longeait le parc. François marchait, tête baissée, vers la rive. Ses bras étaient des ailes qu'il agitait pour chasser la brume.

Vickie, propulsée par une puissante énergie, fit un énorme bond et atterrit devant lui. Elle sentit une chaleur qui émanait de son propre corps, elle avait très chaud. François toucha sa joue, sa main était glacée. « Tu vois, désormais je suis froid, je ne suis plus d'ici. Maintenant, tu devras répéter : Tu passes la brume, je te laisse partir. »

François déploya ses ailes. « Comme un oiseau », pensa Vickie. Il traversa le voile de brume, juste au-dessus de la rivière, et disparut. Elle dit : « Tu passes la brume, je te laisse partir. Tu passes la brume, je te laisse partir. »

Elle le répétait encore à son éveil. Elle s'assit dans son lit, le message était clair : le rêve servait de « répétition » pour le rituel d'aujourd'hui.

Elle se leva, résolue. François, dorénavant grand voltigeur, appartenait aux horizons infinis. Elle désirait connaître la sérénité de celle qui a complété son deuil. Elle sortit son grand sac en toile, il ne fallait rien oublier. Le dernier élément ajouté était une chemise de François qui la convia brièvement à se souvenir des temps heureux avec lui.

Vickie consulta le dépliant du parc des Chutes Monte-à-Peine-et-des-Dalles, elle choisit la porte d'entrée de Sainte-Béatrix. En traversant la cuisine, elle vit Zaza sur la table de cuisine. Sourire. La peluche portait ses verres fumés ainsi que les clés de son automobile entre les pattes. La fenêtre au-dessus de l'évier fut entrebâillée ; sûrement, cette journée allait être caniculaire, car un souffle chaud se fit sentir.

Une note manuscrite, laissée par Manon, lui rappela son rendez-vous à quinze heures avec son agent immobilier.

Vickie s'engagea sur la 343, vers le nord de Lanaudière, une route parfaite pour la réflexion. Courbes, vallons et côtes, ça montait incessamment. Elle bifurqua à droite.

La porte d'entrée du rang des Dalles n'offrait pas une perspective spectaculaire des chutes par rapport aux autres accès, mais Vickie savait y retrouver l'endroit le plus propice pour son cérémonial. Dès qu'elle s'éloigna de son auto, la fraîcheur ambiante des immenses arbres matures l'apaisa, comme tout proche, le bruissement de la rivière l'Assomption qui coulait sur les « dalles », ces grandes plaques de roches toutes plates. Elle marcha jusqu'au milieu du pont des Dalles ; l'eau s'y fracassait avec énergie. Une force inépuisable que Vickie aimait, un grondement capable d'éveiller en elle le courage.

Elle emprunta un sentier étroit qui côtoyait la rive ; de longs rochers plats s'avançaient davantage dans le cours d'eau. Ce serait là qu'elle irait pour écrire ses adieux. En

plein soleil, elle eut rapidement chaud, mais peu importait. Assise au sec sur un rocher, elle ouvrit le grand sac, sortit son cahier « Toi et Moi » son stylo et une enveloppe rouge. Dedans, elle plaça un bout de papier jauni « À l'unique fleur de mon jardin », une dédicace qui exprimait l'amour sans faille de François.

Elle sortit la chemise de François et la respira ; elle pouvait commencer à écrire. Une première feuille bleu ciel pour « Les Mercis ». Elle se souvint qu'à Deuil-Amis, elle avait beaucoup pleuré ce soir-là et avait écrit « Merci pour tout. Je te dois tout. » Elle savait pouvoir faire mieux ; il fallait se mouiller malgré la possible douleur, chercher les mots justes, libérer les souvenirs. Elle consulta ses notes griffonnées tout de travers.

Les Mercis

Merci pour ton Amour fidèle qui a duré vingt ans.

Merci de tes yeux noirs amoureux, ton regard tendre que j'aimais.

Merci pour les « T'es belle mon amour » aux moments d'intimité.

Merci pour les millions de rires entre nous, « Maudit grand fou ».

Merci d'avoir été un papa si présent pour Héloïse et Étienne.

Merci de m'avoir choisie, si peureuse et fragile au début.

Merci pour ta présence enjouée et confiante.

Voilà. Maintenant je me sais capable de repenser, autant que je le désire, à mes moments passés avec toi. Quelque chose de bon, de « plaisant » surgit en moi quand je pense à toi. Et alors, je remercie le Grand Univers de t'avoir connu François, le compagnon le plus formidable pour moi.

Elle leva les yeux vers la rivière qui coulait inlassablement. Oui, un peu de tristesse monta en elle. Elle plia la feuille bleue en quatre, l'inséra dans l'enveloppe rouge. Elle réfléchit : « C'est fini cette union du Toi et Moi. Désormais, c'est Moi toute seule, Vickie, je reprends ma vie en main. Je décide, toute seule, comment je poursuis ma route. »

Elle fourragea dans son sac à la recherche de la feuille de couleur verte. Elle ouvrit son cahier à la recherche d'une citation qu'elle inscrivit en rubrique.

Les Pardons

« Pardonner, c'est embrasser son passé ; renoncer à un passé parfait. »

Je pardonne au destin d'avoir été effronté et maladroit en te tuant d'un coup.

Je pardonne à la fatalité de m'avoir « crissée » là, toute seule au milieu de l'orage.

Je te pardonne, François, d'être parti sans dire au revoir.

Je te pardonne ton dernier regard boudeur qui m'a ébranlée.

Pardonne-moi, c'était difficile de me détacher de toi. Je te retenais.

Enfin, je me pardonne d'être imparfaite, humaine quoi !

Satisfaite, elle enfouit la feuille des Pardons dans l'enveloppe. Vickie sortit alors la feuille toute blanche. Elle inspira. Forte du cheminement parcouru, elle voulait réussir cette dernière étape. Il fallait écrire le titre, juste pour le visualiser et poursuivre.

Détachement — Fin du deuil

Le détachement : je refusais de casser le lien moi-même. Mais je devais le faire, tôt ou tard. Quand j'ai écrit « Les mercis », j'ai compris que tu m'as laissé beaucoup. Beaucoup de souvenirs. Tu m'as rendue heureuse et plus solide.

Ce que tu me laisses, c'est l'héritage : c'est comme une flamme qui s'installe en moi. Une partie de toi restera dans mon cœur, tu es « rejoignable », si je veux.

Je me souviens de la prière de Saint-Augustin qui disait à peu près ceci : « Ne venez pas pleurer sur ma tombe, je ne suis pas là. Je suis étoile, neige, vent, je suis partout. Ne m'appellez pas : je suis en vous. » J'aimais bien cette partie du texte. J'aimais moins : « Quand je ne serai plus là, relâchez-moi, laissez-moi partir. »

Je vais serrer très fort la petite bague avec une perle, je vais penser très fort à toi, car ici je termine mon deuil.

Elle ajouta huit autres lignes et se leva sur les galets réchauffés. Elle aima voir la rivière qui courait vers des ailleurs lointains. Dans le sac, elle retira une photo d'elle et François qu'elle plaça dans l'enveloppe. Vickie tremblait, il fallait lire les huit dernières phrases. Il le fallait, elle lut ses adieux :

François, je ne te retiens plus

Traverse ce pont vers un autre monde où tu nous attendras

J'accepte de te laisser voyager seul

La flamme de ton amour restera en moi

François, tu peux partir

J'accepte

Va, mon amour

Va

Elle répéta plusieurs fois avec lenteur pour bien graver dans son esprit : « Va mon amour, va », puis elle plaça le feuillet dans l'enveloppe, la referma. Elle s'approcha de l'eau et la jeta dans le courant. L'enveloppe tourbillonna sur elle-même puis descendit une vaguelette ; elle avança plus loin, rouge dans le bleu sombre. Rapidement, elle s'éloigna, passa sous le pont des Dalles, disparaissant à tout jamais.

Un gros merle se posa sur les galets. Vickie s'assit. L'oiseau sautilla vers elle. Avec son bec jaune, le merle arrachait les foins coincés entre les fissures de la roche. Le bec plein d'herbes fanées, il s'arrêta, leva promptement la tête, avança et déposa les brindilles dans le cahier « Toi et Moi » resté ouvert. Vickie déglutit. L'oiseau grimpa sur le sac de toile. Il la regarda longuement de ses yeux noirs et perçants. Il cligna d'un œil, ouvrit ses ailes, émit son cri typique tout en prenant son envol. Il voltigea vers la cime des arbres, bien haut, puis disparut dans la forêt environnante. Vickie, émue, avait compris.

Elle inscrivit la date dans son cahier, se promettant de fixer avec du ruban adhésif les brindilles. Elle inspira et pensa : « C'est fait ! ». Sur son sac de toile, une fiente fraîche laissée par le merle. Elle sourit. « Maudit grand fou, c'est ton dernier « cadeau » ? Tu voulais que ça finisse en rigolant. C'est bien toi, tout craché. » Lorsque leurs enfants étaient jeunes, Vickie et François s'interpellaient ainsi quand il y avait une couche à changer : « Oh! Il y a ici un gros cadeau. C'est pour papa ou maman ? »

Elle eut le goût de bénéficier de la beauté du parc. Il faisait chaud, elle repensa à son rêve du matin. La chaleur, c'est la vie ; le froid, c'est la mort. Vickie marcha, se retrouva sur un belvédère en bois avec des bancs intégrés dans la structure. Elle s'assit, consciente d'avoir exorcisé ses tourments. Des cèdres étaient accrochés aux flancs des rochers surplombant la rivière ; inspirants, ils défiaient la raison tant ils penchaient. Elle s'avança au bout du belvédère ; elle était souvent venue ici avec François. Elle eut un flash : « François n'avait-il pas... ? » Elle se déplaça vers le centre. Eh oui, dans la chair du bois tendre, un cœur gravé au canif dans lequel était inscrit François + Vickie. Partout, des preuves indélébiles de leur amour...

De retour à la maison, elle fut accueillie par Héroïse qui se réjouit, avec elle, d'avoir réussi à boucler la boucle de son deuil. Après, Vickie partit rencontrer son agent immobilier.

Chapitre 22

Vickie scotcha, dans le cahier, la brindille d'herbe ramassée aux Chutes. Un gros élastique allait désormais entourer le cahier, signe que le précieux confident était refermé pour un bon moment.

Elle descendit l'escalier, légère, chacun de ses pas témoignant de son cinéma intérieur. Zoom avant : « Tu es maintenant sereine, fière de toi, allégée de ta peine. Sur la marche du milieu, un *travelling* sur l'horizon lointain : « Confiante en l'avenir, prête pour un nouveau départ, libre d'aimer encore. » Dernière marche, un fondu au noir pour résumer : « Bientôt, tu seras heureuse. »

Le journal l'attendait. Vickie parcourut la une puis s'arrêta : « On dirait que tout s'arrange... » Elle repensa à sa visite d'hier à l'agence immobilière. Son agent avait eu d'excellentes nouvelles : des clients intéressés à louer le local. Il avait précisé :

— Ce sont de jeunes avocats qui transformeront l'espace en bureau. J'ai contacté de nouveau mon autre client, il achètera tout votre inventaire, sans problème. Vous ne touchez à rien, Madame Jolicœur, je m'occupe de tout.

Il fallait ensuite préparer le dossier pour proposer un prix à chacun des clients, il s'en occupait. Le local pouvait être libéré pour le début septembre. Louis-Jules allait

planifier une première rencontre avec les clients. Comme on dit, le jeune « opérait » !

Vickie ferma les yeux. Quel soulagement ! « C'est terminé ce poids d'un commerce sur mes épaules ! » Alors, naquit une certitude : elle aurait désormais le temps et l'énergie de réaliser son Grand Rêve. Elle ressentit très fort le goût de se surpasser, celui aussi de pimenter son existence afin de quitter le labyrinthe de la banalité. C'était décidé, dès la semaine prochaine, elle entamerait les premières démarches.

Elle ouvrit son portable et tapa « Système d'échange local + troc ». Vickie se renseigna : il était possible d'instituer un système de jetons. Chaque heure de service fourni donnait un jeton échangeable pour une heure de service provenant d'un autre adhérent. Vickie parla tout haut : « Je tonds le gazon pour Monsieur X, j'obtiens un jeton que j'échange contre une heure de gardiennage de Madame Y. Et moi, je serais la coordonnatrice. Une fois la publicité faite, ça devrait être facile à organiser ! Ah j'ai tellement hâte. J'y crois, j'y crois ! Ça va marcher ! »

Le téléphone sonna, Vickie se sourit. Une voix chantante fusa :

— Bon anniversaire ma cousine ! J'espère que je suis la première !

— Comme toujours Véronique. Alors, tu arriveras tôt cet après-midi ?

— Ben oui, c'est moi l'organisatrice avec Héloïse.

— Étienne devrait arriver aux alentours de quatre heures, Héloïse sera là aussi. J'aurai à vous parler...

C'était entendu.

Une carte d'anniversaire à la main, Héloïse surgit dans la cuisine : « Bon anniversaire ma petite moman adorée ! clama-t-elle en l'embrassant avec fougue. »

Après, Héloïse quitta pour faire développer les photographies prises récemment : celles de son bal de finissants et les diverses sorties de Vickie. Elles désiraient les montrer aux invités durant le souper d'anniversaire. Héloïse s'arrêta au centre-ville pour une dernière surprise à sa mère...

Au lac Morgan, Étienne arbitrait une joute de soccer entre les « *Killers* » et les « *Terminators* ». Les jeunes s'enflammaient sous les applaudissements de la foule des campeurs. L'équipe victorieuse allait remporter la fameuse coupe « Morgan-maganée » en papier mâché. Oui, quel enjeu ! Hélas, Étienne était distrait. Il composait, dans sa tête, un poème qu'il voulait offrir à sa mère aujourd'hui : le début était au point, mais la suite ne venait pas.

Après avoir raté la faute « inadmissible » d'une des deux équipes, ce qui permit de compter un but controversé, Étienne fut remplacé comme arbitre. Il put alors terminer sa rédaction et ramassa ses affaires. Il avait hâte de revenir à la maison pour cette journée spéciale. « Coudonc, je me suis ennuyé de ma mère et de ma sœur ! » Il n'était que onze heures à sa montre. Encore trois heures avant que l'incontournable Denis Lambert ne vienne le chercher ainsi que sa fille, également apprentie monitrice. Il allait terminer son poème.



Dans sa cuisine, Vincent avait placé le batteur électrique à la vitesse maximale. Une odeur très « cochonne » de pacane au beurre se répandait dans la pièce. Sur le comptoir, l'attendaient les fleurs en soie qui décoreraient ce gâteau qui revêtait une importance capitale. « Mon vieux, ce sera le temps ou jamais de faire bonne impression devant sa famille. »

— Ajoute-moi donc plus de pression, tant qu'à y être !

Il avait chaud, sa chemise collait dans le dos et sous les aisselles, de grands cernes mouillés trahissaient son énervement. C'est la spatule à la main, dégoulinante de mélange sur le plancher, qu'il répondit au téléphone pour apprendre une nouvelle formidable, excitante voire fondamentale !

Jusqu'à midi, Vickie dut s'occuper de répondre au satané téléphone qui ne déroutait pas, mais c'était pour un motif louable. « Bon anniversaire ! » Tous se montraient chaleureux : Agathe, son amie Jojo, belle-maman très excitée à l'idée de voir tout son monde réuni. Même July-Christine lui offrit ses plus affectueux souhaits. Au retour d'Héloïse, mère et fille s'extasièrent en détaillant la cinquantaine de photos.

Véronique arriva en même temps qu'Étienne qui débarqua, au grand étonnement de Vickie, de l'auto patrouille de Denis Lambert. Véronique marmonna : « Bon, le grand fatigant ». Le volage ami quitta aussi sa voiture, le sourire aussi grand que sa stature ; il ouvrait déjà les bras sur le trottoir, en interpellant Vickie :

— Dans mes bras, chanceuse, que je te souhaite un bon anniversaire.

Il embrassa Vickie avec force, la soulevant un peu de terre.

— Toujours aussi intense Denis Lambert ! intervint la cousine.

— Et toi Véronique, toujours aussi redoutable ! Alors, à ce qu'Étienne m'a dit, tu fais un gros party. C'est bon, ça. Il faut savoir s'amuser, ça chasse les bibittes dans la tête !

Troublée, Vickie regardait Véronique qui allait sûrement lui « river son clou ». Mais la fille de Denis, dans l'auto, avait klaxonné et lui faisait de grands signes.

— Bon, faut que j'y aille. Dommage, mesdames, c'est ici que s'arrête le privilège de ma présence.

— Va-y Denis et arrête de t'inquiéter, on va survivre, lança Véronique.

Étienne et Héloïse s'étreignirent très fort, visiblement émus de se retrouver.

— J'aimerais vous parler avant l'arrivée des invités, commença Vickie,

Elle ferma la porte mitoyenne. Étienne regardait Héloïse qui leva les paumes vers le haut pour montrer son ignorance. Véronique s'assit la première autour de la table. Vickie commença :

— Soyez sans crainte, c'est une bonne nouvelle. Il s'agit du dépanneur. Tous, vous me l'avez dit de cent façons, ça ne pouvait plus continuer ainsi. Avec un agent immobilier, j'ai cherché des solutions et...

Vickie s'arrêta. Héloïse dit :

— Et... ?

— Il a pris son temps pour s'occuper de mon dossier. Donc, en définitive, je vais fermer le dépanneur. Je le sais, vous êtes surpris, mais laissez-moi finir. Je ne vends pas la bâtisse, nous gardons notre logement ici. Tout simplement, le local du dépanneur sera transformé en bureaux.

Plusieurs questions furent posées, chacun désirant savoir les détails de la transaction. Vickie ajouta :

— C'est un arrangement parfait pour nous trois. Avec le loyer des bureaux, il y aura un revenu assuré en attendant que j'organise ma vie autrement. Peut-être que je travaillerai ailleurs, qui sait ?

Véronique et Héloïse semblaient « survoltées » d'enthousiasme. Étienne, lui, s'interrogeait : « Comment je me sens ? Surpris, oui, mais pas assommé. Content pour ma mère, rassuré même. C'est un choix éclairé, pas trop draconien ni pépère, disons conservateur. Malgré que... on pourrait dire à la fois audacieux et logique. Sensé. Ouais, exactement. Sensé. »

— C'est toute une nouvelle ! s'écria Véronique. Je propose que nous buvions à cela.

— Ben non, matante, il faut se rendre à la Boulangerie !

Vingt minutes après, Héloïse et la cousine étaient de retour avec le « buffet ». Manquant de place pour ranger le tout, Vickie s'exclama – c'était prévisible, il y a toujours quelqu'un pour le dire – : « Mais il y en a pour une armée ! »

— Quand même, on sera une quinzaine de personnes. Pas question d'avoir l'air quêteux ! comme dirait grand-maman Jolicoeur.

Véronique prépara son réputé punch dont la base était du vin blanc, du Ginger Ale et des jus de fruits. Francis se joignit à eux non sans avoir, auparavant, entraîné Héloïse dans le salon afin de l'embrasser « sérieusement » et en toute discrétion. Étienne remarqua le manège, il pensa, déçu, à Kristelle qui viendrait le retrouver plus tard. Ils entrechoquèrent leurs cinq tasses à punch : « À Vickie, pour tous ses projets ».

— C'est fou, on n'attend pas les autres avant de se jeter dans le punch.

— Il va en rester en masse !

— Non, c'est pas la question. C'est pas vraiment poli.

— Oui mais là, on avait une sacrée bonne raison de trinquer.

— Justement, dit Vickie, vous me laisserez l'annoncer moi-même aux autres.

Et finalement, pour sauver les apparences, ils lavèrent leurs tasses, les replacèrent autour du bol à punch, conscients de partager deux petits secrets : celui de l'avenir du dépanneur et le fait d'avoir goûté le punch avant les autres.

C'est à pied qu'arrivèrent grand-maman Jolicoeur et Jean-Yves, ce dernier descendu directement de Saint-Zénon, ses innombrables piqûres de moustiques le trahissaient.

Après les embrassades générales, grand-maman rangea son sac cadeau, énorme, à côté de celui de Véronique et Héloïse.

— Oh, il y a du punch, dit Jean-Yves en s'approchant du bol.

— Oui, mais on attend les autres invités, dit Étienne en esquissant un clin d'œil vers sa sœur et Francis.

— Et plein de bouffe appétissante, poursuivit Jean-Yves, alléché.

Vincent se gara, fébrile. La hâte se mêlait à l'anxiété. Clément, le professeur, l'avait toujours un peu intimidé. Il frappa à la porte arrière. Grand-maman ouvrait grand la porte. Apercevant le gâteau, elle dit :

— Wow ! Vincent, c'est impressionnant !

Attroupés, tous examinaient le dessert avec convoitise.

— Tu es un vrai artiste, s'enflamma l'aïeule, toujours heureuse de trouver des tempéraments semblables au sien. Ces clématites violettes aux quatre coins, c'est beau. Et ton lettrage est parfait.

Vincent s'était approché de Vickie, elle le remercia.

— Hé ! Qu'est-ce que vous faites ? entendirent-ils.

Un grand brouhaha d'exclamation s'ensuivit, car les six derniers invités étaient arrivés en même temps : Clément et Roséline, Renée et Paul-André, Marie-France et Nelson. Après le marathon d'embrassades, il s'avéra que la cuisine avait brusquement rapetissé, ils furent invités dans la cour arrière. Vickie était émue, elle remercia chacun personnellement de sa présence.

Le bol à punch fut sorti: une demi-heure plus tard, les langues étaient définitivement déliées ! Clément et Roséline informaient Paul-André et Renée de la santé de Roséline. Renée donna des nouvelles de Lysanne partie à Moncton. Francis et Héloïse discutaient de leur week-end

de camping à venir avec Étienne qui se fit la réflexion suivante : « Coudonc, tout change ici, ma sœur et Francis sont plus avancés que je ne le croyais. ».

Le buffet fut disposé sur la table, en terminant par les huîtres qui suscitèrent quelques exclamations bien senties.

— On peut y aller ? demanda Étienne, déjà debout.

— Oui, mais tu vas servir ta mère en premier, hum ? dit Rosélaïne.

— C'est exactement ce que j'allais faire, ma tante.

Quand vint le moment de prendre place pour « honorer » le buffet, Marie-France et son amoureux se joignirent à la table de Vickie où se trouvaient aussi ses deux enfants, Francis ainsi que Vincent. Étienne trouvait Vincent Chevalier hautement attentionné envers sa mère... Clément passait d'un invité à l'autre, jouant le sommelier, les invitant à choisir entre le vin rosé ou le blanc.

Jean-Yves et Paul-André cuisinèrent, au barbecue, une cinquantaine de mini brochettes. Soudain, Renée pointa belle-maman :

— Madame Jolicoeur, vous avez perdu une boucle d'oreille !

Court moment d'affolement. Tout le monde cherchait le bijou ; par terre, près de la porte, sous les arbres. Enfin, ce fut Clément qui s'exclama :

— Arrêtez les recherches ! ricana-t-il en extirpant le bijou qui gisait dans la salade César.

Rosélaïne, toujours un peu pincée roula des gros yeux. Héloïse fut prise d'un fou rire incontrôlable ; elle entraîna Marie-France avec elle. À la fin, tout le monde rigolait.

— Quel beau moment ! dit la cousine en levant son verre de vin qu'elle vida en deux gorgées.

— *In vino veritas* ! ajouta Clément en levant sa coupe.

Ils trinquèrent tous, heureux de cette proximité joyeuse qui ravivait les cœurs.

C'était le bon moment, Vickie se leva :

— Chers amis, merci encore d'être là. Je suis tellement contente d'être née en juillet, le mois le plus plaisant, comme disent les gens du Saguenay. Aujourd'hui, restera un jour marquant pour moi ; d'autant plus que j'ai une GROSSE nouvelle à partager.

Certains se raclaient la gorge, curieux. Vincent avait le cœur qui battait à cent quarante à l'heure. Ceux qui savaient déjà observaient les autres pour noter leur réaction. Vickie annonça la fermeture du dépanneur et, se montrant optimiste face à sa décision, elle lança :

— Et moi, qu'est-ce que je vais faire ? Je vais prendre le temps de relaxer pour quelques mois. Après, on verra.

« Après, on verra, on verra, on verra » : ces dernières paroles faisaient tressaillir Vincent. Il entrevit une Vickie plus disponible. Il s'en réjouit, étant donné la nouvelle qu'il devait, lui aussi, lui apprendre...

Grand-maman porta la main à son cœur. Les yeux humides, elle dit :

— Je suis bien contente parce que tu as l'air d'aimer ton choix. On sait tous que tu t'es marché sur le cœur pour maintenir le dépanneur.

Elle se tut, sortit un « Kleenex de mère » de sa manche pour essuyer ses yeux larmoyants. Véronique, touchée, écrasa aussi une larme.

Les commentaires, tous positifs, firent plaisir à Vickie. Véronique et Héloïse se firent un signe de tête. Héloïse, accompagnée de Francis qui en profiterait pour lui voler quelques baisers, se rendit à la cuisine pour installer les bougies sur le gâteau.

— Est-ce que tu vas manger du gâteau ? s'enquit Francis.

— Tu me feras goûter une bouchée de ton morceau, répondit Héloïse qui, comme Vickie, désirait tourner la

page sur les mauvais souvenirs ; pour elle, c'était le souvenir d'un gâteau écrabouillé dans un pare-brise éclaté.

Vincent, heureux, prit la main de Vickie qu'il embrassa. Étienne eut un pincement au cœur. Véronique prit la parole :

— Maintenant, fidèles aux vraies coutumes, nous allons apporter le gâteau d'anniversaire et nous allons... Elle entama le refrain : « Ma chère Vickie, c'est à ton tour ».

Ils s'exécutèrent avec force, pendant que Vickie soufflait les quarante-six petites flammes qui se trémoussaient.

— Et maintenant...

— C'est l'heure des cadeaux ! poursuivit Marie-France qui connaissait parfaitement les étapes des rituels d'anniversaire.

— On commence par le mien parce que c'est moi l'aînée ! dit grand-maman.

Vickie déballa un ourson habillé d'une salopette rose foncé. Il portait une jolie casquette et une fleur à la boutonnière. Dans le sac, grand-maman sortit la demoiselle que Vickie reconnut aussitôt. Elle les plaça côte à côte pour les admirer.

— Merci, Madame Jolicoeur, dit-elle doucement. Vous me faites vraiment plaisir. Ils sont tellement mignons !

Grandiloquente malgré elle, Madame Jolicoeur dit :

— Je crois qu'il était temps de donner un compagnon à ta demoiselle. Quand on est deux, c'est beaucoup mieux, n'est-ce-pas ?

Grand-maman avait pointé Vincent qui rougit légèrement. Marie-France se sentit interpellée :

— Ben oui ! Moi-même je peux vous le dire, commençait-elle en flattant le bras de Nelson, quand on est deux, la vie est plus le fun !

Étienne regardait intensément ses mains, se sentant assailli de mille questions. Héloïse présenta son cadeau :

c'était l'inscription de la mère et la fille à douze ateliers de yoga pour septembre prochain. « Avec tes soirées libres, je pense que ce sera une activité agréable à faire ensemble. »

Vickie ouvrit les autres cadeaux, lut toutes les gentilles cartes de souhaits. Étienne réalisa qu'il avait oublié son poème au camp. Il alla à sa chambre en s'invectivant : « Je suis bête, distrait, frivole, déconcentré ; ouais, un vrai écervelé, toujours dans la lune. Heureusement, je m'en rappelle par cœur. » Dix minutes plus tard, il était de retour.

Vincent s'absenta, revint discrètement et se plaça derrière Vickie. Elle se retourna et s'exclama :

— Le banc que tu as fabriqué ! Avec une feuille de chêne sculptée !

— Pour les deux ti-copains, dit-il en les installant sur le banc.

Sous l'œil gênant d'Étienne, il lui remit sa carte de souhaits :

— Tu la liras plus tard, o.k. ? Et je t'avertis, j'ai un autre cadeau, celui-là, un peu plus gros.

— Et maintenant, reprit Véronique en s'emparant du grand couteau.

— On finit par manger le gâteau, compléta Roséline qui trouvait, en elle-même, que la cousine « prenait trop le plancher ».

Étienne glissa une feuille lignée à sa mère. Vickie lut :

Passerelle

*Dans les cieux muets,
subsiste le mystérieux*

*Toi, tu t'accroches au sable sous nos pas
Car dans la lumière du jour, persiste
l'espoir*

*N'oublie pas, il existe une passerelle
entre le sable et le ciel
Pour la traverser, il faut croire aux rêves.
Si notre cœur funambule marche avec confiance
Nous y trouverons la quiétude.
Pour toi, déjà 46 juillet de soleil flamboyant
Que la vie soit bonne pour toi,
que ton cœur connaisse la paix
Bon anniversaire. Je t'aime, petite maman
Ton fils Étienne.*

Vickie embrassa son fils avec chaleur.

— C'est très beau Étienne. Je te remercie. Je vais la relire, à tête reposée, ce soir. »

Héloïse et Étienne sélectionnèrent de la musique qui allait jouer sur la chaîne stéréo, installée dehors. Vickie se déplaçait d'un groupe à l'autre. Marie-France lui montra ses photos de vacances dans Charlevoix, elle avait TOUT photographié : moulins, lever de soleil rosé, vagues mousseuses du Saint-Laurent, couvre-lit artisanal au Gîte du Passant. Et bien sûr Nelson, tout le temps Nelson, devant ces « beautés inoubliables ».

Renée, Paul-André et grand-maman Jolicoeur avaient remarqué la présence des merles autour de la jardinière abandonnée. Vickie se montra savante sur la vie du gros passereau :

— Pour commencer, on les a vus construire le nid. À la mi-mai, la femelle a couvé les œufs une douzaine de jours. Quand les oisillons sont nés, le couple de merle les a nourris durant deux semaines. Héloïse a pris des photos, on voit leurs becs jaunes tout grands ouverts. Et ça piaillait fort ! Après, les jeunes ont quitté le nid, mais ils restent un bout de temps avec leurs parents. Ils sont tellement beaux, leur ventre a des genres de taches de rousseur.

— Je sais de quoi tu parles, dit Renée. Près de mon chalet, j'ai vu de ces jeunes merles.

— Et finalement, il y a eu une autre couvée. Ils sont nés au début juillet. J'aime beaucoup tous ces merles autour de la maison, c'est une présence, ça met de la joie.

— En plus, ils ont un chant agréable au coucher du soleil ; c'est comme un petit « turulute », dit Renée.

— Moi, je les entends souvent au jour naissant, commenta grand-maman. Quelquefois, il est quatre heures moins quart du matin. Il faut dire qu'à mon âge, on a le sommeil léger.

Au bout de la table, Héloïse et Francis regardaient les photos. Étienne avait placé en ordre celles des merles, de la couvaison à l'éclosion des œufs. Vincent se montra intéressé, mais encore plus aux toutes dernières images qui portaient sur les différentes sorties qu'il avait effectuées avec Vickie. Il s'attendrit. À la dernière, son cœur palpita : lui et Vickie, en couple heureux, à l'arrière du bateau de croisière. Il la plaça debout, appuyée sur un verre pour la montrer à Vickie. Étienne ravala, sa mère semblait si radieuse auprès de lui... Vickie approchait justement en compagnie de sa belle-mère. En s'assoyant, elle vit immédiatement le cliché, belle-maman aussi.

— Ah vous faites deux beaux amoureux là-dessus ! dit la septuagénaire la plus franche en ville.

— Tout à fait ! approuva Héloïse, toujours prête à parler d'amoureux.

Plusieurs s'étaient approchés, Étienne s'éclipsa vers la maison. Jean-Yves, prenant Clément à témoin :

— C'est le fun, avec Vincent, on pourrait dire que ça reste dans la famille.

— C'est ça, on est en pays de connaissance, dit Clément en esquissant son réputé clin d'œil.

Moment de silence. C'était délicat, personne n'osait ajouter un commentaire.

Marie-France, elle, savait chasser les malaises :

— En passant Vincent, ton gâteau pacane au beurre était excellent, dit la gourmande qui s'empara du paquet de photographies. Avez-vous les photos prises à l'Amphithéâtre ?

Dans la cuisine, Étienne buvait un verre d'eau sans avoir soif ; il entendit claquer une portière d'auto à l'avant. Inespérée, c'était Kristelle qu'il attrapa avant qu'elle ne se dirige vers la cour arrière :

— Viens marcher avec moi. J'ai justement besoin de parler à quelqu'un.

— Étienne, laisse-moi, au moins, souhaiter « Bonne Fête » à ta mère.

— Non, c'est pas pressant.

Au bout de la rue Saint-Barthélemy, Étienne connaissait une brèche dans la clôture qui permettait d'accéder aux rails du chemin de fer.

— Marcher sur la voie ferrée ! Franchement Étienne !

— Ben non, on marche à côté. Mon père adorait ça.

Dans la cour arrière, Clément exhiba une bouteille de rhum et lança :

— Là, on ouvre cet excellent élixir et on essaie ces cigarillos de Cuba qui m'ont été chaudement recommandés.

Le jour déclinait, la cour était totalement ombragée. Une table avait été enlevée, ils s'étaient rapprochés davantage. Jean-Yves et Clément racontèrent des souvenirs d'été auxquels fit écho la cousine Véronique élevée dans Base-de-Roc qui était entièrement agricole dans le temps.

— C'était plutôt la culture du tabac. Les fermes d'élevage étaient rares.

— Chez moi à Saint-Jacques, commença Vincent, on avait des vaches laitières. Je me rappelle...

C'était parti. Les deux frères Jolicoeur, citadins jusqu'au bout des orteils, se montrèrent curieux de cette vie à la ferme. Vincent parla des jeunes agneaux du printemps, des poules en liberté, des poneys pour s'amuser, des chiens gardiens des troupeaux, de la traite des vaches, de son cheval Grand-Noir qu'il aimait par-dessus tout. En fait, le sujet était sans fin.

Étienne et Kristelle revenaient sur leur pas.

— Pour la fermeture du dépanneur, tu dois être content. Depuis le temps que tu chiales de voir ta mère s'épuiser derrière son comptoir.

Étienne fit oui de la tête.

— Pour Vincent, je vais te demander quelque chose : est-ce que tu as déjà donné ton poème à ta mère ? Oui ? Si je me rappelle, tu lui souhaites de connaître des jours meilleurs et que son cœur soit en paix. *Right* ?

— Oui, oui.

— Tu l'as écrit, noir sur blanc, tu veux qu'elle soit heureuse. Tu m'as parlé de son visage très souriant sur une photo. Réjouis-toi, tu en avais marre de son visage de carême ! Ta mère a retrouvé son beau sourire : sois content, ça va tuer le fantôme du chagrin qui rodait chez toi. De toute façon, Vincent n'habite pas chez vous, c'est juste les débuts de leur histoire.

Elle s'arrêta sec de marcher, Étienne aussi. Elle plaça ses bras autour de son cou :

— Tu fais le gamin. Toi, tu vis une belle histoire d'amour avec moi. Ta mère aussi a le droit d'avoir un amoureux.

C'est par un baiser que la discussion fut close. Kristelle le serra très fort dans ses bras et chuchota :

— Étienne, tu t'en fais pour rien. *I hold you*, ça va aller. L'obscurité envahissait définitivement Joliette. Étienne

et Kristelle virent qu'un feu brillait dans la cour arrière de la rue Richard. Ils firent : « Hou-hou ! » à travers le grillage de la clôture provoquant des cris de frayeur suivis d'exclamations de joie. Paul-André apporta une chaise pour faciliter leur saut au-dessus de l'obstacle. Ils furent accueillis avec chaleur. On leur fit place, autour du feu. Étienne remarqua que tous s'étaient placés en couple. Jean-Yves, lui, s'occupait de sa mère. Véronique et Vincent encadraient Vickie.

Ils quittèrent presque tous en même temps, comme une volée d'oiseaux sur un fil électrique. Étienne et Héloïse montèrent à leur chambre : ils en avaient long à se raconter. Le feu mourait doucement, quelques morceaux de bois rougeoyaient dans la pénombre. Vickie voulait ramasser les assiettes et les verres. Vincent lui toucha le bras : « Reste assis, on est si bien. » Il passa son bras autour de ses épaules :

— C'était bien ton party. Tu as de vrais bons amis. La famille Jolicoeur, ils sont... ils sont... chaleureux et fraternels, je dirais !

— Fraternels ! Tu veux dire qu'ils placent la famille comme priorité numéro un ?

— Oui, c'est exactement ça.

Vincent lança du gazon séché sur le feu qui s'enflamma laissant ensuite quelques tisons qui pétillèrent un peu.

Les braises ne jetaient plus qu'une faible lueur rougeâtre. Un chat passa le long de la clôture. Vickie se lova dans le cou de Vincent qui ne résista pas au bonheur de lui donner un baiser sur la tête. La lune s'était levée, éclairant légèrement la cour.

Vincent sortit de sa poche de chemise, la carte d'anniversaire qu'elle devait lire maintenant sous les rayons lunaires. Sur le dessus, la photographie des célèbres amoureux

parisiens s'embrassant devant l'Hôtel de Ville. À l'intérieur, il avait écrit :

Bon anniversaire. Tout le monde te parlera d'amour, c'est certain. Il faudrait bien que cette fête te donne une grande poussée d'énergie pour cette année de tes quarante-six ans.

Tu es tellement formidable et je suis si ému que tu t'intéresses à moi. Depuis deux mois, tu peins en rose ma vie.

Tu te rappelles notre première discussion sur le mot « énigme » ? Nous avons convenu que la vie est pleine de questions sans réponse et qu'il fallait rester relax. Dans cette même ligne de pensée, je te demande : acceptes-tu, sans attente ni promesse, de me donner la main pour faire un bout de chemin ensemble ? Si oui, je t'emmène découvrir ton dernier cadeau.

Celui qui t'espère et te chérit plus que tout, Vincent

P.-S. : Le plus long voyage commence par le premier pas.

Vickie accepta cette main bienveillante qui lui était tendue.

— Alors, on y va ? demanda-t-il en se levant.

— On y va, quoi ?

— Voir ton cadeau, c't'affaire !

Ils prirent l'auto de Vincent.

— Ferme tes yeux Vickie. Au fond, c'est un cadeau pour nous deux. Si tu te rappelles le post-scriptum...

— Le plus long voyage commence par le premier pas, énonça-t-elle en sentant l'auto tourner vers la droite.

— Disons que j'ai fait le premier pas, dit-il en stoppant son véhicule. Elle ouvrit les yeux :

— Le Winnebago sur mon babillard ! Tu l'as acheté !

Ils sortirent, elle répéta : « Tu l'as acheté. »

Vincent le lui fit visiter. Elle trouva l'intérieur beau, luxueux même.

Toutes les lumières intérieures étaient allumées, ils prirent le temps de s'asseoir à l'avant, Vincent à la place du conducteur, Vickie sur le siège à côté. Elle s'étonna du pare-brise démesuré. Vickie n'entendait plus les propos de Vincent sur les caractéristiques de l'autocaravane. Ce pare-brise, pensa-t-elle, allait offrir une vue panoramique sur les paysages. C'était extraordinaire. Vickie se voyait sur la route : monter les interminables côtes de Charlevoix ou rouler le long du fleuve à Kamouraska, ou bien descendre vers le traversier à Tadoussac et embrasser l'estuaire d'un vaste coup d'œil.

— Je te remercie Vincent dit-elle en lui touchant le bras. C'est incroyable. Moi, je vais voyager dans un tel motorisé ? Moi, la petite Vickie ?

— Toi Vickie, mais je voulais toujours te le demander : c'est quoi ton nom de famille ?

— Brind'Amour.

Un sourire naquit sur le visage de Vincent :

— Vickie Brind'Amour ! J'adore ça !

— ...

— C'est ça que tu es : un magnifique brin d'amour ! dit-il avec emphase.

Vickie le regardait, un peu interdite.

— Excuse-moi, je suis un peu excessif. Mais ce Winnebago, je l'ai tellement voulu.

Il inspira, faisant mine de se calmer :

— Si tu veux, j'avais pensé à un premier court voyage : on descend vers Québec ou ailleurs, on couche un soir seulement. Tu comprends, il faut s'habituer à la conduite de ce mastodonte. Ce soir, quand tu as annoncé tes projets,

j'ai eu une idée : j'ai une de mes trois sœurs qui habite sur la côte acadienne...

— Ah mon Dieu, tu me fais rêver. J'aimerais tellement retourner là-bas.

Elle se leva, Vincent tapa sur ses propres cuisses et esquissa un clin d'œil :

— Viens ici ma belle Brind'Amour.

Elle s'assit sur lui.

Dans le sac à main de Vickie, le carillon de son cellulaire résonna. Vickie fit une moue... Elle laissa bruiter le téléphone, cet emmerdeur de première classe.

Vickie mit ses bras autour du cou de Vincent. Avant de l'embrasser, elle scruta son regard. Dans ses yeux azurés, elle plongea comme dans un ciel ; à nouveau, elle rêva bleu. Grisée, elle vit s'ouvrir un portail sur un panorama multicolore et fort animé qui prophétisait sa vie future.

FIN

HUMOUR

- Maurice Nadeau *Dictionnaire humoristique d'un libre penseur*
Dictionnaire humoristique d'un libre penseur, 2^e éd.
Dictionnaire humoristique d'un libre penseur, tome 2

MÉMOIRES

- Henri Beaudout *Les tribulations de Bob Brumas*

POÉSIE

- Armande Millaire *Si l'on s'arrêtait*
Au fil des jours
Au gré du vent

RÉCIT

- Lina Savignac *Gens du voyage,*
une expérience de caravanning

ROMAN

- Marc Fleury *Le Spleen du carré St-Louis*
Sylvain Goulet *L'ermite millionnaire*
Monique Michaud *Le dernier regard*
Lina Savignac *Éva, Eugénie et Marguerite*
Lina Savignac *Lili*
Lina Savignac *Charles*
Lina Savignac *La maison sur la grève*
Lina Savignac *L'Irlandais*

TÉMOIGNAGE

- Francyne Nadeau *Le cancer a donné un sens à ma vie*

THRILLER

- Yvan Savignac *Le projet Panatium*
Yvan Savignac *La piste maudite*
Alain Trudeau *Protocole*



Achevé d'imprimer
en août 2011 sur les presses de
Transcontinental Métrolitho
Imprimé au Canada



Studio Ysabelle Forest

Joliette, quartier du Palais de Justice. À l'ombre du parc Lajoie, le Dépanneur Jolicoeur. Vickie, la proprio, soupire derrière son comptoir. Elle s'ennuie de François, son conjoint décédé deux ans plus tôt dans des circonstances particulières à l'origine, pour Vickie, de la difficulté à surmonter son deuil. Elle se refuse le droit d'aimer à nouveau.

La présence d'Héloïse et d'Étienne, ses deux enfants qui quitteront bientôt l'adolescence, lui rappelle pourtant chaque jour que l'amour n'est pas destiné à mourir comme des souvenirs qui pâlissent.

À trois, ils mènent une vie pleine de rires, de manies cocasses et d'amusantes discordes. Mais, cet été-là, les adolescents sont moins présents à la maison, préoccupés par leurs amis et leurs nouveaux amours. Des événements imprévisibles viennent bousculer la petite famille, sous l'œil d'un merle, un étrange voltigeur qui les observe du rebord de la fenêtre où il a fait son nid, ou du haut du ciel...

Dans un quartier qu'elle adore, une clientèle fidèle, des membres de sa famille et de celle de François, ainsi que ses amies les plus chères lui témoignent de l'affection. Chacun cherche, à sa façon, à alléger le deuil de la jeune femme, qui vit sous le poids de la culpabilité.

Saura-t-elle accepter de franchir une dernière étape, celle de l'acceptation ? Voici donc une histoire trempée d'humanité qui brosse un tableau proche de nous tous. Ce roman tragi-comique émouvra et fera sourire le lecteur grâce à des personnages originaux parfois bouleversants, parfois narquois, mais toujours désireux de vivre pleinement leur vie.



Monique Michaud est Joliettaine. Elle a publié des nouvelles dans diverses revues littéraires et elle a mérité quelques prix. Le dernier regard est son premier roman.



9 782923 447520